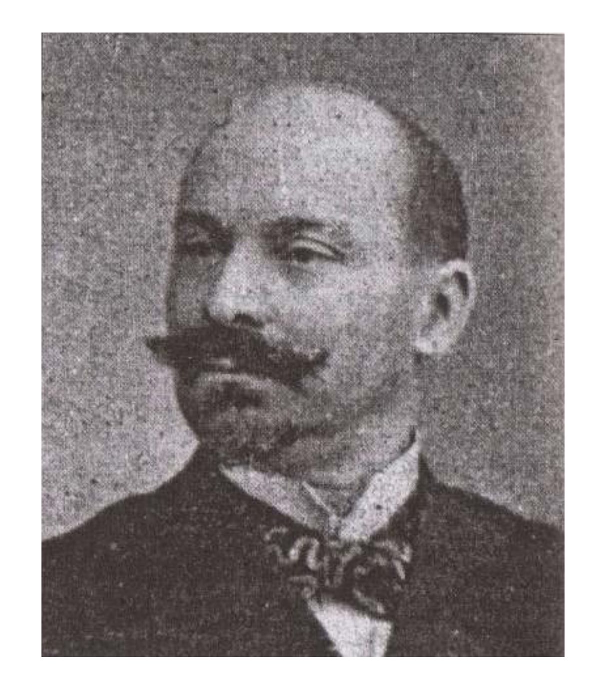
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Georges Le Faure

LA MAIN NOIRE

1902

Table des matières

I NUIT DE NOËL 3

II LE CALVAIRE DE BUENA-PIEDRA 18

III LES SOUPÇONS 33

IV LE CHEF DE LA « MANO NEGRA » 48

V LES ANGOISSES D'ENRIQUE 69

VI EN PLEIN ENFER 100

VII LA RECONNAISSANCE DU MAURE 128

VIII À TRAVERS LES SABLES 156

IX LA POURSUITE 181

X TRAHISON ! 207

XI LE SUPPLICE DE PÉPITO 251

XII OÙ LA PROVIDENCE INTERVIENT 260

À propos de cette édition électronique 276

I

NUIT DE NOËL

– Pourquoi ne pas venir avec nous à la messe, Rodriguez ?

– Père, c'est jour de Noël, et tout bon chrétien doit, à minuit, aller saluer la crèche où est né Notre-Seigneur.

En disant cela, Pépito, un garçon d'une douzaine d'années, se mettait à califourchon sur l'un des genoux de son père et lui passait calmement les bras autour du cou.

– Venez avec nous, dites, papa chéri…

Rodriguez Ascano, brigadier aux gardes civiles d'Arcos, était un homme d'une cinquantaine d'années, fort gaillard aux larges épaules, au visage reflétant une indomptable énergie.

Les cheveux, coupés ras, étaient presque blancs ; grises étaient les moustaches qui lui sabraient la face, masquant la bouche aux lèvres épaisses et bonnes.

Les yeux noirs brillaient, au fond des orbites profondément enfoncées, d'une lueur décidée.

Passant la main sur la tête bouclée de son fils, Rodriguez Ascano lui dit tendrement :

– Crois-tu, Pépito, qu'il ne me plairait pas, à moi aussi, de vous accompagner, ta mère et toi, à l'église du village ?

« Mais sache, garçon, que c'est honorer le Seigneur, que de faire son devoir… et mon devoir, cette nuit, m'appelle loin d'ici.

Il ajouta, s'adressant cette fois-ci à sa femme, pour lui démontrer qu'il lui était impossible d'assister avec elle à la messe de minuit :

– J'ai rendez-vous avec le lieutenant Vergas, au castillo de Buena Piedra.

La femme se signa, s'exclamant :

– *Ave Maria !*... en un endroit si désert !... courir la campagne, la nuit, au risque de rencontrer quelqu'un de ces brigands de la *mano negra !*

Elle se signa de nouveau, en prononçant ces deux mots, comme si elle eût eu aux lèvres quelque parole sacrilège.

Les sourcils de Rodriguez Ascano s'étaient froncés et il répondit, d'une voix brève :

– Si nous, les représentants de l'ordre, nous ne courions pas la campagne, ce sont les bandits qui la courraient.

Et, essayant de plaisanter, il ajouta :

– Mieux vaut encore, pour la sécurité des habitants, que ce soit nous.

Sa femme poussa un soupir triste et résigné, tandis que Pépito, se serrant nerveusement contre lui, balbutiait :

– Au moins, prenez bien garde à vous, papa !

Le brigadier eut un mouvement d'épaules plein d'assurance.

– Ne crains rien, mon mignon ; ceux de la *mano negra* connaissent Rodriguez Ascano et savent qu'il ne fait pas bon plaisanter avec lui.

Ayant dit, il posa l'enfant à terre, s'en fut prendre dans un coin son sabre qu'il se boucla aux flancs, passa en bandoulière la courroie de son revolver et se coiffa de son bicorne, puis :

– Femme, mon manteau, et toi, petit, va-t'en à l'écurie sortir le cheval.

Pendant qu'elle lui agrafait avec sollicitude sa longue cape, la femme de Rodriguez lui murmurait tout bas :

– Surtout, mon homme, fais bien attention.

« Tu sais qu'ils ne reculent devant rien, les misérables ; l'autre jour, c'était Nunez qu'ils assassinaient... il y a trois semaines, ils ont tué Juanito, et je ne sais pourquoi, mais il me semble que depuis quelques jours, tu es inquiet.

– Quelle plaisanterie ! Tu es folle, ma pauvre femme.

Et comme au dehors les fers du cheval claquaient sur les pavés de la cour, le brigadier se dénoua rapidement de l'étreinte de sa femme, et après l'avoir embrassée, sortit.

– À demain, mon petit Pépito ! fit-il en serrant son fils dans ses bras.

Après quoi, il se mit en selle et gagna la rue.

En ce moment, neuf heures sonnaient à l'église du village et, dans l'air froid de cette nuit de décembre, il sembla à Rodriguez que c'étaient les tristes notes du glas que la cloche égrenait dans la nuit.

Au pas de son cheval, il suivait l'unique rue d'Arcos.

À travers les volets mal clos, filtraient des rayons de lumière.

Les habitants mettaient leurs vêtements du dimanche, pour se rendre à la messe de minuit.

Un peu en dehors d'Arcos, le brigadier s'arrêta à la porte d'une petite maison de modeste apparence.

Il mit pied à terre, attacha son cheval à un anneau fixé dans le mur et frappa.

La porte ouverte laissa voir une manière de jeune rustre qui pouvait bien avoir vingt ans, et qui s'exclama, à la vue du visiteur :

– Toi, Ascano ! à une pareille heure !

– Oui, Pédrille, répondit laconiquement le brigadier ; le señor lieutenant est-il là ?

– Oui, mais pas visible, car il s'habille pour aller passer la soirée chez le señor don José de la Cuerta.

– Peu importe, fit brusquement Rodriguez, va lui dire qu'il faut absolument que je le voie, car j'ai des choses très urgentes à lui communiquer.

Pédrille lui lança en dessous un regard soupçonneux, et sortit du vestibule, où notre brigadier se mit à errer à pas lents, les mains derrière le dos, le front soucieux.

– Le señor lieutenant t'attend dans sa chambre, fit le jeune garçon, qui revint presque aussitôt.

Et, une lampe à la main, il conduisit Rodriguez par un couloir sombre jusqu'à la pièce où se tenait l'officier.

C'était un grand jeune homme, de taille élancée et d'allure élégante, qui pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans.

Une fine moustache noire sabrait militairement le visage aux traits réguliers que les yeux, d'un bleu sombre, éclairaient d'un feu très vif.

Enrique Vergas, au moment où le brigadier entra dans sa chambre, était en manches de chemise, occupé à donner un coup de brosse à son dolman.

– Vous m'excuserez, mon brave Rodriguez, de vous recevoir ainsi, mais il y a réunion chez M. de la Cuerta, et je suis déjà en retard.

– C'est ce que m'a dit Pédrille, mon lieutenant, et soyez certain que s'il ne se fût pas agi de choses graves, je ne me serais pas permis de vous déranger.

– De quoi s'agit-il donc ?

– De la *mano negra.*

Enrique Vergas marcha vers la fenêtre, grande ouverte, en dépit de la température un peu fraîche, et, penché au dehors, jeta dans le jardinet un regard investigateur.

Ensuite, il referma la croisée, et revenant vers Rodriguez :

– Parlez bas, brigadier, dit-il ; avec ces maudits, on ne sait jamais s'il n'y a point d'yeux aux arbres et d'oreilles dans les murailles.

Le brigadier eut un hochement de tête, murmurant :

– D'autant que vous avez à votre service un petit drôle dont la mine sournoise ne me revient qu'à moitié.

– Je vous ai déjà dit que vos préventions étaient injustes ; le pauvre Pédrille est un innocent auquel je fais la charité de quelques piécettes par mois.

Rodriguez murmura entre ses dents quelques inintelligibles paroles, puis, serrant les poings, il déclara :

– *Caramba !* mon lieutenant, ça ne peut plus durer comme ça... ça devient une hantise pour moi... cette chasse à des

fantômes qui s'évanouissent on ne sait comment, à la minute même où on va leur mettre la main dessus.

« Encore quelques semaines, je serais fou !...

– Eh ! brigadier, répliqua l'officier, ne vous mettez point en un état pareil ; en une affaire semblable, c'est de la patience qu'il faut, et surtout savoir user de ruse, pour réduire un adversaire qui en joue si bien.

Brusquement, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux dans les yeux de son supérieur, Rodriguez lui dit :

– Eh bien, mon lieutenant, demain, si vous le voulez, nous saurons quel est le chef de cette bande de voleurs et d'assassins !

« Demain, si vous le voulez, il sera en notre pouvoir.

Enrique Vergas tressaillit ; il saisit entre les siennes l'une des mains du brigadier, et répéta interrogativement :

– Si je le veux... ?

Alors, baissant la voix, Rodriguez expliqua :

– Voici plusieurs semaines que je me suis fait affilier à la *mano negra ;* je me suis caché de vous comme de tout le monde, car une indiscrétion eut suffi à faire échouer le plan que j'ai formé.

« Mais ce m'a été dur de me taire, croyez-le, alors que j'étais au courant de bien des mauvais coups qui, pendant ces derniers jours, ont été commis par ces misérables.

« Enfin, je suis arrivé au but de mes efforts ; j'ai surpris le secret d'un rendez-vous que les principaux d'entre eux ont donné au chef de la *mano negra :* cette nuit, à deux heures, ils doivent se rencontrer dans une posada du faubourg nord de Cadix.

« Si vous êtes un homme, mon lieutenant, nous irons.

Enrique Vergas fit claquer ses doigts avec impatience.

– Diable ! murmura-t-il ; cette nuit, voilà qui tombe mal ! Je dois conduire précisément Mercédès de la Cuerta à la messe.

Le jeune homme s'arrêta brusquement, en voyant les regards du brigadier fixés obstinément sur lui.

– Alors, interrogea le brigadier, vous refusez de m'accompagner, mon lieutenant ?

Vergas eut un haut-le-corps et, foudroyant son subordonné d'un regard sévère :

– Voilà des paroles qui pourraient vous coûter cher, en toute autre circonstance, déclara-t-il ; mais je veux en oublier l'insolence, en raison de la crânerie de votre conduite. Où et à quel endroit me donnez-vous rendez-vous ?

– À minuit, au castillo de la Buena-Piedra.

– J'y serai. Maintenant, laissez-moi m'habiller, car, d'ici minuit, j'ai encore quelques heures à passer en agréable compagnie.

Rodriguez salua et tourna les talons. Quelques instants plus tard, on entendait les fers de son cheval, lancé au trot, claquer sur le pavé.

Presque aussitôt après, le lieutenant, enveloppé dans sa cape et ganté de frais, sortait de sa chambre ; dans le couloir, il se heurta à Pédrille.

« Tu selleras mon cheval pour onze heures et demie... ordonna-t-il.

Et il se lança sur la route, allant à grandes enjambées, pour tenter de rattraper le temps perdu.

Tout en marchant, il grognait ; quelque homme du devoir qu'il fût, il ne faut pas oublier qu'il avait vingt-cinq ans et qu'il était amoureux.

Or, en toute sincérité, nous le demandons, qui donc, à sa place, n'aurait pas pesté au fond de son cœur contre l'obligation qui s'imposait à lui de renoncer à un plaisir qu'il se promettait depuis si longtemps, celui d'accompagner à la messe de minuit la jolie Mercédès de la Cuerta ?

Quand il arriva à l'habitation somptueuse qui s'élevait à une demi-lieue du village, au milieu d'un parc splendide, le jeune homme hâta le pas davantage encore ; la façade du logis flambait de toutes les lumières allumées dans les salons et, en dépit des fenêtres closes, le silence de la nuit se troublait de l'écho des rumeurs joyeuses dont bruissait l'intérieur du logis.

– *Santa Maria !* s'exclama une jolie servante, en débarrassant dans le vestibule le jeune homme de sa cape et de son sabre, vous voici bien en retard, señor Vergas ! la señorita en est toute morose, et c'est en vain que votre cousin l'avocat s'efforce de la distraire.

Le jeune homme eut un imperceptible froncement de sourcils et d'une main nerveuse poussa la porte du salon.

Une nombreuse assistance s'y trouvait réunie, formée de jeunes gens et de jeunes femmes, qui, suivant la coutume, chantaient des cantiques de Noël.

Groupée autour d'un piano, la partie féminine de l'assistance lançait en chœur des notes pures et harmonieuses.

Rangés derrière le pianiste, qui, en la circonstance, jouait le rôle de chef d'orchestre, les jeunes gens s'escrimaient à qui mieux mieux sur les *zombombas.*

On donne ce nom à des récipients de terre cuite que recouvre, fortement tendue, une fine peau de parchemin.

Cette peau est percée d'un trou dans lequel passe une baguette à laquelle on imprime avec la main un rapide mouvement de va-et-vient.

On obtient ainsi un bruit assez semblable à celui du tambour de basque.

C'est durant la nuit de Noël seulement que l'on fait usage des *zombombas*, que l'on brise, d'ailleurs, en revenant de la messe.

L'arrivée d'Enrique Vergas interrompit le concert.

Chacun s'empressa autour du lieutenant, s'informant du motif de son retard.

Mais à une seule personne il s'adressa, pour donner l'explication qu'on lui demandait.

C'était une jeune fille d'environ dix-huit ans, blonde, fait peu ordinaire chez la race espagnole, et dont les cheveux faisaient ressortir davantage encore l'éclat de ses grands yeux semblables à des diamants noirs.

C'était Mercédès de la Cuerta, fille du maître de la maison.

En quelques mots rapides, le jeune homme s'excusa de son retard et, laissant Mercédès reprendre sa place parmi les chanteuses, se dirigea vers don José de la Cuerta, qui, à l'autre extrémité de la pièce, causait avec un jeune homme dont les traits, à première vue, présentaient une ressemblance étrange avec ceux d'Enrique Vergas.

La seule différence qui existait entre eux était la coupe de la barbe et des cheveux ; ces derniers, chez l'interlocuteur de don José, étaient longs, séparés coquettement par le milieu en une raie qui descendait jusqu'à la nuque ; la barbe, d'un noir de jais, encadrait le visage et était taillée en pointe.

Après avoir salué le maître de la maison, l'officier tendit la main à l'autre personnage, disant, d'un ton aimable :

– Bonjour, cousin.

Félipe Urrubû rendit à l'officier son étreinte, et murmura d'une voix singulière :

– Tu arrives bien tard, cousin, tu es cause que la señorita Mercédès a fait plusieurs fausses notes dans un cantique de Noël.

Le lieutenant rougit imperceptiblement et, pour détourner la conversation :

– Mais, vous causiez, ce me semble, quand je suis arrivé...

– Oui, mon cher Enrique, répondit don José, nous nous entretenions, monsieur l'avocat et moi, de cette mystérieuse association de la *mano negra ;* vous savez que je viens d'être désigné pour instruire les différents crimes commis en ces temps derniers, en remplacement du dernier juge mort de façon si étrange, et je disais à votre cousin que j'avais à présent la certitude que cette mort était le résultat d'un crime.

– Un crime ! dit l'officier en sursautant.

– Oui, déclara nettement le magistrat, et dont l'auteur ne peut être qu'un des membres de la *mano negra ;* sans doute mon malheureux prédécesseur était-il enfin parvenu à découvrir quelque indice propre à le mettre sur la trace des chefs de cette bande, et il a payé de sa vie cette perspicacité.

Félipe Urrubû déclara alors :

– Je crois, mon cher juge, que l'on en met sur le compte de cette *mano negra* beaucoup plus qu'il ne convient, et que votre imagination...

Mais don José l'interrompit d'un geste bref et répliqua :

– Je ne suis point un enfant, mon cher avocat, et n'ai point coutume de parler à la légère. Je pourrai, d'ailleurs, j'espère, avant quelques jours, prouver que mes suppositions sont bien fondées.

Jouant distraitement avec le fil de soie auquel était suspendu le monocle qu'il s'incrustait impertinemment dans l'orbite droit, Félipe Urrubû demanda :

– Vos enquêtes vous auraient-elles fourni quelque élément nouveau ?

– J'ai la certitude absolue que ces bandits ont des complices dans toutes les classes de la société, et que, même dans notre monde, ils connaissent des gens qui les renseignent sur ce qui se prépare contre eux.

Le visage de l'officier exprima une stupéfaction profonde, tandis que les lèvres de l'avocat se plissaient dans une moue d'incrédulité railleuse.

– Si vous me permettez de vous parler franchement, mon cher juge, dit-il, ce que vous nous contez là me paraît appartenir au domaine du roman.

– Attendez... se contenta de répondre laconiquement le magistrat.

En ce moment, la musique et les chants ayant cessé brusquement, un personnage, assez singulier d'aspect, s'approcha du groupe formé par les trois causeurs.

C'était celui qui, tout à l'heure, était assis au piano, et dirigeait l'orchestre des *zombombas*.

Long, maigre, efflanqué, le corps flottant dans une immense redingote dont les pans lui battaient les mollets, les pieds chaussés d'escarpins vernis de dimensions invraisemblables ; il dressait au-dessus du faux col qui lui coupait les oreilles une tête petite, tout auréolée de cheveux

blancs en broussaille ; la face, entièrement rasée, s'éclairait de petits yeux noirs, pétillants de malice et remplis de bonté.

Aux oreilles, des anneaux d'or.

Tendant les mains aux deux jeunes gens, le nouveau venu leur dit aimablement :

– Bonjour, monsieur l'officier ; bonjour, monsieur l'avocat.

Mais, tandis que ce dernier se contentait de répondre par une muette inclinaison de tête, Enrique Vergas, au contraire, disait d'une voix affable :

– Bonjour, monsieur Paumier... Votre santé est-elle bonne et vos oreilles finissent-elles par s'accoutumer aux accents si délicats de nos *zombombas ?*

– Ah ! ne m'en parlez pas, monsieur le lieutenant ! Voici bien des années déjà que j'habite l'Espagne et que j'ai occasion d'y fêter la Noël.

« Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais c'est pour moi un véritable supplice que j'appréhende plusieurs semaines à l'avance, et dont le souvenir me fait grincer des dents même après plusieurs jours.

Il ajouta, d'un ton comiquement navré :

– *Les zombombas !* voyez-vous, en France, les ours n'en voudraient pas pour accompagner leurs danses.

Don José et l'officier se mirent à rire de bon cœur ; Félipe Urrubû pinça les lèvres dans un sourire sardonique.

– Vous aviez à me parler, monsieur Paumier ? demanda le magistrat.

– La señorita Mercédès et ses amies m'ont délégué auprès de vous, señor don José, pour vous demander de les autoriser à partir dès maintenant pour se rendre à l'église.

« Leur intention est de cheminer aux sons des *zombombas* et de chanter en route des cantiques.

– Et c'est vous qui faites une semblable proposition ! s'exclama l'officier... Vous n'avez pas réfléchi que c'était là prolonger votre supplice ?

Le pianiste répondit avec un sourire plein de bonté :

– La señorita Mercédès est une si aimable enfant qu'il m'est impossible de lui rien refuser.

M. de la Cuerta eut un petit haussement d'épaules.

– Vous la gâtez trop ! dit-il.

– N'est-ce point la seule manière que j'ai de la remercier de son amabilité pour moi, et des efforts qu'elle fait pour profiter de mes leçons ?

« Elle joue maintenant du piano comme sainte Cécile elle-même, et elle parle français comme une Parisienne du boulevard Saint-Germain.

– Eh bien, c'est chose entendue, fit don José. Il faut que jeunesse s'amuse... partons pour le village.

En s'éloignant pour rejoindre le groupe de jeunes gens qui attendaient le résultat de son ambassade, Justin Paumier avait, d'un clignement d'yeux, invité l'officier à le suivre.

En chemin, ils s'arrêtèrent tous les deux dans une embrasure de fenêtre.

– Mon cher monsieur Vergas, dit rapidement le vieillard, j'ai fait, en venant ici, une rencontre singulière ; vous connaissez, comme tout le monde dans Arcos, d'ailleurs, les raisons qui m'ont fait, il y a cinq ans, fuir la France et rechercher un asile sur la terre d'Espagne.

« Mes opinions politiques déplaisaient au gouvernement français, et j'ai cru plus prudent de mettre la frontière entre ses argousins et moi.

« Or, tout à l'heure, je me suis trouvé face à face avec un individu qui rôdait sur la route, et en lequel j'ai reconnu un charmant garçon, dont j'avais fait la connaissance à Paris, un Espagnol, chassé de chez lui à cause de son républicanisme.

« En deux mots, il m'a exposé, que, rentré secrètement en Espagne, il avait besoin de vous voir, mais qu'il n'osait s'aventurer chez vous, par crainte d'être reconnu.

« Quand il a su que je devais me retrouver ici avec vous, il m'a supplié de vous dire qu'il vous attendrait à minuit, sur la route de Cadix, non loin du Portillo de la Enna. Maintenant que voici ma commission faite...

Et le brave homme tourna aussitôt les talons, ne voulant même point, par discrétion, regarder le visage de l'officier.

Celui-ci était en proie à un trouble extraordinaire ; une réelle terreur se lisait sur ses traits, et ses regards erraient autour de lui, pour ainsi dire affolés.

Prenant une subite décision, il se dirigea vers M. de la Cuerta qu'il rejoignit au moment même où Félipe Urrubû lui disait :

– À mon grand regret, mon cher don José, il m'est impossible d'être des vôtres : je plaide demain une affaire importante, et je n'aurai pas trop de la nuit pour étudier mes dossiers.

– Au revoir donc, monsieur Urrubû, dit le magistrat, en serrant mollement la main que lui présentait l'avocat.

– À bientôt, cousin, dit Félipe à l'officier, et amuse-toi bien.

À peine avait-il tourné les talons que le lieutenant disait à M. de la Cuerta :

– Permettez que je prenne congé de vous : j'ai un rendez-vous urgent cette nuit pour affaire de service. Demain, si grâce à Dieu je réussis, je viendrai vous trouver pour vous mettre au courant.

Et, sans même saluer Mercédès, le jeune homme se glissa hors du salon.

D'un pas nerveux, il gagna son logis qu'à sa grande stupéfaction il trouva vide ; néanmoins, il appela Pédrille qui ne répondit pas.

Le jeune garçon était sorti, mais il avait auparavant exécuté les ordres de son maître ; dans l'écurie, le cheval était sellé et bridé.

En un clin d'œil, l'officier eut amené sa monture au dehors, et l'enfourchant, se lança comme un fou dans la nuit.

II

LE CALVAIRE DE BUENA-PIEDRA

La messe venait de finir et, par la route déserte, la femme de Rodriguez s'en retournait au logis, en compagnie de Pépito.

Tous les deux marchaient silencieusement : le gamin était encore sous l'impression de la cérémonie religieuse à laquelle il avait assisté. Sa mère, elle, avait l'âme oppressée comme si quelque terrible catastrophe eût été imminente.

Tout à coup elle s'arrêta et demanda à son fils :

– C'est bien au castillo de Buena-Piedra que ton père nous a dit avoir rendez-vous ? demanda-t-elle.

– Oui, vers minuit.

– Eh bien, tu t'en vas retourner seul à la maison ; moi, je vais là-bas.

Pépito sursauta et, prenant la main de sa mère, se pencha vers elle pour mieux l'examiner.

– Vous allez au Castillo ? s'exclama-t-il ; qu'y voulez-vous faire ?

– Retrouver ton père... Je ne sais pourquoi, mais durant la messe j'ai eu une sorte d'hallucination. Il m'a semblé voir au milieu d'un brouillard de sang la face toute pâle de ton pauvre père, en même temps que bruissaient à mes oreilles des paroles de vengeance.

Pépito, nullement impressionné, eut un petit rire silencieux.

– Oh ! ma pauvre maman, qu'allez-vous vous imaginer là ! Singulier rêve pour une nuit de Noël !

La femme de Rodriguez lui étreignit nerveusement la main.

– Ne plaisante pas, petit ; quelquefois Dieu nous envoie de ces pressentiments ; d'ailleurs, quand ton père a quitté la maison, j'ai eu l'impression que je l'embrassais pour la dernière fois.

Le jeune garçon frissonna, et dit d'une voix altérée :

– Allons donc !... car vous supposez bien, mère, que je ne vous laisserai point errer ainsi à travers la campagne, la nuit surtout, avec les vilaines histoires qui courent.

Et, bien malgré elle, la mère dut se laisser accompagner par le jeune garçon.

Ils marchaient ainsi depuis près d'une heure, lorsque soudain, à un détour de la route, se découpa sur le ciel sombre le grand christ de pierre qui se dresse au carrefour des quatre chemins, dont l'un mène au Castillo.

Tous deux s'arrêtèrent brusquement ; sur la blancheur de la pierre il leur sembla distinguer une masse sombre, assez semblable à celle d'un corps qui y eût été pendu.

– Mère, demanda Pépito d'une voix sourde, qu'avez-vous donc ?

– Et toi, petit, interrogea-t-elle, pourquoi frissonner ainsi ?

Le gamin se raidit, et répliqua avec fermeté :

– Je n'ai rien, mère, marchons.

Et il l'entraîna.

Mais au bout de quelques pas, nouvel arrêt, et cette fois ce fut Pépito qui, se pressant contre sa mère et détournant la tête, murmura :

– Mère… mère… j'ai peur.

– Peur ! balbutia-t-elle tout éperdue… pourquoi as-tu peur ?

– Là-bas… au calvaire… ne dirait-on pas un pendu ?

– Tu es fou… bégaya-t-elle d'une voix mal assurée.

– Mère, je vous assure que c'est un homme… et il me semble… oh ! oui… il me semble qu'il y a des choses qui brillent comme de l'argent.

– Que veux-tu dire ? demanda, effarée, la femme de Rodriguez.

– Je ne sais pas… j'ai la tête perdue…

« Oh ! mère ! mère ! n'avancez pas.

La malheureuse, d'un geste brutal, se débarrassa de l'étreinte désespérée du jeune garçon et, dans une course échevelée, se dirigea vers le calvaire. Soudain, Pépito, qui était demeuré à la même place, comme pétrifié, entendit une sorte de hurlement déchirer l'air.

Puis il vit sa mère s'arrêter, dresser les bras au-dessus de sa tête, et, ses mains battant désespérément autour d'elle pour chercher quelque invisible appui, s'abattre comme une masse.

En deux bonds, Pépito l'eut rejointe et, tout d'abord, agenouillé près d'elle, tenta de lui faire reprendre connaissance.

Mais ce fut en vain ; l'évanouissement était trop profond pour que l'enfant en pût ainsi triompher, sans des soins spéciaux. Alors, désespéré, il se redressa, et, d'un mouvement

machinal, se retourna vers le grand christ de pierre qui dressait lugubrement ses bras dans la nuit.

Un cri d'horreur lui monta aux lèvres, et, durant quelques secondes, il demeura là comme pétrifié, les yeux désorbités, la bouche grande ouverte, les mains tendues dans un geste de supplication éperdue.

Tout à l'heure, ses yeux avaient vu juste dans la nuit ; c'était bien le corps d'un homme qui pendait là.

Mais ceux qui l'avaient égorgé, car il ne s'agissait point là d'un suicide, mais d'un crime, l'avaient pendu par les chevilles. Et, détail épouvantable, ils lui avaient tranché la tête et l'avaient posé sur la plante des pieds.

Du cou béant un flot de sang avait ruisselé, maculant la blancheur des pierres du calvaire. Et c'était hideusement terrifiant, cette tête morte dont le masque semblait vivant encore, éclairé par les yeux démesurément ouverts.

La bouche qui bâillait, de ses lèvres sanglantes, dans un cri d'agonie, semblait vouloir parler.

– Père ! père !... cria Pépito d'une voix déchirante.

C'était en effet, le corps de Rodriguez qui pendait là, accroché par les pieds à l'un des bras de la croix de pierre.

Sa tête exsangue était, dérision amère ! coiffée du tricorne galonné.

Et c'était l'argent des galons que l'enfant avait vu de loin briller dans l'ombre.

Le jeune garçon restait là, pétrifié, contemplant de ses yeux trempés de larmes le cadavre de son père.

Mais il y avait, chez Pépito, une force de résistance autrement grande que chez sa mère. À son désespoir se mêlait

une rage compréhensible, et un désir de vengeance faisait bouillonner son sang, séchant ses pleurs au bord de ses paupières.

Comme un fou, il gravit les marches du calvaire, se hissa jusqu'à la tête de l'infortuné Rodriguez et, là, colla sa bouche aux lèvres décolorées du défunt.

Il sembla que cette suprême caresse eût réconforté Pépito.

S'étant laissé glisser, il tira de sa poche la navaja que tout bon Espagnol porte sur lui, et, après l'avoir ouverte, trempa la lame dans le sang qui coulait de la gorge ouverte.

– Père, dit-il alors en se relevant et en étendant la main vers le cadavre, sa main crispée sur l'arme ensanglantée, père, sur mon salut dans l'éternité, je te jure de consacrer à venger ta mort mon existence tout entière, s'il le faut, et de ne prendre un moment de repos qu'après avoir tué moi-même, de cette arme, celui qui t'a si lâchement assassiné.

Un sanglot, qui éclatait derrière lui, fit se retourner le jeune garçon.

C'était sa mère qui, à genoux sur le sol, les mains angoisseusement serrées, contemplait le sinistre tableau formé par son fils et son mari.

– Mère, dit Pépito d'une voix énergique, c'est assez pleurer ainsi.

« Pour l'instant, nous avons une besogne sacrée à accomplir, à laquelle je viens de jurer de me consacrer tout entier.

« Vengeons d'abord mon père ; ensuite nous nous occuperons de le pleurer.

Et, la saisissant par le poignet, il la contraignit à se relever et l'entraîna vers le village.

Tous les deux, ils allaient rapidement en silence à travers la campagne déserte, semblables à deux automates... ils allaient sans sentir la fatigue, sans avoir conscience du froid.

Quand ils atteignirent les premières maisons d'Arcos, ils avaient l'un et l'autre le front trempé de sueur, tellement rapide avait été leur course.

Le village entier était en joie ; au sortir de la messe de minuit, les habitants étaient rentrés chez eux pour se livrer jusqu'à l'aurore aux orgies du traditionnel repas.

À travers les volets clos, on entendait les éclats de rire et les chansons qui dominaient parfois les mugissements sourds des zombombas.

À la première maison qu'ils rencontrèrent, Pépito se jeta contre la porte et, à coups de pied, à coups de poing, fit un vacarme épouvantable.

– Au secours ! À l'assassin ! Vengeance ! hurlait le jeune garçon.

Et, à ceux qui se présentèrent, il ajouta, d'une voix tremblante :

– Ils ont assassiné mon père !

Et Pépito fit de même pour toutes les maisons du village, entraînant à sa suite tous ceux qu'il avait arrachés ainsi, tragiquement, aux joies du réveillon, et qui formaient une troupe l'escortant, de seuil en seuil plus importante.

Les gardes civils de la brigade d'Arcos s'étaient joints en armes à la foule.

Privés de leurs chefs, ils ne savaient que faire.

Cependant, ce fut l'un d'eux qui eut l'idée d'aller quérir le corregidor qui devait être le premier mis au courant du crime commis.

Il se trouvait que le magistrat n'était point chez lui, invité qu'il avait été à aller souper chez don José de la Cuerta.

Pépito et sa mère se rendirent donc chez le juge d'instruction, entraînant sur leurs pas la foule bruissante de mille cris de malédiction.

On juge de l'effet que produisit cette arrivée dramatique, au milieu des réjouissances qui faisaient vibrer les vitres des grands salons du château.

La première chose à faire pour le corregidor était de se rendre sur le lieu du crime ; c'est ce qu'il fit, guidé par la femme et par le fils de la victime, et escorté par les gardes civils, qu'impressionnait profondément la mort de leur camarade.

De loin, la foule suivait toujours, parlant à voix basse, comme si l'on se fût trouvé dans une chambre mortuaire.

Chacun donnait son avis sur le crime, et les avis de tous se trouvaient concorder : l'assassin appartenait certainement à cette association maudite et mystérieuse de la *mano negra*.

En se rendant au castillo de Buena-Piedra, le corregidor passa par le logis d'Enrique Vergas.

Pédrille, réveillé en sursaut, déclara en se frottant les yeux que le lieutenant était absent.

Il lui avait donné l'ordre, avant de se rendre chez le señor don José, de tenir son cheval prêt pour la demie de onze heures ; il était parti et n'était point revenu encore.

Tout en déplorant cette malencontreuse absence, le corregidor poursuivit sa route.

Au fur et à mesure qu'on approchait du calvaire, la foule devenait plus silencieuse ; une angoisse terrible étreignait le cœur de tous ceux qui se trouvaient là.

Les regards fouillaient l'ombre des champs, à droite et à gauche de la route que l'on suivait, comme si on eût craint de voir surgir tout à coup, carabines et couteaux au poing, ceux qui terrorisaient la contrée depuis si longtemps.

Lorsque dans le lointain se profila la silhouette tragique du calvaire, la presque totalité des assistants fit halte, trop impressionnés pour approcher davantage.

Le corregidor, avec les gardes civils et quelques-uns parmi les plus courageux des villageois, poursuivit son chemin.

Devant lui, tragiques, se tenant par la main, marchaient la femme de Rodriguez et Pépito.

Lorsque le petit cortège fut arrivé suffisamment près du calvaire, pour que l'on pût se rendre compte des détails du forfait monstrueux dont le malheureux Rodriguez avait été la victime, un cri d'horreur s'échappa de la bouche de tous ceux qui se trouvaient là.

Sur les ordres du corregidor, les gardes civils détachèrent avec mille précautions le corps du brigadier et l'étendirent sur les marches imprégnées de sang.

– Il y a quelque chose d'écrit, dit l'un d'eux : voyez, monsieur le corregidor.

Le magistrat se pencha sur le corps mutilé.

Attaché sur la poitrine du malheureux Rodriguez, se trouvait un écriteau sur lequel étaient tracés les mots suivants :

« Pour servir d'exemple à ceux qui seraient tentés de trahir. »

Le corregidor se redressa, portant sur son visage les traces d'une stupéfaction profonde.

Il y avait, dans l'inscription qu'il venait de lire, quelque chose d'incompréhensible : Rodriguez un traître !...

Mais, pour être traité de tel, il fallait donc qu'il fît partie de la bande de la *Main noire !*

Supposition invraisemblable !

C'était le meilleur soldat de la brigade. Depuis vingt ans au service militaire, il avait toujours été estimé de ses chefs, et ce grade de brigadier lui avait été accordé à la suite de plusieurs actions d'éclat.

Et ce soldat valeureux et honnête avait joué un double jeu ! Garde civil, il aurait trahi ses frères d'armes au profit de cette bande de voleurs et d'assassins !

Membre de la *Main noire,* il aurait trahi ses compagnons de crimes au bénéfice des représentants de l'autorité !

C'était à n'y rien comprendre !

Quelques instants plus tard, le lugubre cortège reprenait le chemin d'Arcos.

Les gardes civils avaient formé de leurs carabines une sorte de civière, sur laquelle on avait étendu le corps sanglant du brigadier.

Derrière, venait la veuve portant pieusement dans son tablier la tête de Rodriguez, dont le sang l'inondait comme une rosée terrible.

Le village suivait en silence.

Ce fut dans son propre logis que le corregidor fit apporter le cadavre, et tout aussitôt, sans perdre un instant, il commença

son enquête pour tâcher d'arriver à éclaircir le mystère qui enveloppait cette mort tragique.

Le petit jour commençait à luire, jetant une clarté blafarde dans la pièce où, étendu sur une natte, le corregidor avait fait déposer le cadavre ensanglanté de Rodriguez.

Il fallut que les gardes civils employassent la violence pour faire évacuer la maison par la foule, anxieuse de connaître la vérité.

Pépito et sa mère furent seuls admis à rester. C'était par eux que le magistrat voulait commencer son enquête. Il avait déposé sur la table de travail l'écriteau accroché à la poitrine de la victime. Le désignant à l'infortunée veuve, toute sanglante, le corregidor commença ainsi :

– Voici qui semblerait indiquer, ma bonne femme, que Rodriguez avait des accointances avec ceux de la *Mano negra.*

La malheureuse se récria avec indignation. Quant à Pépito, les yeux flamboyants de colère, il déclara :

– Voilà qui est mal, monsieur le corregidor, d'accuser un homme qui est incapable de se défendre.

« Mon père était un loyal soldat qui, toute sa vie, a rempli strictement son devoir.

« Seulement, voilà... si au lieu de n'être que brigadier, il avait été lieutenant, vous ne vous permettriez pas d'incriminer sa mémoire.

Cela avait été dit d'une voix vibrante et avec une volubilité telle, qu'il avait été impossible au magistrat d'interrompre le jeune garçon.

Quand il eut fini, il lui demanda :

– Avez-vous réfléchi, Pépito, à ce que vous venez de dire ?

« Vous êtes-vous laissé entraîner, pour défendre votre père, à prononcer des paroles dont vous n'aviez pas bien mesuré la portée ?

« Ou bien me faut-il croire que, dans ce que vous avez dit, je dois chercher et trouver des insinuations concernant une tierce personne ?

Pépito, tête basse, tenait ses yeux fixés sur le plancher, comme s'il eût voulu fuir les regards du magistrat.

– Je ne suis pas corregidor, répondit-il d'une voix sourde, et je n'ai pas à dire autre chose que ce que j'ai dit.

« Vous semblez accuser mon père d'avoir fait partie de cette association de bandits.

« Mon devoir est de le défendre, et je le défends.

Le magistrat eut un imperceptible haussement d'épaules qui trahissait son impatience. Se retournant vers la femme de Rodriguez, il lui demanda :

– Connaissez-vous des ennemis à votre mari ?

– Il n'en avait point d'autres que ceux contre lesquels il avait mission de protéger les habitants du village, répondit-elle nettement.

– Pour quelle raison ne vous a-t-il pas accompagnés, votre fils et vous, à la messe de minuit ?

– Il était de service, fit-elle laconiquement.

Le corregidor réfléchit durant quelques secondes ; puis, enfin :

– Le Castillo de Buena-Piedra est éloigné du village : il ne se trouve point sur la route qui mène de l'église à votre logis.

« Comment se fait-il qu'après la messe, vous ne soyez point retournés directement chez vous ?

– J'avais comme le pressentiment d'un malheur.

– Pourquoi vous être dirigés vers le Castillo, de préférence à tout autre endroit ?

La femme parut hésiter à répondre et son regard chercha celui de son fils. Ce fut celui-ci qui prit la parole :

– Nous sommes allés, ma mère et moi, au Castillo, parce que c'était là que mon père nous avait dit avoir rendez-vous avec le lieutenant Vergas.

À ce nom, le corregidor manifesta une surprise dont il ne fut pas maître.

– Vous êtes bien certain de ce que vous avancez ?

– C'est mon père lui-même qui nous l'a dit avant de partir.

– Connaissez-vous le but de ce rendez-vous ?

– Mon père était d'une discrétion absolue en ce qui concernait les affaires de service, et nous ne nous serions pas permis de l'interroger.

Le magistrat s'accouda sur la table, et, le menton sur la paume de sa main, regarda le jeune garçon.

– Ne croyez pas que je mette en doute votre sincérité, dit-il, mais une chose me surprend : c'est que le lieutenant Vergas ait donné rendez-vous à votre père, alors même qu'il savait devoir accompagner à la messe don José de la Cuerta et sa fille.

Avec vivacité, la femme de Rodriguez déclara :

– Le lieutenant Vergas n'était pas à la messe.

– Vous êtes certaine de ce que vous avancez ? fit le magistrat étonné.

– Assurément ; j'étais placée tout contre la porte de sortie, et je ne suis partie que la dernière, après avoir vu passer devant moi tous ceux qui se trouvaient là.

« La señorita Mercédès était seule avec don José et ce Français qui donne des leçons de musique à la fille de M. de la Cuerta.

L'étonnement du corregidor allait croissant au fur et à mesure que se précisaient les renseignements de la pauvre femme.

– En ce cas, murmura-t-il comme se parlant à lui-même, où donc le lieutenant Vergas a-t-il passé la nuit ?

– Il n'était point à l'église.

– Bien sûr, interrompit vivement Pépito, il ne pouvait être en deux endroits à la fois.

« Puisqu'il avait rendez-vous avec mon père au Castillo.

– La mort misérable de votre père prouve jusqu'à l'évidence que le lieutenant Vergas n'est point allé au rendez-vous qu'il avait donné au brigadier.

D'une voix mauvaise, le jeune garçon insinua :

– Il faudra donc qu'il établisse où il est allé.

Le magistrat sursauta :

– *Per dios !* s'exclama-t-il, fais-tu attention à ce que tu dis ?

« Songes-tu qu'en parlant de la sorte, tu parais insinuer que le lieutenant Vergas... pourrait être l'auteur du crime abominable dont ton père a été victime ?

Ce disant, il foudroyait le jeune garçon d'un regard terrible. Pépito soutint audacieusement ce regard.

La femme de Rodriguez se jeta alors en avant, les mains jointes, dans une attitude de supplication.

– Monsieur le corregidor, implora-t-elle, ne faites point attention à ce que dit cet enfant.

« La douleur le rend fou.

– Je le veux croire, ma bonne femme, dit sévèrement le magistrat.

« En tout cas, veillez à ce que votre fils ne répète point au dehors de semblables folies, car il y a des lois qui punissent durement la diffamation.

Et, changeant de ton :

– Sont-ce là tous les renseignements que vous pouvez me fournir ?

La pauvre femme haussa les épaules, balbutiant d'une voix accablée :

– Que pourrais-je vous dire de plus ?

– C'est bien ; retirez-vous ; mais tenez-vous à ma disposition, et surtout empêchez votre garçon d'avoir-la langue trop longue.

La veuve se précipita en pleurant près du cadavre, et saisit l'une des mains qu'elle couvrit de baisers, tandis que Pépito se tenait à côté d'elle, le visage farouche, tournant et retournant dans sa poche, entre ses doigts crispés, la navaja dont il avait trempé la lame dans le sang de son père. Quand elle se releva, la pauvre femme prit son fils par le poignet et ils sortirent tous les deux, tragiques, sans répondre un mot aux consolations banales

que leur prodiguaient les curieux, massés à la porte de la maison.

III

LES SOUPÇONS

Demeuré seul, le corregidor s'était levé et arpentait à grands pas impatients son cabinet.

– Accuser Vergas ! grommelait-il. Il faut, en effet, que la douleur leur ait fait perdre la tête.

Soudain, il ajouta :

– Il ne faudrait pas que cet enfant fît part à quiconque d'un semblable soupçon ; la bêtise des foules est tellement grande...

En ce moment, sa servante lui fit annoncer que quelqu'un demandait à l'entretenir.

– Le nom de cette personne ?

– Le señor Justin Paumier.

– Fais-le entrer de suite, dit vivement le magistrat.

Quelque invraisemblable que lui eussent paru les paroles de Pépito, elles ne l'en avaient pas moins troublé, et il saisit avec empressement l'occasion qui se présentait à lui de contrôler le renseignement que lui avait fourni la femme de Rodriguez.

Le pianiste entra précipitamment et demanda d'une voix altérée :

– Ce que l'on m'apprend est-il vrai, monsieur le corregidor ? le brigadier Rodriguez aurait été assassiné ?

– C’est malheureusement l’exacte vérité, monsieur Paumier ; nous sommes en présence d’un nouveau crime de la *Mano negra*.

– Vous en êtes bien certain ?

– Du moins, toutes les probabilités sont en faveur d’une semblable supposition.

Il ajouta, sur un ton aussi naturel que le lui permettait son émotion :

– J’ai envoyé chez M. de la Cuerta chercher le lieutenant Vergas, pour avoir de lui quelques renseignements, car je suppose qu’au sortir de la messe il aura accompagné la belle Mercédès ?

Le regard du brave M. Paumier s’assombrit. Ce regard eut une impression inquiète et se détourna du corregidor. D’une voix hésitante, il lui dit :

– Le lieutenant Vergas n’a point soupé chez don José, dit-il, pas plus qu’il n’a assisté à la messe.

Le magistrat tressaillit et murmura, se parlant à lui-même :

« Cette femme avait dit vrai. »

Sans doute trouvait-il au professeur de musique une attitude quelque peu embarrassée, car il se pencha davantage sur la table pour l’examiner de plus près.

– Voici qui est singulier, ne trouvez-vous pas ? dit-il.

« Le lieutenant Vergas est très empressé auprès de la señorita Mercédès ; comment se fait-il qu’il se soit abstenu de lui servir de cavalier pendant cette nuit où la galanterie lui en faisait un devoir ?

Il sembla que les lèvres de M. Paumier allaient prononcer quelques paroles.

Mais le bonhomme, se ravisant, haussa les épaules et se contenta de dire :

– Le lieutenant Vergas est un bon soldat, pour lequel le devoir passe avant toute chose.

« Il était sans doute de service cette nuit, car il a pris congé de don José un peu avant que la société partît pour l'église.

Le corregidor fronça imperceptiblement les sourcils ; dans le renseignement que venait de lui fournir Justin Paumier, il y avait assurément quelque chose qui lui déplaisait.

– Pourriez-vous me préciser l'heure à laquelle le lieutenant a pris congé de don José ? demanda-t-il.

– Il pouvait être le quart de onze heures, répondit le bonhomme avec une visible répugnance.

Et il demanda, après une hésitation :

– Pourquoi cette question, monsieur le corregidor ?

Sèchement, l'autre répliqua :

– Monsieur, je vous prie de considérer que le magistrat seul a qualité pour interroger.

Le brave homme se troubla et balbutia :

– Si vous n'avez plus besoin de moi, je prendrai congé.

– Vous pouvez vous retirer.

Comme il achevait ces mots, retentit au dehors le galop fou d'un cheval, qui, net, cessa brusquement.

Puis, une rumeur s'éleva devant la porte du logis, et tout à coup, sur le seuil de la pièce où se tenait le magistrat, Enrique Vergas apparut.

– Monsieur le corregidor, dit-il d'une voix étranglée, qu'y a-t-il de vrai dans la terrible nouvelle que l'on vient de m'apprendre ?

« Le malheureux Rodriguez aurait été assassiné ?

Silencieusement, le magistrat étendit la main vers le corps qui gisait à terre.

Le jeune homme poussa un cri et se précipita vers le cadavre du brigadier, et, mettant un genou en terre, lui prit la main entre les siennes.

– Ah ! mon pauvre ami, dit-il d'une voix que l'émotion étranglait, tu étais un bon serviteur et un loyal soldat ! Je te jure que tes camarades et moi, nous n'aurons de cesse de t'avoir vengé.

Le magistrat le regardait d'un œil scrutateur. Malgré lui, il était impressionné par les paroles qu'avait prononcées le jeune Pépito et par la déclaration que venait de lui faire Justin Paumier.

Il congédia celui-ci d'un geste brusque, et, s'adressant au lieutenant :

– Que savez-vous, lui demanda-t-il, qui soit susceptible de me mettre sur la trace des coupables ?

Le jeune homme asséna sur le sol un coup de talon furieux, tandis que son poing crispé menaçait un invisible ennemi.

– Ah ! les coupables ! s'écria-t-il. Est-il besoin de les chercher bien loin ?... Ce sont ceux de la *Mano negra !*

« Il y a entre eux et les gardes civils, vous le savez, une guerre à mort.

« Rodriguez était, de toute la brigade, celui qu'ils haïssaient le plus ; ils avaient juré de se défaire de lui, et ils ont tenu leur serment.

Tout cela avait été dit d'une voix vibrante et éclatante de sincérité.

Le magistrat demanda :

– N'aviez-vous pas donné rendez-vous, pour cette nuit, à votre brigadier ?

Le lieutenant tressaillit.

– Comment savez-vous cela ? fit-il.

– C'est la femme de Rodriguez elle-même qui m'a dit le tenir de son mari.

– C'est la vérité, ou du moins une partie de la vérité ; ce n'est pas moi qui avais fixé ce rendez-vous, car cette nuit j'avais engagement pris avec Mercédès de la Cuerta pour la conduire à l'église.

« C'est Rodriguez qui m'est venu trouver au moment même où je m'habillais pour sortir et qui m'a demandé s'il me serait possible de me trouver cette nuit au Castillo de Buena-Piedra.

– Dans quel but ?

– Il avait surpris, paraît-il, le secret d'une réunion à laquelle devait assister le chef de la *Mano negra* et il se proposait de l'arrêter.

– Comment avait-il eu connaissance de cette réunion ?

– En jouant un rôle très dangereux, et qui devait fatalement, un jour ou l'autre, causer sa mort.

« Depuis quelque temps, reprit le lieutenant, Rodriguez avait feint de s'enrôler dans cette bande d'assassins, et c'est ainsi qu'il avait pu être mis au courant de leurs projets.

Le corregidor eut un hochement de tête entendu et murmura :

– Je comprends maintenant ce que signifie ceci.

Et, prenant en main l'écriteau que les assassins avaient accroché à la poitrine du malheureux Rodriguez, il le tendit au lieutenant.

Celui-ci dit tristement :

– C'est la meilleure confirmation de ce que je vous ai dit, et mes pressentiments n'ont été que trop rapidement justifiés.

Enrique Vergas ajouta d'une voix tragique, avec un geste violent :

– Que n'ai-je été là ? Ces misérables n'auraient point aussi aisément accompli leur forfait, et peut-être n'aurions-nous point à déplorer en ce moment la mort d'un brave homme, d'un fidèle compagnon.

Les bras croisés sur la poitrine, l'officier s'absorba dans ses douloureuses réflexions.

Comme si seulement alors ce détail lui fût revenu en mémoire, le corregidor demanda au lieutenant :

– Ne deviez-vous pas le retrouver au Castillo ?

– Oui.

– Et vous n'y êtes point allé ?

– En doutez-vous ? Si j'avais pu être exact au rendez-vous qu'il m'avait donné, ou il serait vivant, ou nous serions morts tous les deux.

Plaidant alors le faux pour savoir le vrai, le magistrat dit sur un ton de plaisanterie :

– Mais la perspective de quelques heures passées en la compagnie de la belle Mercédès de la Cuerta l'a emporté sur celle d'une expédition contre la *Mano negra*.

Enrique Vergas se redressa et, attachant sur son interlocuteur des regards flamboyants, lui dit d'une voix pleine de dignité :

– Je croyais, monsieur le corregidor, avoir l'honneur d'être mieux connu de vous.

« J'ai derrière moi une existence tout entière, pour prouver que le devoir a toujours été mon unique ligne de conduite.

« Si donc, cette nuit, je ne suis point allé au Castillo où m'attendait Rodriguez, c'est qu'un devoir plus impérieux réclamait ma présence autre part.

« Je m'explique :

« Rien ne pouvait me faire supposer qu'en mon absence Rodriguez agirait quand même – ce qui était une suprême imprudence.

Le magistrat secoua la tête.

– Si vous voulez, mon sentiment dit-il, le brigadier n'a point été tué en combattant ; il a été victime d'un guet-apens.

– Un guet-apens ? Comment admettre cela ?

– On était assurément au courant du rendez-vous qu'il vous avait donné.

– C'est impossible !

– Pourquoi donc cela ? Il en avait bien parlé à sa femme et à son fils.

– Rien de plus naturel ; et encore, j'en suis bien certain, il ne leur avait point fait connaître le motif de ce rendez-vous.

– Vous seul donc le connaissiez ?

– Rodriguez était trop prudent pour mettre personne dans la confidence d'un tel secret.

– Il faut cependant admettre que quelqu'un s'y trouvait.

« Il est indubitable qu'alors que Rodriguez se rendait sans défiance au Castillo, il y était attendu par ceux qui l'ont surpris et égorgé avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense.

« Son sabre n'a même point été tiré du fourreau.

« Et c'est par derrière qu'il a été attaqué, frappé entre les deux épaules d'un couteau, dont la lame, pénétrant jusqu'au cœur, a amené la mort immédiate.

Enrique Vergas paraissait être au comble de la surprise. Il murmura encore d'une voix rageuse :

– Ah ! si j'avais été là...

Le corregidor demanda au bout d'un moment :

– Vous ne voyez personne autour de vous qui aurait été capable d'une semblable trahison ?

– Personne, répondit nettement le jeune homme.

– Il faudra que j'interroge à nouveau la femme Rodriguez et son fils, réfléchit tout haut le magistrat, pour que je m'assure qu'ils n'ont commis aucune imprudence de langage.

Puis, revenant au lieutenant :

– En principe, vous admettez donc qu'il n'y avait que Rodriguez et vous au courant du rendez-vous donné au Castillo de la Buena-Piedra.

– En principe, oui !

– Comment expliquez-vous, en ce cas, que les gens de la *Mano negra* aient pu tendre un piège à ce malheureux et l'égorger ?

– Je ne m'explique pas, monsieur le corregidor, je me borne à constater un épouvantable crime que je déplore de tout mon cœur.

Le magistrat demeurait pensif, tournant et retournant entre ses doigts son porte-plume.

– Et vous ne voyez personne qui ait pu être au courant de ce rendez-vous ?

L'officier eut un geste des bras qui disait son ignorance à ce sujet.

– Comment voulez-vous, monsieur le corregidor ? répondit-il.

Au bout d'un moment, il insinua :

– Peut-être les gens de la *Mano negra*, soupçonnant le rôle qu'il jouait, l'ont-ils guetté, suivi et surpris.

Le magistrat hocha la tête d'un air entendu et murmura :

– À défaut d'autres explications, si nous n'en pouvons trouver d'autres, il faudra bien se contenter de celle-là...

Un silence assez long suivit et l'officier faisait mine de se lever pour prendre congé, quand le magistrat l'invita d'un geste un peu sec à demeurer assis.

Après une hésitation visible, il demanda :

– Y a-t-il indiscrétion, lieutenant Vergas, à vous demander la raison qui vous a empêché de rejoindre, cette nuit, au Castillo de Buena-Piedra, le brigadier Rodriguez ?

Le jeune homme tressaillit, regarda le magistrat et ensuite détourna ses yeux.

– Monsieur, dit-il en parlant avec lenteur, cherchant visiblement ses mots, aujourd'hui je ne puis vous dire la vérité.

« Mais, – au plus prochain jour, – assurément, vous connaîtrez l'emploi de mon temps, depuis le moment où j'ai pris congé de don José de la Cuerta, jusqu'au moment où je suis venu vous trouver.

– Vous ne pouvez parler aujourd'hui ? insista le corregidor.

– Aujourd'hui, non.

Cette réponse avait été faite d'une voix nette qui trahissait une décision irrévocablement prise.

Le corregidor poussa un petit soupir de regret, fit entendre un léger claquement de langue et dit :

– C'est bien, lieutenant Vergas ; vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme se leva, salua et sortit sans prononcer une parole.

L'attitude du magistrat l'avait subitement impressionné et il se sentait l'âme soudain comme prise dans un étau.

Il passa, ainsi qu'un automate, au milieu de la foule qui s'écarta respectueusement, le suivant de loin avec curiosité.

Rêveur, l'officier se mit en selle et s'éloigna au pas de son cheval ; ses mains laissaient flotter les rênes librement sur l'encolure et ses talons éperonnés s'éloignaient des flancs de la bête.

Celle-ci, sans direction, suivit instinctivement la grand'route et tout à coup fit halte.

Ce brusque arrêt tira le cavalier de sa rêverie.

Il regarda autour de lui et tressaillit en reconnaissant qu'il se trouvait devant la grille de don José de la Cuerta.

Sa monture avait suivi le chemin qu'elle avait coutume de suivre chaque jour et s'était arrêtée là où l'arrêtait chaque fois son maître.

Furieux, Vergas éperonna le pauvre animal qui, ne comprenant rien à l'impatience du jeune homme, fit un bond formidable.

En ce moment, une vois appela :

– Lieutenant Vergas, entrez donc, je vous prie.

L'officier releva la tête et vit, à travers les arbres, don José qui se trouvait à la fenêtre de sa chambre, située au premier étage de la maison.

Le jeune homme déféra à cette invitation.

Il mit pied à terre et, tenant sa monture par la bride, poussa la grille et pénétra dans le jardin.

Un domestique l'attendait au bas du perron ; il lui confia son cheval et gravit lentement les marches.

M. de la Cuerta le reçut sur le palier de son appartement et le fit pénétrer aussitôt.

– Eh bien ! demanda-t-il, vous savez la nouvelle ?

– Oui, j'arrive de chez le corregidor.

– Alors, c'est vrai... le brigadier Rodriguez...

– A été trouvé pendu par les pieds, la gorge tranchée, au calvaire du Castillo de Buena-Piedra.

Le juge d'instruction asséna sur son bureau un coup de poing formidable.

– La *Mano negra !* s'écria-t-il, j'en jurerais.

– *La Mano negra*, oui, monsieur, répondit l'officier ; on a trouvé sur le corps du malheureux un écriteau qui ne laisse aucun doute sur la nature de ses assassins.

– Et pas moyen de leur mettre la main dessus !... rugit M. de la Cuerta.

– On a affaire à forte partie ! répondit Vergas...

– Qu'importe !... déclara le magistrat d'une voix fébrile ; je me suis mis en tête de réussir, je réussirai.

– Prenez garde, monsieur, dit le jeune homme avec sollicitude, ce sont des gens redoutables que ceux auxquels vous vous attaquez.

M. de la Cuerta releva la tête et fixa l'officier de sa prunelle ardente, qui rayonnait d'une indicible volonté.

– Croyez-vous donc, lieutenant Vergas, que l'armée seule ait le privilège de savoir accomplir la mission que lui a confiée la société ?

« Le courage n'est pas l'apanage des soldats seulement...

« Nous aussi, nous savons élever l'idée de sacrifice jusqu'à l'abnégation de nos propres personnes.

– Mais, monsieur...

– D'ailleurs, mon prédécesseur ne m'a-t-il pas donné l'exemple ?

Le jeune homme se récria :

– C'est précisément en raison de cet exemple redoutable, monsieur, que vous ne sauriez faire trop attention sur vous-même.

M. de la Cuerta riposta avec hauteur :

– L’humble brigadier que des bandits ont assassiné cette nuit y a-t-il mis tant de réflexion ?

« Il a donné sa vie sans se préoccuper de savoir quelle somme de gloire cela lui rapporterait.

« Et cependant, il ne devait pas s’illusionner sur ce point.

« Il savait bien par avance que si le plan qu’il avait conçu recevait sa pleine et entière exécution, c’était son supérieur qui en retirerait plein et entier avantage...

Enrique Vergas voulut protester.

Le magistrat, d’un geste énergique de la main, l’arrêta.

– N’insistez pas, lieutenant, je saurai montrer en cette occasion que le courage civil est à la hauteur du courage militaire.

Le jeune officier courba la tête.

Au bout d’un moment, il la redressa et dit d’une voix timide :

– Ne croyez pas, monsieur, que j’aie un instant songé à vous détourner de ce que vous pensez devoir faire.

« C’est la prudence seule que je vous recommande.

« Songez que vous avez une fille, et que ces bandits sont gens, traqués de trop près par vous, à se venger sur la señorita Mercédès.

Le magistrat tressaillit, et sur son front soucieusement plissé, il passa sa main devenue subitement tremblante.

– Ma pauvre Mercédès ! murmura-t-il.

Mais ce ne fut qu’une défaillance passagère.

Redressé, il dit d'une voix ferme :

– Je saurai la mettre hors de la portée de ces misérables, et je vais m'occuper de la faire partir d'ici sans tarder.

Le lieutenant ne fut pas maître d'une exclamation douloureuse.

M. de la Cuerta le regarda, surpris :

– Qu'avez-vous donc, monsieur Vergas ? demanda-t-il d'une voix plus douce.

Le jeune homme donna la première explication qui se présenta à son esprit.

– C'est que l'influence de cette association s'étend au loin et que vous ne sauriez, à mon gré, prendre trop de précautions.

– Soyez sans crainte, Mercédès partira d'ici, sans qu'on puisse se douter que je l'éloigne provisoirement. Dussé-je, pour détourner les soupçons, la faire changer, en route, de direction, je saurai bien faire perdre sa trace à ceux qui auraient intérêt à la retrouver.

Puis, redressé soudain, il déclara avec une énergie froide qui trahissait une décision irrévocablement prise :

– À dater de cet instant, c'est la guerre à outrance entre ces bandits et moi, la guerre à mort.

– *Guerra a cuchillo !* – guerre au couteau ! reprit Vergas.

– Oui, *guerra a cuchillo !* répéta le magistrat.

Et ces mots prirent dans sa bouche une allure de serment solennel. Ensuite, tendant la main à l'officier :

– Je puis compter sur vous pour m'y aider, lieutenant ? demanda-t-il.

Le jeune homme lui serra les mains avec une énergie farouche :

– Jusqu'à la mort, monsieur ; c'est mon devoir ; et puis...

Mais M. de la Cuerta l'arrêta d'un geste doux et lui dit, avec un petit sourire sur ses lèvres sévères :

– Plus tard, Enrique Vergas ; ce n'est point le moment.

IV

LE CHEF DE LA « MANO NEGRA »

L'instruction se poursuivait, infatigable, depuis près de huit jours et elle ne paraissait point avoir fait un pas en avant.

Du moins, M. de la Cuerta n'avait rien dit des résultats qu'il avait obtenus, si toutefois il en avait obtenu.

Il faisait sans arrêt la navette entre le village d'Arcos où il habitait et la ville de Cadix.

La police centrale était sur les dents.

Quant à la garde civile, sous les ordres d'Enrique Vergas, elle sillonnait le pays en tous sens, interrogeant, arrêtant les gens, sans pouvoir mettre la main sur aucun membre avoué de cette mystérieuse association de la *Mano negra*.

C'était, en vérité, à devenir fou.

À plusieurs reprises, la femme de Rodriguez et Pépito avaient été interrogés par M. de la Cuerta, mais rien de leur interrogatoire n'avait transpiré.

La veuve et le fils de la victime de la *Mano negra* vivaient enfermés dans leur logis, à l'extrémité du village, ne fréquentant personne.

On eût dit que, depuis leur malheur, une sorte de maladie contagieuse les avait atteints et les poussait à établir autour d'eux-mêmes un infranchissable cordon sanitaire.

À différentes reprises, Enrique Vergas avait tenté de les voir, mais vainement.

La porte du logis des pauvres gens était demeurée close.

Un jour, brusquement, Pédrille disparut d'Arcos, sans tambour ni trompette.

C'était, on s'en souvient, le jeune garçon qui servait de domestique à Enrique Vergas.

Celui-ci lui-même ne fut pas prévenu de son départ, et il en fut réduit aux conjectures.

Dans le village, on jasait beaucoup, de bouche à oreille, et quand le lieutenant passait, songeur, au trot de son cheval, il ne voyait pas les regards louches, que les gens jetaient sur lui.

La pensée de Mercédès emplissait son esprit ; il redoutait pour cette enfant le pire des dangers, depuis que don José de la Cuerta suivait avec un acharnement endiablé la piste de la *Mano negra*.

Ceux qui n'avaient point hésité à assassiner le brigadier Rodriguez, pouvaient-ils hésiter à s'assurer d'un otage aussi précieux que la propre fille du juge d'instruction ?

Et alors, ce qui adviendrait était trop aisé à comprendre.

La présence de la jeune fille à Arcos constituait donc pour elle-même un danger de tous les instants.

Mais ce n'était pas tout : en conservant sa fille auprès de lui, le magistrat risquait de se voir arrêté dans l'accomplissement de son devoir...

Qu'en effet, les misérables parvinssent à mettre la main sur Mercédès, que ferait M. de la Cuerta ?

Sollicité de deux côtés différents, dans quel sens pencherait-il ?

Sa conscience de magistrat l'emporterait-elle sur son amour paternel ?

Ce serait là d'un stoïcisme dont l'époque romaine seule fournit des exemples.

En le cas contraire, le déshonneur s'abattrait sur lui, si pour sauver sa fille il abandonnait l'instruction.

C'était d'elle que pour la dixième fois au moins, depuis ces événements, le lieutenant causait avec le juge, un soir qu'il était venu lui rendre visite, pour avoir des nouvelles sur la marche de l'instruction.

Il avait trouvé M. de la Cuerta fort préoccupé, soucieux même, et le jeune homme en avait profité pour lui faire part de ses inquiétudes au sujet de Mercédès.

Mais le magistrat, l'esprit ailleurs, paraissait ne point écouter le jeune homme.

Tout à coup, pourtant, il interrompit Enrique d'un geste brusque de la main et lui dit d'une voix rude :

– Vaines préoccupations, lieutenant, avant vingt-quatre heures, le chef de la bande de la *Mano negra* sera en mon pouvoir.

L'officier sursauta et attacha sur son interlocuteur un regard plein d'ahurissement.

– Vous avez quelque espoir ? balbutia-t-il.

– C'est plus que de l'espoir, j'en ai la certitude.

– Ce serait un triomphe ! s'écria Vergas.

Le magistrat hocha la tête tristement et finit par laisser retomber son front dans sa main, en murmurant :

– Triste triomphe !

– Que voulez-vous dire ?

– Qu'il est des circonstances où il est presque aussi douloureux de vaincre que d'être vaincu.

Ces paroles énigmatiques ne firent qu'augmenter le trouble et la stupeur de l'officier, qui bégaya :

– J'avoue, monsieur, que je ne comprends pas... expliquez-vous...

– Vous n'aurez l'explication que trop tôt, hélas !... lieutenant.

Le jeune homme attacha sur le magistrat un regard plus effaré encore et murmura, d'une voix suppliante :

– Je vous en conjure, monsieur, ne me laissez pas dans une incertitude aussi cruelle, car je devine, sous les paroles vagues que vous m'adressez, quelque danger me menaçant personnellement.

« Voyons, est-ce vrai ?...

M. de la Cuerta garda-le silence et, d'un doigt nerveux, pour se donner une contenance, feuilleta un dossier placé devant lui.

– Vous ne me répondez pas, balbutia le jeune homme, éperdu... Mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour démériter de vous qui, jusqu'à présent, m'aviez témoigné une sympathie si vraie ?

La voix du jeune homme était empreinte d'un désespoir si sincère que le magistrat, profondément remué, releva la tête et attacha sur l'officier son regard scrutateur.

– Lieutenant Vergas, dit-il enfin, parlant lentement et comme à regret, je vais vous poser une question, à laquelle je vous prie avec instance de répondre aussi franchement qu'il vous sera possible.

– Parlez, monsieur... dit l'officier, carrément.

Don José hésita encore un moment ; puis, enfin, sans cesser de faire peser sur le jeune homme l'acuité de son regard :

– La nuit de Noël, vous vous souvenez qu'au lieu de nous accompagner, ma fille et moi, à la messe, vous avez pris brusquement congé de nous ?

– Oui...

– Vous avez prétendu qu'une affaire de service vous appelait au dehors ?

– C'est vrai.

– À en croire la femme de Rodriguez et son fils, vous aviez rendez-vous avec le brigadier au Castillo de Buena-Piedra ?

– C'est encore vrai...

– Êtes-vous allé à ce rendez-vous ?...

Enrique Vergas eut un brusque tressaut et, tandis que son visage reflétait un trouble profond, ses regards fuyaient ceux de son interlocuteur.

Celui-ci dit, d'une voix impressionnante :

– Prenez garde... votre hésitation, votre silence peuvent avoir des conséquences incalculables... Au nom de l'amitié que j'ai pour vous... je vous adjure de me répondre...

Le jeune homme se taisait, une sueur d'angoisse aux tempes.

Très ému, don José lui prit les mains :

– Voyons, Enrique, insista-t-il, vous aimez ma fille, je le sais ; eh bien ! c'est au nom de cet amour même que je vous

supplie de tenir la promesse faite tout à l'heure et de me dire la vérité.

« Êtes-vous allé au Castillo rejoindre le brigadier Rodriguez ?...

Le jeune homme secoua la tête et, après un violent combat dont les phases pouvaient se lire sur ses traits, il répondit d'une voix sourde :

– Non, monsieur, non, je ne suis point allé au Castillo...

Il sembla qu'instantanément la poitrine de don José se trouvât délivrée d'un poids énorme qui l'oppressait, et il murmura :

– J'en étais sûr...

Enrique demanda, la voix étranglée par l'angoisse :

– Que pensiez-vous donc ?... Que supposiez-vous donc, monsieur ?...

Puis, soudain, la lumière se fit en lui et il poussa un cri désespéré, tandis qu'il se cachait le visage de ses mains.

– Ah ! s'écria-t-il, c'est horrible !...

Mais, soudain, relevant la tête, il regarda don José, et d'une voix vibrante :

– Quoi !... demanda-t-il, vous me soupçonneriez d'avoir assassiné le malheureux Rodriguez !... mon compagnon d'armes ! Moi, un soldat !... Moi, le lieutenant Enrique Vergas ! Mais c'est de la folie !...

« Et pourquoi, je vous demande un peu, aurais-je commis un aussi abominable crime ? Quelle raison ?... Quel prétexte ?...

« D'ailleurs, cet écriteau même, trouvé sur le corps du malheureux, ne désigne-t-il pas clairement quels sont les assassins ?...

Et il étendait, dans un geste tragique, le bras vers la sinistre pancarte toute maculée de sang.

Le magistrat le regardait sans dire mot, son regard clairvoyant enregistrant chaque geste, comme son oreille notait chaque intonation.

Vergas reprit, avec un rire amer :

– Le lieutenant Vergas affilié à la *Mano negra !*... En vérité, qui peut rendre vraisemblable une telle supposition ?...

Et, soudain, se frappant le front :

– Pardieu !... j'y suis... mes opinions libérales, peut-être, mes théories socialistes et humanitaires...

« Eh quoi !... monsieur, pensez-vous donc qu'on ne puisse aimer ses semblables sans prouver cet amour par des crimes odieux ?...

« C'est vrai, je ne m'en cache pas, je ne trouve pas que tout soit pour le mieux dans notre société moderne et je rêve d'une plus équitable répartition de la somme de bonheur à laquelle chacun a le droit d'aspirer ici-bas. Je suis un rêveur, un utopiste... soit ; mais de là à être un assassin !...

La chaleur avec laquelle le jeune homme parlait impressionnait le magistrat, qui sentait peu à peu s'évanouir son soupçon, lequel, d'ailleurs, n'avait point eu le temps de pousser de bien vigoureuses racines.

– Lieutenant Vergas, dit-il au bout d'un moment, voulez-vous me donner l'emploi de votre temps depuis que vous avez pris congé de moi jusqu'au moment où vous avez rejoint Arcos ?...

Le jeune homme se troubla et baissa la tête.

– Vous refusez ?... demanda le magistrat d'une voix émue. Prenez garde, votre silence devient votre plus terrible accusateur ; envisagez nettement la situation : vous donnez à Rodriguez rendez-vous pour minuit au Castillo, et l'on trouve au Castillo Rodriguez assassiné... Par qui peut-il l'avoir été si ce n'est par celui qui lui avait tendu un guet-apens, celui qui refuse de démontrer qu'il n'est point allé au rendez-vous que lui-même a donné...

Avec des larmes dans la voix, le jeune homme s'écria :

– Ainsi donc, il faut que je me défende ?

– Je vous demande de m'aider à éclaircir cet épouvantable mystère et d'empêcher que la justice ne tombe dans une erreur fatale, mais que justifierait cependant un enchaînement terrible des faits.

Cela dit d'une voix grave, don José ajouta, sur un ton plein de bonhomie paternelle :

– Voyons, vous ne pouvez me dire où vous avez passé la nuit ?...

« C'est donc bien terrible... ou bien dangereux ?...

– Dangereux, oui...

– Voyons, parlez... un magistrat est presque un confesseur.

Et brusquement :

– Tenez... si, pour vous donner confiance, vous avez besoin d'un serment, je vous jure d'oublier ce que vous m'aurez dit à peine aurez-vous parlé... Mais soyez franc, et votre franchise me permettra de vous conseiller.

« Voulez-vous ?...

– Soit donc, répondit le jeune homme, après une courte hésitation, pendant laquelle, visiblement, un rude combat s'était livré en lui. Mais vous me jurez de ne point vous servir de ce que je vais vous dire, même dans mon intérêt, même si vous n'avez pas d'autre moyen de prouver l'inanité des soupçons qui sont nés dans votre esprit ?

Don José étendit la main vers le christ d'ivoire pendu à la muraille, juste en face de sa table de travail ; il dit, d'une voix grave :

– Je le jure...

– Eh bien !... voici les faits, monsieur : au moment où j'allais prendre congé de vous pour me rendre au Castillo, où je devais rejoindre le malheureux Rodriguez, j'ai été avisé que j'étais attendu vers la route de Cadix, à l'entrée du faubourg... Et c'est là que je suis allé...

– Ne pouvez-vous me dire par qui vous étiez attendu ?

– Monsieur, c'est d'une question de vie ou de mort qu'il s'agit pour un malheureux qui s'est fié à moi ; un malheureux pour lequel je donnerais, s'il le fallait, vingt fois mon sang...

– N'avez-vous pas mon serment ? demanda le magistrat avec simplicité.

– Vous avez raison et je vous demande pardon ; eh bien ! celui dont il s'agit, celui que je suis allé retrouver, et en compagnie duquel j'ai passé la nuit, c'est Luis Vergas.

– Votre frère ?... N'a-t-il pas été banni du territoire espagnol ? demanda M. de la Cuerta d'une voix grave.

– Oui, señor don José... à la suite du fameux procès des anarchistes de Barcelone...

Le visage du magistrat exprimait une stupeur profonde.

– C'est bien cela, reprit-il ; condamné à mort, votre frère a été gracié par la régente, mais à la condition que jamais il ne remettrait les pieds en Espagne, sous peine de voir exécuter le jugement qui l'a frappé...

Enrique eut un mouvement de terreur :

– Vous m'avez juré, don José, que de mon aveu vous ne tireriez aucun profit...

– Je l'ai juré...

– Mon frère a dû revenir à Cadix pour quelques jours... oh ! rien de politique, je vous en donne ma parole...

Le visage de don José exprimait un mécontentement très vif.

– Cependant, fit-il après un instant de réflexion, dans votre intérêt même, il serait bon de faire usage de cet alibi.

Le jeune homme se dressa, les bras croisés sur la poitrine et les yeux étincelants de fierté indignée :

– Vous m'accusez !...

– Non moi... mais la femme de Rodriguez... son fils...

– Moi !... moi !...

– Les apparences sont contre vous... à leurs yeux, du moins... et si j'étais libre d'agir comme bon me convient... je réduirais à néant, sans tarder, ces odieux soupçons...

– Ce serait perdre mon frère...

– Réfléchissez que vous vous compromettez...

– C'est l'affaire de quelques jours... aussitôt mon frère hors d'Espagne, rien ne m'empêchera de dire la vérité...

– Encore faudra-t-il la prouver...

– J’aurai un témoin...

Le magistrat, devant une telle assurance, sentit s’amoindrir l’oppression qui lui comprimait la poitrine.

– Dans ces conditions-là... murmura-t-il.

Et il se tut, feuilletant d’une main distraite les dossiers accumulés sur son bureau... Le jeune homme se taisait, tourmentant d’une main nerveuse la dragonne de son sabre...

Il était visible qu’il avait quelque chose à dire, quelque chose qu’une appréhension grande retenait sur ses lèvres...

– Don José, finit-il cependant par murmurer, vous connaissez le sentiment profond dont j’ai l’âme remplie à l’égard de votre fille.

« Sur cet amour si grand, je vous jure que je suis innocent !

Très ému, le magistrat lui prit les mains et les serra avec une énergie douloureuse.

– Mon cher enfant, dit-il énergiquement, croyez-vous donc avoir besoin de me faire un véritable serment ?

– Et vous approuvez mon amour ?...

Le visage de don José se rembrunit et il répondit évasivement :

– C’est là une question qu’il n’est point urgent d’élucider aujourd’hui, mon cher lieutenant.

« D’autres soucis plus grands me hantent...

Les lèvres de Enrique Vergas se crispèrent dans un rictus pénible, et il se leva avec peine, balbutiant :

– Vous avez raison, don José, et je vous prie d’agréer mes excuses...

Un moment, les deux hommes demeurèrent en face l'un de l'autre, se considérant d'un air triste...

Le silence qui enveloppait la maison endormie augmentait encore la tristesse qui planait sur eux. Brusquement, don José tendit la main à Enrique.

– Au revoir, Enrique Vergas...

– Au revoir, don José.

Et le jeune homme, ayant salué, gagna la porte.

Sur le seuil, il s'arrêta un moment, attendant peut-être un geste, un regard du magistrat le rappelant, l'invitant à rester.

Don José, les deux coudes sur son bureau, le front soucieusement appuyé dans ses deux mains, avait déjà repris la lecture du dossier ouvert devant lui.

Le lieutenant sortit.

Alors, quand la porte se fut refermée sur lui, le magistrat releva la tête, qu'il hocha d'un geste douloureux.

Et, poussant un soupir :

– Pauvre garçon... murmura-t-il ; pauvre Mercédès !... D'une main distraite il feuilletait les pièces du dossier, ayant aux lèvres une moue de dégoût profond.

– Ce que c'est, pourtant, que la vie... monologua-t-il.

« Les apparences l'accablent... les témoignages même les plus succincts sont contre lui...

« Et si un hasard providentiel ne m'avait servi miraculeusement, en me mettant sur la piste du coupable... cet innocent expierait un crime qu'il n'a pas, commis...

Il eut un ricanement amer et ajouta :

– La Justice !...

En ce moment, sans bruit, une porte s'ouvrit, une porte faisant face à celle par laquelle était sorti Enrique Vergas.

Elle donnait sur une sorte de jardin d'hiver qui communiquait par une baie, largement ouverte, durant la belle saison, sur le parc.

Sur le seuil de cette porte, une silhouette se dressa, qui, durant quelques secondes, demeura immobile, noyée d'ombre.

Don José avait repris l'examen de son dossier et, penché vers la table, la plume à la main, annotait fébrilement les marges des feuillets.

Alors, la silhouette sortit de l'obscurité au milieu de laquelle elle était comme embusquée et s'avança vers la table.

Sans interrompre son travail, le magistrat demanda :

– C'est toi... Cervantès ?...

Ne recevant pas de réponse, le magistrat releva la tête et une exclamation lui vint aux lèvres, à la vue de cet inconnu, qu'enveloppait une longue cape au collet relevé et dont le visage se noyait dans l'ombre abattue par le large bord du chapeau qui le coiffait.

– Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?... Comment êtes-vous entré ici ?

– Je suis entré par la porte, señor don José, j'ai à vous parler ; quant à votre première question...

Il s'était découvert fort civilement et maintenant, ses traits apparaissaient, fort nettement, éclairés en plein par la lampe.

– Félipe Urrubû ! s'exclama M. de la Cuerta, en se redressant, en proie à une violente émotion.

– Lui-même, cher señor, répondit très placidement l’avocat.

« Mais veuillez donc, je vous prie, demeurer assis et calmer l’émoi en lequel je vous vois... lequel n’a d’ailleurs aucune raison d’être...

Sans doute, dans l’ironie qui accompagnait ces paroles, le magistrat vit-il quelque chose d’inquiétant, car il étendit la main vers le cordon de sonnette pendu au mur derrière lui.

Un geste de Félipe Urrubû l’immobilisa.

– Mon cher monsieur de la Cuerta, dit-il, sur un ton rempli de courtoisie, je vous conseillerai de ne pas sonner : d’abord, ce serait inutile, car tous vos serviteurs sont couchés et logent, je crois, dans des communs assez éloignés.

« Ensuite, je suis venu pour vous parler et il faut que je vous parle.

Cela était dit d’une voix pleine d’assurance et qui trahissait une invincible volonté de faire ce qu’il avait résolu.

Le magistrat parut prendre son parti de la situation.

– Sans doute... fit-il ; je vous écoute... mais faites vite, car je n’ai guère de temps à perdre...

– Moi non plus, et vous pouvez me croire, lorsque je vous affirme que si je suis venu vous déranger à une heure si tardive, c’est que j’en ai reconnu l’urgence...

« J’irai donc droit au but de ma visite : je veux vous parler de l’affaire Rodriguez...

M. de la Cuerta ne fut pas maître de lui : il eut un léger sursaut qui disait toute sa surprise.

– Je sais, poursuivit l'avocat, que votre enquête est terminée et que vous devez, demain dans la matinée, déposer votre rapport.

– Vous voici renseigné d'une façon bien précise, monsieur Urrubû... fit le magistrat.

– L'intéressant est de savoir si mon renseignement est conforme à la vérité...

– Et quand cela serait, en quoi peut-il vous importer ?

– Plus que vous ne pensez... Le lieutenant Vergas est mon cousin et il court sur son compte, depuis quelque temps, des bruits si singuliers que je suis curieux de savoir si vous avez tenu compte de ces bruits...

– Admettons-le, si vous le voulez bien, répondit le magistrat avec vivacité... M'apportez-vous un fait nouveau qui réduise ces bruits à néant ?...

Félipe Urrubû prit une mine contrite :

– Hélas ! non... la conduite de mon cousin m'a toujours causé beaucoup de peine, je puis bien vous l'avouer entre nous... ses idées socialistes ne m'ont jamais paru compatibles avec sa situation d'officier.

« Son frère, d'ailleurs, partageait les mêmes opinions et il serait mort sur l'échafaud, si la miséricorde de la régente n'avait transformé en bannissement perpétuel la peine prononcée contre lui...

Don José s'était accoudé sur le bureau et tenait ses regards attachés sur son interlocuteur, comme s'il eût voulu descendre jusqu'au fond de sa conscience.

– Alors, demanda Félipe, parlant lentement, vous tendriez à croire que c'est Enrique Vergas qui a assassiné Rodriguez ?...

Avant de répondre, le magistrat demeura un long moment silencieux, tenant ses regards fixés sur son interlocuteur.

Puis, secouant la tête, il prononça lentement ces mots :

– Non, je ne crois pas, en dépit des apparences qui l'accablent, que Enrique Vergas soit l'auteur de ce crime épouvantable...

L'avocat demeura impassible ; seules, ses paupières, qui se mirent à battre fébrilement, trahirent l'émotion à laquelle il était en proie.

– En ce cas, pour vous, quel serait donc l'assassin ?

Il avait posé cette question d'une voix nette, brève, un peu étranglée cependant, sans cesser de regarder don José.

Celui-ci, ses prunelles toujours rivées sur celles de l'avocat, répondit :

– Vous !...

Félipe Urrubû ne tressaillit même pas. Lentement, ses lèvres se pincèrent, dans un sourire sarcastique :

– En vérité !...

M. de la Cuerta frappa d'une main sur le dossier ouvert devant lui et déclara :

– Misérable !... j'ai là toutes les preuves de votre culpabilité...

– En vérité !...

– Oui... depuis cinq ans, ce chef de la *Mano negra*, qui défie toutes les recherches de la police, c'est vous !...

– En vérité !...

– Voilà des années que je vous suis pas à pas, souhaitant ardemment que le ciel me mette enfin entre les mains une preuve... une preuve établissant d'éclatante façon la vraisemblance d'une aussi invraisemblable chose...

« Cette preuve, le meurtre de l'infortuné Rodriguez me l'a fournie !

– En vérité !...

Il était visible que M. de la Cuerta faisait d'insurmontables efforts pour contenir son indignation et conserver le sang-froid indispensable à la tâche ardue qu'il s'était assignée.

– Écoutez... déclara-t-il, après un court silence ; par égard aux liens qui vous unissent à Enrique Vergas, je veux bien transiger avec mon devoir...

« Pour éviter à un innocent la honte qu'un semblable scandale ferait tomber sur une tête... je me tairai...

Un étonnement très vif se refléta dans les prunelles de l'avocat, dont les lèvres esquissèrent un sourire de triomphe.

– Je vous donne jusqu'à demain pour vous faire justice...

« Si demain, à l'aube, on m'annonce votre suicide, je jette ce dossier au feu et je conclurai en faveur d'un classement de l'affaire...

« Ensuite, je donnerai ma démission, car, ayant ainsi transigé avec ma conscience, je ne me considérerais plus comme digne de la confiance qui m'a été accordée...

– Et si demain, à l'aube, je suis vivant ?... demanda l'avocat, d'une voix pleine de défi.

– L'affaire suivra son cours et les gardes civils iront s'emparer de vous, au milieu même du prétoire.

Mais, suppliant, le magistrat ajouta :

– Seulement, vous ne me contraindrez pas à cette chose épouvantable, n'est-ce pas, Félipe Urrubû... il est impossible que tout sentiment d'honneur soit éteint en vous...

« Vous avez un père, une mère qui mourront de honte...

« Vous avez des parents qui, en outre, seront injustement frappés par la sentence terrible qui vous déshonorera...

L'avocat haussa les épaules.

– En un mot, vous me croyez tellement naïf que je consente à jouer, sur vos conseils, un rôle de dupe...

« N'y comptez pas...

– Misérable insensé !...

– Je vois clair dans votre jeu, monsieur de la Cuerta ; peu vous importerait la douleur de mon père, de ma mère et le déshonneur dont sera, à jamais, flétri le nom que je porte... si je n'étais allié à un homme que vous affectionnez... et que je hais de toutes les forces de mon être, précisément en raison de l'affection que vous avez pour lui et de l'amour qu'a pour lui votre fille.

– Que dites-vous ?

– Rien qui ne soit conforme à la vérité ; si Enrique Vergas ne m'était attaché par les liens du sang, vous m'enverriez impitoyablement à la mort...

« Seulement, Enrique Vergas, parent du chef de la *Mano negra*, ne pourrait plus prétendre à l'honneur et à la joie d'avoir pour femme Mercédès de la Cuerta !

Le magistrat s'était levé, tout pâle, les lèvres tremblantes, les mains crispées sur le rebord de son bureau.

L'autre poursuivit :

– Or, je l’aime, moi, Mlle de la Cuerta... Je l’aime depuis longtemps...

« Je ne vous apprends rien de nouveau... car vous vous en êtes aperçu...

« Or, elle ne m’aime pas, car toute son affection s’en est allée à Enrique...

« Eh bien ! je ne veux pas qu’elle l’épouse... et elle ne l’épousera pas.

Cette dernière phrase, l’avocat l’avait prononcée avec lenteur, séparant chaque mot, détachant chaque syllabe, pour que sa volonté apparût plus énergique encore, plus immuable. M. de la Cuerta, en proie à une indignation dont il n’était plus le maître, se pencha par-dessus la table.

– Misérable !... gronda-t-il... misérable !...

Félipe Urrubû s’était penché, lui aussi, l’injure aux lèvres... Les deux hommes se trouvaient face à face, confondant leur souffle et se regardant dans le fond des yeux. Soudain, les mains de l’avocat se jetèrent en avant, dans un mouvement si rapide qu’il fut impossible à M. de la Cuerta de le prévoir et de l’éviter.

Avant qu’il eût pu se rendre compte de ce qui se passait, les doigts de son interlocuteur lui encerclaient le cou.

– Au sec... tenta de crier le malheureux.

Ce furent les deux seules syllabes qui purent sortir de sa gorge contractée.

Un flot de sang afflua à sa face, ses yeux saillirent hors de l’orbite ; entre les lèvres noirâtres, ourlées d’une frange d’écume, la langue passa.

Durant quelques secondes, les bras de l'infortuné s'agitèrent dans un tremblement convulsif, ainsi que les membres d'un pantin cassé.

Ce fut tout : si l'avocat ne l'eût retenu à temps, il s'écroulait sur le tapis...

Mais, le maintenant d'une main ferme, il le porta jusqu'à son fauteuil, dans lequel il l'assit. Ensuite, il courut jusqu'à la porte et y colla son oreille, pour s'assurer qu'il ne courait aucun risque d'être dérangé. Il fit de même pour la fenêtre et pour la baie qui communiquait avec le jardin d'hiver...

Ensuite, il revint vers le bureau et, posément, se mit à examiner les dossiers qui s'y trouvaient déposés.

Le premier, bien entendu, qui attira son attention, fut celui que M. de la Cuerta avait indiqué comme étant le sien. Sans précipitation, il en examina, l'une après l'autre, toutes les pièces, impassiblement, comme s'il se fût agi d'un autre individu que lui-même.

Quand il eut fini, seulement alors, ses sourcils se froncèrent, et il eut un hochement de tête vers le cadavre.

– Il était temps !... grommela-t-il.

Le dossier disparut dans l'une des poches de son vêtement, et il murmura gouailleusement :

– Voici ce qui s'appelle classer une affaire...

« À l'autre, maintenant...

L'autre, c'était le dossier d'Enrique Vergas ; celui-là, l'avocat mit à l'examiner plus de temps encore qu'il n'en avait employé à examiner le sien propre.

Ayant fini, un sourire cruel crispa ses lèvres.

– Avec cela, son affaire est bonne !... déclara-t-il.

Et, ayant replacé le dossier sur le bureau, à l'endroit même ou il l'avait trouvé, il sortit du cabinet. Dans le grand fauteuil, sur le dossier duquel il était renversé, M. de la Cuerta, éclairé par la lueur vague de la lampe, semblait s'être assoupi, au milieu de son travail.

V

LES ANGOISSES D'ENRIQUE

Depuis trois semaines, Enrique Vergas était dans la prison municipale de Cadix.

Convaincu du crime de droit commun, c'était à la justice civile qu'il était déféré, et l'instruction de son affaire terminée, il attendait le moment de comparaître devant le jury.

Son affaire, d'ailleurs, avait été des plus simples, et le successeur de l'infortuné M. de la Cuerta n'avait pas eu grand'peine à établir la culpabilité du malheureux. Le dossier dressé par les soins mêmes de M. de la Cuerta établissait les présomptions du crime que l'assassinat du magistrat transformait en certitudes absolues, corroborant de singulière façon les dires de Pépito Rodriguez.

D'ailleurs, il y avait un témoin accablant, dont la déposition sut triompher de l'hésitation dû nouveau juge d'instruction, au cas où, par impossible, il eût hésité.

Ce témoin était Cervantès, le valet de chambre de la victime.

Il avait déclaré avoir introduit, la veille du crime, vers dix heures du soir, dans le cabinet de travail de la victime, le lieutenant Vergas. Celui-ci avait du demeurer longtemps avec le juge d'instruction, car Cervantès s'était allé coucher sans avoir à le reconduire.

Mais il avait pu entendre, se trouvant dans une pièce voisine, le magistrat élever la voix à différentes reprises.

Le lieutenant l'avait élevée également. Cervantès en avait conclu tout naturellement qu'une discussion très chaude avait eu lieu entre les deux hommes.

Au matin, suivant son habitude, il était entré dans la chambre à coucher de son maître et, à sa grande stupeur, il avait constaté que le lit était vide.

Sa stupeur s'était transformée en épouvante, quand il avait remarqué que le lit n'était même pas défait...

M. de la Cuerta ne s'était pas couché...

Qu'avait-il pu se passer ?

Aussitôt, le fidèle serviteur s'était senti l'âme envahie par un sinistre pressentiment.

Il avait couru jusqu'au cabinet de travail de M. de la Cuerta et, en l'apercevant dans son grand fauteuil, le buste ayant une posture normale, la tête renversée sur le dossier. Cervantès avait aussitôt senti sa poitrine soulagée d'un poids énorme.

Pardieu ! le magistrat s'était attardé à travailler fort avant dans la nuit, comme cela lui arrivait de temps à autre, et il s'était laissé surprendre par le sommeil.

Le domestique était donc sorti du cabinet, sur la pointe des pieds, ne voulant point troubler le repos de son maître.

Mais les heures s'écoulant, Cervantès avait fini par s'inquiéter de ce sommeil qui, tout d'abord, l'avait rassuré...

Il était entré de nouveau, s'était avancé jusqu'au fauteuil et, alors, lui était apparu la face, horriblement tuméfiée, de M. de la Cuerta, avec la langue passant, noirâtre, entre les lèvres

congestionnées, et les yeux blancs qui saillaient épouvantablement hors des orbites.

Il avait porté alors la main sur son maître et le corps, sous l'impulsion qu'il lui avait donnée, avait chaviré et avait roulé sur le tapis.

M. de la Cuerta était mort...

Quand on avait interrogé Cervantès, il avait déclaré tout net qu'aussitôt après avoir constaté cette mort, il avait accusé mentalement le lieutenant Vergas...

Lui seul pouvait l'avoir commis.

C'était lui que M. de la Cuerta avait reçu le dernier ; en outre, le domestique s'était bien rendu compte que les deux hommes étaient furieux l'un contre l'autre et, dame, dans la fureur...

Sait-on jamais ce qui peut arriver ?...

Vainement l'infortuné Enrique avait-il protesté de son innocence.

Vainement avait-il donné tout son passé de courage et d'honneur en garantie !... Il s'était débattu contre des apparences qui, malheureusement, devaient passer pour l'expression même de la vérité, aux yeux des gens qui ignoraient cette vérité.

Quelque invraisemblable que fût une accusation semblable, elle s'appuyait sur des faits tellement vraisemblables que tout le monde devait s'y laisser tromper.

Quand nous disons tout le monde, nous avons tort...

Seule, une personne avait, dès l'origine, protesté avec une force inouïe et une suprême indignation contre l'accusation sous laquelle succombait Enrique Vergas.

Cette personne, c'était Mercédès de la Cuerta. Et cependant celle-là, plus que tout autre, aurait pu, sans être taxée d'injustice, se laisser emporter par la douleur et accuser celui que tout accusait...

Eh bien ! non...

L'amour sincère dont son âme était remplie pour le jeune lieutenant l'avait rendue forte et avait conservé à son cerveau tout son libre arbitre...

Dès que l'accusation monstrueuse avait été formulée devant elle, la jeune fille l'avait repoussée avec indignation.

Non pas que son propre amour l'aveuglât et en fît un être odieux, susceptible de laisser tomber quand même sa main dans la main du meurtrier de son père... Non... seulement, dans sa naïveté d'amoureuse, elle jugeait mieux les gens que tous les personnages graves qui avaient qualité cependant pour bien connaître l'humanité et rendre la justice au nom de Dieu et des hommes.

Elle savait qu'Enrique l'aimait profondément, sincèrement... Elle avait pu, à maintes reprises, s'assurer de l'étendue de son amour, et quelque chose lui disait qu'un cœur susceptible d'aimer ainsi était incapable d'avoir commis tous les forfaits dont la justice le chargeait.

Assurément, elle ne pouvait apporter à l'appui de son dire aucune preuve ; mais les cris d'indignation qu'elle avait jetés au magistrat, quand celui-ci l'avait interrogée sur Enrique Vergas, avaient réussi néanmoins à mettre momentanément quelque trouble dans son âme.

Mais, ensuite, les faits étaient venus s'ajouter aux faits pour former un ensemble de nouvelles preuves, sous lesquelles devait succomber le malheureux.

Jusqu'au dernier moment, Enrique Vergas avait refusé de prendre un défenseur.

– Que pourrais-je dire, avait-il répondu au juge d'instruction, que n'aient déjà dit et l'honorabilité de ma vie et les témoignages que, durant dix ans, j'ai reçus de mes chefs ?

« Je me défendrai moi-même, au cas où, par impossible, je changerais d'avis...

Un jour, au parloir de la prison, il reçût la visite de Mercédès de la Cuerta.

Tout d'abord, l'infortuné refusa de croire le témoignage de ses yeux.

Mercédès, dans ce lieu d'infamie !

Mercédès, venant lui rendre visite, à lui !...

Il lui semblait que les épouvantables ténèbres, au milieu desquelles il vivait enveloppé depuis trois semaines, s'illuminaient soudain d'un étincelant rayon de soleil... Incapable de prononcer un mot, tellement la douleur et la joie aussi l'étranglaient, il baisa, en les couvrant de larmes, les mains qu'elle lui tendait à travers les grilles dont les barreaux, infranchissable barrière, se dressaient entre eux...

Avant qu'il eût prononcé une syllabe, elle lui dit :

– Ma présence ici, malheureux ami, doit vous être une preuve de la nature de mes sentiments, à votre égard.

« En dépit des témoignages accumulés contre vous, je vous sais innocent...

– Qui donc a pu vous donner une si grande foi en moi ? s'écria-t-il.

– Mon affection pour vous !... Oui, je vous aime, Enrique. Depuis longtemps, vous le savez... comme je sais que vous m'aimez... sans que nous ayons eu besoin de le dire...

« Et c'est en partie pour vous faire cet aveu que j'ai demandé et obtenu, après bien des difficultés, l'autorisation de vous voir...

– Mercédès !... Mercédès !... s'écria-t-il, au comble de la stupeur et de la joie.

– Laissez-moi parler... nous n'avons que peu de temps à nous, et j'ai bien des choses à vous dire, car sans doute n'aurai-je plus occasion de vous voir avant le jour où...

Elle s'arrêta ; sa vaillance lui faisait défaut soudainement et elle n'avait pu prononcer les paroles funèbres par lesquelles devait se terminer cette phrase...

Mais il la comprit et leurs mains s'étreignirent douloureusement.

Au bout de quelques secondes de silence, la jeune fille reprit :

– Donc, voici : vous savez que l'odieuse accusation qui pèse sur vous n'a point altéré ni l'estime en laquelle je vous tiens ni l'affection que j'ai pour vous...

« Dans ces conditions-là, je viens vous dire que vous n'avez point le droit de vous abandonner...

« Votre devoir est de vous défendre avec toute l'énergie dont vous êtes capable, car c'est moi, en même temps, que vous défendrez.

« C'est non seulement le bonheur auquel j'ai droit, car je veux être heureuse par vous...

« Mais c'est ma vie aussi...

« Car si, par improbable, une sentence aussi cruelle qu'injuste devait vous frapper, j'en mourrais.

– Mercédès !

– Oh ! déclara-t-elle, avec beaucoup de sang-froid, ne croyez point que j'exagère ; vous pouvez le voir, d'ailleurs, je suis dans toute la plénitude de ma raison et je vous dis ce qui est...

Éperdu, il balbutia, d'une voix que mouillaient les sanglots :

– Que dois-je faire ?... Commandez, j'obéirai.

– Je veux que vous consentiez à prendre un avocat...

– Qui donc consentirait à se charger de la défense d'un misérable tel que moi !...

– Félipe Urrubû, votre cousin...

– Lui !...

– J'ai reçu hier sa visite ; il m'a fait part de tels sentiments à votre égard que je lui ai promis de vous venir voir, de vous demander d'oublier les petits dissentiments qui ont pu, à un certain moment, vous séparer.

« Acceptez le secours de son talent, c'est moi qui vous en supplie...

– Si vous saviez combien vous me torturez, Mercédès ! s'écria le malheureux... Félipe vous aime !...

– Je le sais et je dois vous dire que, de lui-même, il a renoncé à l'espoir qu'il avait conçu, lorsqu'il m'a vue si malheureuse...

« Il ne reste plus, dans son âme, pour moi, qu'une bien sincère compassion, et il veut employer tout ce qu'il a d'énergie

morale et d'éloquence dans la parole pour tenter de vous sauver...

« Au nom de notre amour, consentez à le recevoir...

– Soit donc !

Un rayon de joie illumina le pauvre visage pâle et amaigri de Mercédès.

– Merci, dit-elle simplement. Je m'en vais le prévenir et, dès demain, vous recevrez sa visite.

En ce moment même, respectueusement, un gardien s'approcha pour prévenir la jeune fille que le temps durant lequel elle avait l'autorisation de voir le prisonnier était écoulé.

– Vous reverrai-je ? balbutia le malheureux.

– J'en doute, car j'ai eu déjà beaucoup de peine à obtenir la permission de vous venir causer... mais le jour où vous passerez en jugement, je serai là... au premier rang, pour vous soutenir par ma présence.

« Si un moment de défaillance vous prenait, jetez les yeux sur moi, dites-vous que je vous aime et que, quoi qu'il arrive, mon amour ne sera pas atteint.

« Je suis à vous pour la vie... quand même !...

Là-dessus, ils se séparèrent et il sembla à Enrique Vergas, lorsqu'il eut réintégré sa cellule, que les murs s'en étaient élargis et que le soleil entrait, par les barreaux de la fenêtre, plus clair et plus rayonnant.

Ainsi que l'avait annoncé Mercédès, Enrique reçut, le lendemain, la visite de Félipe Urrubû. Les deux hommes, tout d'abord, s'étreignirent les mains, au travers de la grille, et demeurèrent un long moment à se contempler en silence. Enfin, l'avocat commença de parler :

– Vois-tu, Enrique, dit-il d'une voix légèrement altérée par l'angoisse, tu as pris le meilleur parti...

« Dans ton intérêt, dans notre intérêt à tous, il importe que tu sois défendu...

« Et je n'ai pas besoin de te dire que je mettrai à te défendre toute ma science juridique, toute l'éloquence que la Providence m'a accordée...

Entre ses dents, le prisonnier murmura presque inintelligiblement :

– Merci !...

Malgré lui, devant ses yeux se dressait la silhouetta adorable de Mercédès, dont son cousin le séparait.

Félipe poursuivit, après une hésitation pleine de délicatesse :

– Mlle de la Cuerta a dû te dire la conversation que nous avons eue ensemble hier...

« J'ai renoncé au rêve que j'avais formé... je ne veux être pour elle que l'ami le plus dévoué, le frère le plus attentif...

Pour la seconde fois, Enrique balbutia un remerciement ; malgré lui, il en voulait à son cousin de faire même allusion à celle qu'il aimait.

Il lui semblait que ce fût un sacrilège.

Cependant, comme la défiance n'était point dans sa nature, il ne tarda pas à se laisser vaincre par la bonne grâce, par la voix chaude et vibrante de l'avocat.

Quand celui-ci le vit enfin tel qu'il voulait le voir, il lui dit :

– Maintenant, il faut tout me raconter.

L’autre le regarda avec stupeur.

– Tout !... s’exclama-t-il d’une voix sourde.

– Certes, un avocat est un confesseur... En outre, il peut se trouver dans ce que tu me diras tel détail qui te paraisse insignifiant et qui soit, pour moi, capital, au point de vue de l’argumentation...

– Mais je n’ai rien à avouer !... se récria le prisonnier.

– Tu ne m’as pas compris... Je n’ai pas parlé d’aveu. Je sais bien, parbleu ! que l’assassin de M. de la Cuerta ne peut être toi... pas plus que tu n’es celui du brigadier Rodriguez...

– Alors ?

– Mais il me faut un alibi établissant péremptoirement que – d’une façon matérielle – tu ne peux avoir commis le second de ces crimes... En un mot, il faut que je puisse prouver – sans qu’aucun doute subsiste à ce sujet – que tandis que l’on t’accuse de t’être trouvé au Castillo de Buena-Piedra, tu étais...

Là, Félipe interrompit sa phrase, avec un accent interrogatif. Et, brusquement :

– Voyons, parle, où étais-tu ?

Enrique secoua la tête :

– Je ne puis le dire...

– Mais c’est te perdre !

– Parler, c’est en perdre un autre...

L’avocat le regardait dans le fond des yeux :

– Quel autre peut donc te tenir si étroitement au cœur, que tu préfères ta perte à la sienne ?...

Le prisonnier détourna la tête, fuyant l'éclair inquisiteur qui brillait dans la prunelle de l'avocat. Celui-ci poussa soudainement une exclamation joyeuse.

Enrique comprit sans doute qu'il avait deviné, et lui saisissant les mains à travers les épais barreaux :

– Félipe ! supplia-t-il… au nom de tout ce que tu as de plus sacré au monde, garde ce secret pour toi… sinon je jure Dieu que je me tue dans mon cachot… plutôt que de pouvoir me reprocher d'avoir causé la perte de ce malheureux…

L'avocat secoua la tête et, d'une voix calme, déclara :

– Un avocat est un confesseur : je te jure donc de ne point user du secret que je viens de surprendre.

– Même s'il s'agissait de sauver ma tête ?…

– Même s'il s'agissait de sauver ta tête !…

« Mais c'est de la folie !…

– N'en serait-ce pas une autre, et criminelle, celle-là, que me sauver en le perdant…

« Un hasard malheureux l'a empêché de quitter Cadix, ainsi qu'il avait été convenu… il est caché aux environs, attendant une occasion propice de s'embarquer pour la France…

Félipe demanda d'une voix rude :

– Il connaît la situation terrible dans laquelle tu te traînes ?…

– Il l'ignore…

L'avocat poussa un soupir de soulagement.

– Tant mieux pour lui… car autrement ç'eût été un misérable.

Puis, au bout d'un moment, il demanda :

– Personne n'est au courant de cette situation ?

Enrique parut hésiter un moment ; puis, enfin, avec une réticence visible :

– Si... Justin Paumier, le Français qui donne des leçons de musique à Mercédès de la Cuerta ; c'est chez lui que se trouve caché Luis...

Il ajouta :

– Je vis dans des angoisses folles, craignant toujours que ce vieux barbon ne manque à la parole qu'il m'a donnée de tout taire à Luis ; celui-ci n'hésiterait pas un instant à se livrer pour me sauver...

Félipe murmura, en hochant la tête approbativement :

– Autant qu'il m'en souvienne, c'est une nature droite et généreuse, qui saurait faire son devoir.

– N'en doute pas.

L'avocat réfléchit quelques secondes ; puis, au prisonnier :

– Voyons, conte-moi par le menu l'emploi de ton temps, au cours de cette dramatique nuit de Noël ; tu me diras aussi ce que tu as fait en sortant de chez Mercédès de la Cuerta, le soir où ce malheureux a été assassiné...

« J'ai besoin d'un récit aussi circonstancié que possible...

« Ainsi, parle, sans me rien cacher ; tu le peux, puisque d'avance je t'ai juré de ne me servir que des arguments que tu m'autoriseras à employer.

Et Enrique parla.

L'avocat avait tenu la parole donnée au prisonnier ; il avait conservé soigneusement par devers lui tous les renseignements qui lui avaient été fournis et Enrique Vergas avait comparu devant le jury. Une sorte de fatalité semblait, en ce qui le concernait, envelopper cette affaire et s'opposer à ce que – même malgré lui – la lumière se fît…

Un seul homme eût pu parler…

Un seul témoin eût pu établir un alibi indiscutable, qui eût démontré l'invraisemblance de l'accusation qui pesait sur le malheureux. Celui-là était Justin Paumier.

Le maître de musique savait que Enrique Vergas ne pouvait être au Castillo de Buena-Piedra, pendant cette fatale nuit de Noël, puisque lui-même lui avait communiqué le rendez-vous à lui donné par cet inconnu rencontré sur la route de Cadix.

Et, dans son honnêteté, M. Paumier n'eût point hésité à dire la vérité.

Il n'avait fait aucune promesse à l'inculpé, lui, et pour empêcher une odieuse injustice, il eût parlé…

D'ailleurs, il n'avait pas hésité à s'en ouvrir à l'avocat.

Celui-ci n'avait rien eu de plus pressé que de convoquer dans son cabinet Mercédès de la Cuerta, pour lui annoncer qu'Enrique avait enfin accepté l'aide d'un défenseur…

Et, par la jeune fille, Justin Paumier avait été aussitôt mis au courant.

Il était accouru trouver l'avocat et lui avait parlé à cœur ouvert… lui faisant part de ses scrupules, lui communiquant son intention de courir chez le juge d'instruction pour lui démontrer que le lieutenant ne pouvait avoir assassiné le brigadier Rodriguez, puisque, à la même heure où ce drame se commettait à la Buena-Piedra, le lieutenant se trouvait dans un faubourg de Cadix.

Félipe avait accueilli cette conversation avec une satisfaction ardente.

– Enrique est sauvé, avait-il déclaré sans hésitation ; car, devant une déclaration semblable, l'accusation ne peut être maintenue...

« Je vais de ce pas chez le juge et lui demanderai à quelle heure il pourra vous recevoir...

« Pour moins perdre de temps, pendant que je serai au Palais de Justice, demeurez ici... nous déjeunerons ensemble... et ensuite, suivant ce que m'aura dit le juge... nous nous rendrons chez lui...

Et il était parti, après avoir donné à son domestique l'ordre de mettre des rafraîchissements à la disposition du brave M. Paumier.

Cet ordre avait été exécuté ponctuellement et une jarre d'eau glacée avait été aussitôt apportée sur un plateau, avec des flacons remplis d'anisette et de rhum...

Lorsque l'avocat, une heure plus tard, était rentré dans son cabinet, il avait trouvé l'infortuné M. Paumier étendu sans connaissance sur le parquet... le visage livide comme celui d'un mort, les membres tordus dans d'horribles souffrances. Un médecin mandé en hâte avait déclaré sans hésitation qu'on se trouvait en présence d'une congestion produite par l'abus de la boisson glacée ; de fait, le maître de musique, fort altéré sans doute, avait bu le contenu de l'alcarazas, ainsi que plusieurs verres d'anisette.

L'avocat lui-même avait proposé au docteur d'emporter chez lui l'alcarazas à moitié plein et ce qui restait d'anisette dans le flacon.

– Peut-être l'analyse vous fera-t-elle trouver à cet état un autre motif qui, à première vue, vous a échappé quoique jusqu'à

présent l'eau que l'on puise au puits de la maison ait été toujours excellente, il suffit de la plus petite circonstance pour la rendre malsaine.

Le docteur avait suivi ce conseil, plutôt par politesse que par espoir de trouver à l'indisposition du bonhomme une autre cause que celle qu'il avait donnée tout d'abord... Mais l'avocat ne risquait pas grand'chose à faire une offre pareille : l'eau contenue dans le verre, l'anisette contenue dans le flacon, n'étaient point les mêmes que celles dont avait usé l'infortuné Paumier... Le domestique avait eu soin de les changer aussitôt que le professeur de musique avait perdu connaissance.

Au moment où Enrique Vergas était appelé à comparaître devant les juges, Justin Paumier était dans l'impossibilité absolue d'apporter à son ami le précieux témoignage, qui pouvait l'innocenter du crime odieux dont il était accusé... Mais ce n'était pas tout...

Un autre témoignage, plus décisif encore, eût pu être apporté en faveur d'Enrique. Ce témoignage était celui de son frère même...

Qui pouvait douter que le proscrit – même pour sauver sa vie – laisserait un innocent porter sa tête sur l'échafaud... si le bruit du crime d'Arcos arrivait jusqu'à lui ?...

Aussi, une nuit, le proscrit avait-il été enlevé de la retraite qu'il avait trouvée chez un coreligionnaire politique, dans une masure du faubourg de Cadix.

Il avait été transporté prestement à bord d'une barque de pêche qui avait pris le large, et le pauvre garçon, prisonnier en pleine mer, depuis quinze jours, vivait dans l'ignorance absolue du danger terrible couru par son frère.

Ainsi donc, celui-ci se trouvait dans l'impossibilité d'être sauvé par un alibi que, même contre sa propre volonté, d'autres eussent établi.

Et malgré l'invraisemblance de l'accusation qui posait sur lui, le ministère public, aveuglé par des apparences accablantes, avait réclamé contre lui la peine de mort.

Alors un spectacle inattendu avait provoqué, parmi les juges comme parmi les assistants, une émotion considérable.

Mercédès de la Cuerta avait demandé à être entendue... et la fille de la victime avait, dans un langage vibrant d'une émotion douloureuse, protesté contre les paroles prononcées par le ministère public.

Elle avait tenu à s'arracher à la retraite où elle cachait ses larmes, pour empêcher l'accomplissement d'un crime épouvantable.

Enrique Vergas était incapable d'avoir commis le crime odieux dont on l'accusait.

Homme d'honneur, homme de devoir, il aurait fallu qu'il fût le plus grand des fous, pour avoir trempé ses mains dans le sang de l'homme dont il aspirait à devenir le fils.

Quant à elle, elle aimait Enrique Vergas, et les événements douloureux qui avaient endeuillé son cœur n'avaient pas amoindri son amour.

Un homme tel que lui était incapable d'avoir détruit de ses propres mains le bonheur de toute sa vie...

Elle donnait sa tête en garantie de celle de l'accusé... Son propre honneur répondait de celui d'Enrique Vergas...

Condamner Enrique Vergas, c'était la condamner elle-même comme complice, puisque, en dépit des apparences qui le désignaient comme l'assassin de M. de la Cuerta, elle, Mercédès de la Cuerta, persistait à conserver sa confiance et son amour à l'assassin.

Cette déclaration avait fait une impression profonde sur le tribunal, sur les jurés...

Et la peine de mort, qui inévitablement devait frapper Enrique Vergas, avait été remplacée par celle des travaux forcés à perpétuité.

Le bagne au lieu de la « garrotte » !...

Mercédès, sans le savoir, avait augmenté le supplice de celui qu'elle aimait, en l'envoyant jusqu'au dernier jour de sa vie au supplice infernal du « présidio ».

Brisée, Mercédès était rentrée chez elle et elle cherchait vainement à prendre un peu de repos.

Elle avait, pendant les derniers jours écoulés, tellement craint un dénouement fatal et irrémédiable à cette épouvantable tragédie, que la condamnation d'Enrique lui avait causé un véritable soulagement.

Elle était délivrée de la sanglante hantise de l'échafaud.

Son fiancé vivrait !

Au lieu de l'ombre sinistre de la tombe, il était permis à ses regards d'entrevoir la possibilité d'un horizon d'avenir moins sombre...

L'espoir pouvait faire luire, si faiblement que ce fût, une lueur dans son âme...

Un domestique vint la prévenir que dans le vestibule se trouvaient une femme et un jeune garçon vêtus de noir, qui demandaient à lui parler.

Une femme ! un jeune garçon !

Mercédès eut le pressentiment que ceux qui la venaient voir étaient la femme et le fils de Rodriguez... ceux qui avaient

désigné à la justice Enrique Vergas comme étant l'assassin de celui qu'ils avaient perdu.

Elle eut un mouvement de répulsion, car ceux-là, elle les considérait comme ceux auxquels elle devait toutes les larmes qu'elle avait versées, toutes les tortures morales qu'elle avait endurées.

Sans eux, qui donc aurait songé à cette invraisemblable chose d'accuser le lieutenant Vergas d'être affilié à la *Mano negra ?...*

Elle eut un geste qui concluait à l'ordre de renvoyer ces gens...

Mais le domestique lui dit alors :

– Ils ont déclaré qu'ils voulaient à toute force être reçus par Mademoiselle, que ce qu'ils avaient à lui dire était très important et qu'ils ne s'en iraient qu'après avoir vu Mademoiselle.

Mercédès était trop accablée pour avoir le moindre sentiment de colère.

Elle eut un geste résigné et murmura :

– C'est bien, faites-les entrer dans le cabinet de travail de mon père.

Depuis le malheur qui l'avait frappée, cette pièce était celle dans laquelle elle se tenait le plus volontiers ; il lui semblait que l'âme du défunt continuait d'y résider et qu'elle se trouvait en plus étroite communion avec lui.

Quand elle vit, debout au milieu de la grande pièce, la mère tragiquement immobile, drapée dans ses vêtements de deuil, et à côté d'elle le fils, sombre et résolu, Mercédès ne fut pas maîtresse d'elle-même...

– Vous ! s’écria-t-elle...

La femme de Rodriguez fit un pas vers la porte, comme pour se retirer. Mais Pépito, lui serrant le poignet :

– Demeurez, mère, dit-il d’une voix ferme, nous sommes venus pour parler. Nous devons parler...

La veuve courba la tête.

Mercédès demanda :

– Que pouvez-vous avoir à me dire ? Il n’y a rien de commun entre vous et moi.

– Pardon, señorita, répondit vivement le jeune garçon, il y à la douleur...

« Vous avez perdu, comme nous, un être cher.

« Comme la vôtre, notre âme est remplie de douleur et du désir de la vengeance...

– N’êtes-vous donc point satisfaits ? interrogea-t-elle d’une voix qui disait toute sa rancune...

Et elle ajouta avec colère :

– Vous n’aurez point la joie farouche de voir Enrique Vergas expier sur l’échafaud le crime dont vous l’avez accusé...

« Mais si cela peut être un adoucissement à votre regret, sachez que le présidio réserve au malheureux qu’on y jette des tortures morales et physiques auprès desquelles la mort semblerait douce.

Elle avait des larmes aux yeux en parlant ainsi.

Pépito répondit :

– Vous ne m’avez pas compris, señorita, ou du moins je me suis mal exprimé.

« Mais, avant toute chose, laissez-moi vous dire que vous vous trompez en m'accusant d'avoir chargé le lieutenant Vergas.

« Je me suis contenté de dire la vérité… Est-ce ma faute, à moi, si cette vérité l'a accablé ?

« Ne s'est-il pas chargé bien autrement lui-même en refusant de dire où il avait passé son temps pendant cette terrible nuit où l'on égorgeait mon pauvre père ?

Le visage dans ses mains, la veuve pleurait.

Mercédès eut, de la main, un geste qui signifiait clairement qu'elle ne voyait le but ni de cette démarche ni de ce langage.

Le jeune garçon poursuivit, après une courte hésitation :

– Donc, voici… Sans avoir chargé en quoi que ce soit le lieutenant Vergas, señorita, je dois à la vérité de vous dire que je le croyais coupable… J'ajouterai que lorsque j'ai entendu les jurés le condamner au bagne seulement, alors que j'espérais sa mort, j'ai été sur le point de me jeter sur lui et de lui planter dans le cœur le couteau que voici.

Il avait tiré de sa poche sa navaja, et, l'arme nue, la brandissait d'une main frémissante.

Mlle de la Cuerta poussa un cri d'horreur.

Le jeune garçon poursuivit d'une voix farouche :

– Ces taches brunes qui ternissent l'acier, ce sont des taches de sang… du sang de Rodriguez Ascano, et c'est sur son cadavre que j'ai juré de n'avoir de cesse que je n'aie tué avec cette arme celui qui l'a traîtreusement assassiné…

« Seulement, je ne sais ce qui s'est passé en moi, à l'audience, quand je vous ai entendue parler, quand je vous ai entendue proclamer si énergiquement l'innocence du lieutenant

Vergas et proclamer que vous l'aimiez quand même et que vous lui seriez fidèle jusqu'à la mort.

« Ma haine s'est évanouie et je me suis senti l'âme envahie par une immense pitié.

Les larmes aux yeux, Mercédès avait écouté parler le gamin...

Quand il eut fini, elle lui prit les mains, l'attira à elle et posa ses lèvres sur son front, ainsi qu'eut fait une grande sœur...

Il poursuivit :

– En sorte, señorita, que je n'ai pas voulu laisser passer la nuit, sans venir vous dire combien je regrette maintenant d'avoir parlé ainsi que je l'ai fait...

– Il ne faut jamais regretter d'avoir agi suivant sa conscience, répondit-elle fermement.

Comme elle achevait ces mots, un petit coup discret résonna à la porte qui s'ouvrit presque aussitôt pour livrer passage à M. Justin Paumier.

– Ah ! pardon... murmura-t-il ; pardon, señorita, je vous croyais seule...

Il faisait mine de se retirer, mais d'un geste elle le retint.

– Restez, mon cher ami, restez... vous n'êtes nullement de trop...

Mais alors, le regard du professeur de musique étincela et ses lèvres, naturellement bonnes, se crispèrent dans une grimace mauvaise.

– Vous m'excuserez, señorita, dit-il d'une voix qui tremblait un peu ; si ce n'est pas moi qui suis de trop, ce sont ces gens-là...

Et il hochait la tête vers Pépito et sa mère...

Le jeune garçon eut un mouvement de révolte et, les poings serrés, s'avança vers le vieillard...

Mais celui-ci fit bonne contenance et lui jeta à la face ces mots :

– Vous avez commis un crime, entendez-vous, petit misérable, en faisant planer sur la tête du lieutenant Vergas l'horrible soupçon duquel il lui a été impossible de s'innocenter...

« Car il est des choses que tout le monde ignore... mais que je sais moi... des choses qui rendent impossible de supposer le lieutenant Enrique Vergas coupable...

– Pourquoi ne pas les avoir dites, ces choses ! demanda Pépito...

– Parce que, au moment où il m'aurait fallu les dire, j'étais entre la vie et la mort...

« Maintenant, il est trop tard... et puis, je suis lié par une promesse solennelle ; il m'est impossible de parler.

Mercédès prit alors la parole :

– Mon bon ami, dit-elle avec douceur, il ne faut pas être plus cruel avec cet enfant que je ne l'ai été moi-même ; dans toute cette affreuse aventure, je suis assurément l'une de celles qui ont été le plus cruellement frappées, et je lui ai pardonné le mal qu'inconsciemment il a causé...

« Et je suis persuadée que l'infortuné Enrique lui pardonne, lui aussi...

« Pépito vient de me dire qu'il regrette ce qu'il a fait.

– Il est bien temps !...

Le jeune garçon, tête basse, murmura d'une voix dolente :

– Ah ! s'il était un moyen de racheter mon inconséquence... mais, hélas !...

Justin Paumier lui saisit fortement le poignet et, le contraignant à relever la tête pour le bien regarder dans le fond des yeux :

– Écoute, dit-il, si réellement, dans ton âme, tu as le regret d'avoir perdu le lieutenant Vergas, es-tu prêt à tout faire pour réparer ta faute ?

Pépito eut un mouvement de révolte.

– Quel droit avez-vous de douter de ma sincérité ? demanda-t-il d'une voix rauque.

« Oui, je me repens...

« Oui, je voudrais, avec une partie de mon sang, innocenter M. Vergas... comme je voudrais, avec l'autre partie de mon sang, tenir le serment que j'ai fait au Castillo de Buena-Piedra, devant le cadavre de mon pauvre père...

– Quel serment ?

– Celui de venger Rodriguez Ascano, celui de n'avoir pas un moment de repos que je n'aie plongé cette lame dans le cœur de son infâme assassin...

Et d'un geste brutal, presque fou, le jeune garçon brandissait à bout de bras la lame nue de la navaja, subitement tirée de sa poche.

Justin Paumier parut éprouver, en entendant ces paroles, une vive satisfaction.

Les trois autres personnes présentes le regardèrent avec stupeur.

– Non, poursuivit-il, rien n’est perdu, car, dans la vie, lorsqu’on est animé de la ferme volonté d’atteindre un but, il est bien rare qu’on ne le puisse pas atteindre...

« Tu veux venger ton père, comme Mlle Mercédès veut venger le sien...

« Cette double vengeance se confond en une seule et, en unissant vos efforts, nul doute que vous n’arriviez au résultat que vous cherchez...

Mercédès poussa un soupir et murmura d’une voix désolée :

– Hélas ! moi une femme, lui un enfant...

Justin Paumier reprit avec vivacité :

– Vous m’oubliez... señorita...

– Vous êtes bon ! dit-elle en lui prenant les mains ; malheureusement...

– Oui, je sais... je suis un vieillard... mais vous oubliez que vous avez l’un et l’autre une seconde œuvre à accomplir : le salut d’Enrique Vergas...

« Vous, Mercédès, vous l’aimez, et toi, Pépito tu l’as injustement perdu.

« Eh bien ! sauvez d’abord Enrique Vergas et vous trouverez en lui l’énergie intellectuelle et la force physique qui font défaut à votre dévouement.

Les yeux brillants de fièvre, Mercédès demanda :

– Le sauver ! comment ?... Il est condamné... sans doute, à l’heure présente, est-il déjà embarqué ?...

– Il faut le sauver... Il faut, par votre présence, le soutenir, l'encourager et, par l'espoir d'une liberté prochaine, lui donner le courage de vivre.

– Hélas ! n'est-ce pas commettre une mauvaise action qu'entretenir chez lui une espérance illusoire ?

Justin Paumier eut un mouvement de révolte.

– Qui vous a dit que cette espérance doit être illusoire ?... Non, je vous le répète... votre devoir est double, vous n'y devez pas faillir : venger votre père et sauver un innocent...

« Le sentiment de ce double devoir doit vous faire considérer comme possibles les pires impossibilités, comme vraisemblables les plus grandes invraisemblances elles-mêmes...

« Plus le but à atteindre vous paraît hors de portée et plus vous devez user, à l'atteindre, d'énergie morale, de vaillance physique.

« Veuillez sauver Enrique Vergas, et il sera sauvé...

Surexcitée par cet enthousiasme, Mercédès s'écria d'une voix vibrante :

– Oui, oui, sauvons-le...

Et Pépito ajouta, non moins vibrant, lui aussi :

– Sauvons-le d'abord... et vengeons ensuite ceux qui doivent être vengés...

Mercédès dit doucement, en hochant la tête avec mélancolie :

– Qui sait si mon père, de là-haut, approuve une œuvre de vengeance : survivant à ses blessures, il eût sans nul doute pardonné...

Mais, farouche, Pépito déclara :

– Survivant, mon père eût voulu se venger... je dois le venger !

« D'ailleurs, j'ai fait un serment et, dussé-je en mourir moi-même, je le tiendrai...

Ce à quoi la veuve du brigadier ajouta, d'une voix sombre :

– Il faut le venger !

– D'ailleurs, observa M. Paumier en s'adressant à Mercédès, les deux actes s'enchaînent et se complètent l'un l'autre ; il ne s'agit pas seulement d'arracher Enrique Vergas au sort misérable qui désormais va être le sien... une fois sorti de cet enfer, il faudra lui rendre l'honneur... oui, l'honneur sans lequel il n'y aurait ni pour lui ni pour vous de bonheur possible.

« Or, on ne pourra démontrer son innocence qu'en établissant la culpabilité de l'autre...

« À la justice il faut un coupable, et ce n'est que lorsque ce coupable aura pris sur le banc d'infamie la place de l'innocent que...

Mais Pépito interrompit le professeur de musique.

– Ah çà ! monsieur le musicien, êtes-vous fou et vous rendez-vous compte de ce que vous dites là ?

« Ce n'est point aux juges qu'appartient le misérable qui a égorgé Rodriguez Ascano et étranglé don José de la Cuerta, c'est aux orphelins qu'il a faits...

« C'est à moi... à Mlle Mercédès !...

« Il ne peut être question pour lui ni de *présidio*, ni de *garrotte*. Voici qui doit venger les morts !...

Et dans un geste terrible, le jeune garçon brandit la navaja trempée, au Castillo de Buena-Piedra, dans le sang de la victime de la *Mano nagra*.

Mercédès se cacha le visage dans ses mains avec un geste d'horreur.

La femme de Rodriguez, elle, n'avait pas eu un mouvement de réprobation : immobile, le visage aussi impassible que s'il eût été coulé dans du bronze, elle donnait l'impression de la statue de la Vengeance même.

Le brave Paumier posa sa main sur l'épaule de Pépito.

– Écoute, mon garçon, lui dit-il, et comprends-moi bien ; assurément les sentiments que tu exprimes là sont tout à ta louange et loin de moi la pensée de t'en vouloir blâmer.

« Mais il est en France un proverbe sur lequel je veux appeler ton attention :

« Ce proverbe dit qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis à bas...

Le jeune garçon ouvrait de grands yeux interrogateurs, prouvant que la philosophie du bon La Fontaine lui échappait un peu.

– Autrement dit, expliqua le professeur de musique, commençons par mettre la main sur le coupable.

« Nous examinerons alors quel sort il convient de lui faire subir.

Mercédès approuva d'un signe de tête.

Ces paroles concordaient à merveille avec ses intimes pensées. Bien que son deuil fût récent et que saignât toujours la blessure cruelle dont elle souffrait, cependant son âme, toute de mansuétude et de charité, entrevoyait déjà la possibilité du

pardon. Quant à Pépito, il était trop intelligent pour ne pas comprendre la sagesse du langage que venait de tenir le bon Justin Paumier.

– Soit, dit-il, attendons.

Le maître de musique, d'un geste des deux mains, rapprocha de lui ses auditeurs.

– Donc, leur dit-il, nous voici bien d'accord : la première chose à faire, c'est de rendre la liberté à Enrique Vergas...

– Comment cela ? s'écria Mercédès stupéfaite ; vous n'imaginez pas que la régente consente à le gracier ?

– Vous ne m'avez point compris : c'est de nous seuls que le malheureux doit attendre sa liberté...

– De nous seuls ? répéta interrogativement Mercédès.

– Une évasion ! s'exclama soudainement Pépito...

– Plus bas, donc ! supplia Paumier en roulant autour de lui des regards effarés, comme s'il eût cru que quelque oreille indiscrète pût se tenir embusquée dans le cabinet.

Cette fois, Mlle de la Cuerta parut croire très sérieusement que le digne homme avait perdu la raison.

– Quoi ! murmura-t-elle au bout de quelques instants de silence, vous pensez sérieusement à faire s'évader ce malheureux ?

– C'est le seul moyen qu'il y ait de l'arracher à cette épouvantable existence.

– Combien d'autres avant lui l'ont tenté, qui n'ont réussi qu'à aggraver leur situation !

– Ceux-là étaient coupables et n'avaient point, pour les aider, la main de Dieu ! dit gravement Justin Paumier...

Pépito déclara crânement :

– Après tout, qui ne risque rien n'a rien.

– Et l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, dit à son tour Paumier.

Mercédès demanda :

– Comment nous y prendre ?

– Oh ! cela, c'est une autre affaire ; du moment que nous serons d'accord sur le principe, il conviendra d'examiner le moyen de passer à l'exécution.

« Nous avons pour cela tout le temps devant nous ; car vous comprenez bien, ma chère demoiselle, que nous ne pourrons agir dès maintenant ; il faut attendre que la surveillance dont Enrique Vergas va être l'objet pendant son premier séjour au bagne se soit relâchée.

« Il faut attendre aussi que se présente le plus naturellement du monde une occasion de nous mettre en rapport avec lui, pour le prévenir de nos projets.

Mercédès poussa un soupir : maintenant qu'elle entrevoyait la possibilité d'arracher le malheureux à cette terrible existence, elle eût voulu le pouvoir faire tout de suite.

– Alors, interrogea-t-elle, que faire ?...

– Vos malles et partir le plus discrètement possible pour Tanger ; vous prétexterez le désir d'user votre douleur par un déplacement de quelques semaines ; vous emmènerez comme seuls domestiques, Mme Rodriguez et Pépito...

« D'ici quelque temps, je vous rejoindrai et nous aviserons...

Là-dessus, il prit congé, suivi aux talons par la veuve du brigadier et par son fils.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'ils étaient partis que Félipe Urrubû demandait la permission de présenter ses devoirs à l'orpheline.

Celle-ci le reçut aussitôt ; depuis que l'avocat avait défendu avec un acharnement superbe et une éloquence splendide la tête de son malheureux cousin, la jeune fille lui avait voué une gratitude infinie, et chaque fois qu'il se présentait à la villa, Mercédès éprouvait grand plaisir à le voir. N'était-ce pas avec lui qu'il lui était loisible de mieux parler de l'absent ?

Dès qu'il eut franchi le seuil de la pièce où se tenait la jeune fille, l'avocat eut conscience du trouble dans lequel elle se trouvait. Et aussitôt, avec un empressement qui n'avait rien de faux, il l'interrogea sur sa santé.

– Dieu merci, répondit-elle d'une voix toute vibrante, je me porte bien... car jamais je n'ai eu besoin de me mieux porter.

– Qu'arrive-t-il donc ?

– Je viens de prendre une grande résolution, répondit-elle, et quoiqu'elle doive être tenue secrète, vous êtes trop mon ami, vous avez pour Enrique Vergas une affection trop profonde, pour que je me croie le droit de vous rien cacher.

« Voici ce qui a été décidé avec Pépito Ascano et sa mère.

L'avocat eut sur lui assez de force pour dissimuler l'émoi en lequel le jetait cette conversation.

– Une évasion ! s'écria-t-il... faire évader Enrique du présidio !...

« C'est de la folie !

– Il est dans la vie des circonstances où tenter une folie est se conduire le plus raisonnablement du monde.

« M'aiderez-vous de vos conseils et de votre concours ?

Il lui prit les mains et s'écria dans un chaud enthousiasme :

– Pouvez-vous me poser une semblable question ?

« Ne savez-vous pas que je vous suis tout acquis ?

Si Mercédès eût été meilleure observatrice qu'elle n'était, peut-être ses regards eussent-ils, en ce moment, trouvé étrange l'expression de la physionomie de l'avocat.

Mais pourquoi la malheureuse enfant eût-elle conçu le moindre soupçon ?

VI

EN PLEIN ENFER

Depuis quatre mois, Enrique Vergas se trouvait dans cet enfer qu'on nomme un présidio...

En raison de l'horreur des crimes pour lesquels il avait été condamné, en raison surtout du rôle qu'il avait été accusé de jouer dans cette cruelle et sanguinaire association de la *Mano negra,* l'administration pénitentiaire avait cru devoir prendre des précautions toutes particulières à son égard. On avait construit à son intention une manière de case en torchis et en paille qui lui servait de cellule, et dans laquelle la nuit on l'enfermait, après l'avoir attaché à la planche qui lui servait de lit au moyen d'une double chaîne rivée à la cloison.

Le soir, cette chaîne lui était attachée au cou, par un carcan de fer que deux clefs fermaient ; l'une de ces clefs se trouvait entre les mains d'un des gardiens, l'autre clef était aux mains d'un des surveillants-chefs. En sorte que, chaque matin et chaque soir, ces deux hommes devaient se trouver là pour ouvrir et pour fermer le carcan.

En l'absence d'un seul, le forçat devait conserver son collier de fer...

Nul ne lui adressait la parole.

Silencieusement, revolver à la ceinture, les surveillants montaient leur garde nuit et jour, prêts à lui envoyer une balle dans la tête, à la moindre velléité de révolte ou au moindre simulacre d'évasion.

Un écriteau, placardé sur l'une des cloisons de sa cahute, mentionnait heure par heure l'emploi strict de son temps...

En sorte que, depuis son entrée au présidio, l'infortuné n'avait encore pas entendu le son d'une voix humaine.

Seul, le cri des cigognes coupant de leur vol lourd l'écran immuablement bleu du ciel troublait le silence lugubre dans lequel s'engourdissait sa vie.

Parfois aussi, lorsque la brise soufflait du nord, il avait, pour bercer ses rêveries douloureuses, le murmure lointain de la mer battant les roches de la côte...

Oh ! oui, qu'elles étaient atrocement douloureuses, ses rêveries !...

Par moments, il avait une révolte contre la réalité...

Il se refusait à croire qu'il ne fût pas le jouet d'un horrible cauchemar...

Non, non, il n'était pas possible que la Providence l'eût abandonné à ce point, qu'il fût tombé, pour jusqu'au dernier jour de sa vie, dans cet enfer.

Une injustice semblable était impossible.

Eh bien ! non, non, il allait s'éveiller ! C'en serait fini de cet épouvantable rêve !

Le jour du bonheur allait luire enfin.

Et c'était d'horribles réveils... des révoltes désespérées lorsque ces hallucinations le prenaient, lorsqu'il lui fallait constater qu'il veillait, que cette geôle où il se trouvait enfermé était bien réelle, que son supplice était bien tel qu'il le sentait...

Un désespoir sombre avait fini par s'emparer de lui et l'envie de la mort le prenait chaque jour davantage.

Assurément, élevé par une mère pieuse, il avait conservé, de son éducation première, comme une instinctive répulsion pour la mort volontaire...

Mais il arrive un moment où les natures même les plus vaillantes sont impuissantes à supporter la vie.

Et Enrique Vergas en était là.

Plus d'une fois, il avait été sur le point de mettre à exécution son funèbre dessein et, au moment de l'accomplir, une vision soudaine l'avait arrêté.

Mercédès !...

La pensée de la jeune fille faisait couler ses larmes, adoucissait pour un instant ses angoissantes tortures ; mais, ensuite, il se repentait de sa lâcheté, car sa douleur était plus intense, à mesurer ainsi l'immensité du bonheur qu'il avait perdu. Et elle n'avait point trouvé – depuis le jour où elle avait eu avec lui dans la prison de Cadix l'entretien que l'on sait, – elle n'avait point trouvé le moyen de lui faire tenir de ses nouvelles.

Les condamnés cependant avaient le droit de recevoir des lettres.

Et une lettre, si courte fût-elle, lui eût été un baume délicieux sur sa blessure.

Mais non... non... Chaque jour, quand avait lieu la relève de ses gardiens, le malheureux guettait avec angoisse la main de celui qui venait remplacer l'autre, espérant que ce mot béni, ce mot consolateur était enfin arrivé...

Rien...

Et, parbleu ! quoi d'étonnant à cela ?...

L'absence est le plus grand des maux et Mercédès s'était fait sans doute une raison... À quoi pourrait-il lui servir d'entretenir dans son esprit la pensée de celui qu'elle aimait ?...

Celui-là, à dater de sa condamnation, devait être comme mort pour elle.

Mieux ne valait-il pas tenter de réagir et, les conseils de ses amis aidant, elle avait réussi sans doute à oublier...

Mais quand, dans la solitude morne de ces nuits d'Orient où pas un souffle ne passait dans l'air pour troubler le silence profond, infini, Enrique Vergas s'était ainsi désespéré et que la volonté de mourir s'était bien emparée de lui, voilà que l'espoir se glissait de nouveau dans son âme.

Il avait honte de calomnier ainsi Mercédès et il se reprenait à vouloir vivre...

Plusieurs mois de cette épouvantable existence avaient fait de cet homme jeune et vigoureux un malheureux être débile, au visage émacié, aux membres grêles, sans ressort, aux épaules voûtées.

– Pourquoi vivre ? se répétait-il souvent.

Et une voix mystérieuse murmurait à son oreille le nom consolateur :

– Mercédès !

Un jour, c'était au commencement du quatrième mois de cette épouvantable existence, il était assis sur le banc que de ses propres mains il avait construit et installé à la porte de sa cabine.

Au-dessus de sa tête, un lambeau de toile était tendu, à l'ombre duquel il pouvait respirer en paix l'air pur de la soirée qui s'annonçait radieuse, tandis que le soleil encore brûlant s'inclinait vers l'horizon.

À quelques pas, son gardien était assis, lui aussi, et, morne, fumait cigarette sur cigarette. C'était un nouveau.

Enrique ne l'avait jamais vu et, d'après quelques paroles échangées le matin entre lui et un collègue, le condamné avait conclu qu'il appartenait depuis peu à l'administration.

Mais, à ce détail, Enrique attachait peu d'importance : celui-là ou un autre...

Cependant, une circonstance en apparence indifférente vint, au moment où il s'y attendait le moins, renouveler son angoisse.

Tous les soirs, avant la tombée de la nuit, la relève se faisait, c'est-à-dire que les gardiens étaient échangés de façon que, durant l'obscurité, le condamné se trouvât sous la surveillance de sentinelles fraîches, non fatiguées par la chaleur torride du jour !

À l'heure réglementaire qu'indiquaient les coups de cloche du présidio, la porte pratiquée au milieu de la haute cloison de planches, limitant l'enclos dans lequel le condamné avait la facilité de se mouvoir, s'ouvrit et les deux gardiens de relève entrèrent.

– Eh bien ! Rodriguez, demanda l'un des nouveaux venus, comment ça s'est-il passé, cette journée ?

C'était à celui qu'Enrique n'avait point encore vu que s'adressaient ces mots. Rodriguez...

Le condamné tressaillit ; ce nom venait de lui entrer dans le cœur, aigu comme une pointe d'acier.

Ne lui rappelait-il pas le drame épouvantable dont il était la victime, autant que ceux-là mêmes qu'avait égorgés la main mystérieuse de la *Mano negra*.

Rodriguez !... le nom du malheureux qu'il avait soi-disant assassiné...

Timidement, il regarda de ce côté et, pour la première fois, l'examina attentivement.

Chose singulière, il lui sembla que ce visage ne lui était pas inconnu...

Déjà il avait vu quelque part ces yeux noirs profondément enfoncés dans l'orbite.

Déjà il avait vu ces lèvres minces, au dessin cruel, que crispait un presque imperceptible sourire plein d'ironie et de menace.

Seulement il lui était impossible de préciser davantage ses impressions ni de rappeler plus exactement ses souvenirs.

À la question, l'autre avait répondu.

– Bien, merci, camarade ; c'est toujours chose agréable que la vengeance, et j'ai éprouvé, durant cette journée, une satisfaction que j'eusse payée de plusieurs pintes de mon sang.

Sa voix, en prononçant ces mots, vibrait de haine, et il lançait de côté, vers le condamné, des regards mauvais.

Enrique Vergas fit un mouvement vers cet homme, avec l'évidente intention de protester.

Mais les autres, conformément aux ordres donnés, tournèrent les talons et, la consigne remise à son collègue, Rodriguez sortit de l'enclos de planches qui limitait si étroitement l'horizon du condamné.

Celui-ci retourna à son banc sur lequel il retomba comme écrasé.

Rodriguez ! ce nom avait ravivé les plus pénibles souvenirs du malheureux.

L'injustice cruelle dont il était victime lui parut plus cruelle encore, et il eut horreur du sort épouvantable qui l'accablait.

Toute la nuit il demeura éveillé, repassant par toutes les étapes du tragique calvaire qu'il lui avait fallu gravir pour échouer aux Présides.

À l'aube, contrairement à la coutume et même au règlement, le gardien, en pénétrant dans sa cellule pour le détacher de la chaîne de fer qui le reliait à son lit de camp, lui adressa la parole.

– Il faudra balayer sans perdre de temps, dit-il laconiquement : ordre du gouverneur.

Cet homme ajouta, en portant son index vers le règlement imprimé cloué sur l'une des cloisons :

– Défense d'adresser la parole à qui que ce soit.

Enrique Vergas courba la tête en silence pour indiquer qu'il obéirait et saurait se conformer aux prescriptions du règlement, toutes draconiennes qu'elles fussent.

La matinée se passa et aussi une bonne partie de l'après-midi, sans que rien de nouveau se produisît.

La visite que les paroles du gardien avaient fait pressentir au condamné n'aurait sans doute pas lieu.

Enrique Vergas eut un léger soupir de soulagement ; il préférait cela.

Maintes fois des fonctionnaires espagnols étaient venus visiter sa cellule, et aussi, à différentes reprises, des étrangers curieux de voir ce condamné fameux dont le passé avait rempli, pendant quelque temps, les journaux d'Europe.

Mais outre que le malheureux éprouvait à se voir visiter ainsi qu'une bête curieuse un malaise très réel, il souffrait

davantage de sa solitude, lorsqu'un incident de ce genre avait rompu la monotonie de son existence.

Il était dit cependant que cet ennui ne lui serait pas plus épargné cette fois-ci que les précédentes.

Vers quatre heures, comme la chaleur du soleil commençait à tomber, en même temps que l'astre s'abaissait vers l'horizon, voilà qu'il y eut au dehors un grand bruit produit par le piétinement de chevaux et de mules, accompagné d'un murmure de voix élevées et de grognements indistincts.

Presque aussitôt des heurts violents se firent entendre à la porte de l'enceinte et l'un des gardiens étant allé ouvrir, un fonctionnaire des Présides franchit le seuil précipitamment.

Quelques paroles échangées entre eux apprirent à Enrique Vergas que la visite annoncée était imminente.

Le fonctionnaire promena un regard rapide autour de lui, puis entra dans la cellule qu'il inspecta à la hâte pour s'assurer qu'elle était dans un état de propreté irréprochable.

Ensuite, il s'approcha d'Enrique Vergas :

– À toute question posée par une autre personne que le gouverneur ou son représentant, vous ne devez répondre que par un absolu silence et vous contenter de désigner de la main le règlement.

« Toute infraction à cette ordonnance vaut la bastonnade.

Enrique frémit, mais courba la tête affirmativement.

Comme ces paroles étaient à peine prononcées, un groupe parut sur le seuil de l'enclos. Des gens en uniformes brodés le composaient presque exclusivement.

Ces uniformes, Enrique les reconnut aussitôt, étaient ceux du corps diplomatique. Il y avait là le chancelier du ministre

plénipotentiaire d'Espagne, le consul de France, des attachés militaires des deux nations, plusieurs Marocains de distinction, dont les vêtements d'une blancheur éblouissante faisaient ressortir les teintes sombres des uniformes européens.

Enfin, deux autres personnages se trouvaient là aussi, que les autres paraissaient accompagner.

Ceux-là étaient simplement vêtus en touristes, de flanelle blanche très souple, ayant comme chaussures, l'un des jambières de cuir fauve, l'autre de gros brodequins de chasse, lacés sur des bas en laine chinée bleu et blanc...

Tous deux s'abritaient sous un même parasol en pongé de Chine.

L'un pouvait avoir dans les cinquante ans ; sa barbe rude, toute grise, encadrait un visage maigre que deux yeux très petits, mais très vifs, éclairaient.

Il était maigre et se trouvait monté, tel un échassier, sur deux jambes très hautes.

L'autre, court de buste, bedonnait un peu comiquement.

Celui-là n'avait certainement pas dépassé la quarantaine et devait assurément être un artiste, à en juger par les attirails qu'il portait suspendus à des courroies passées en bandoulière sur sa poitrine : carnets à dessins, appareil photographique, pliant, etc.

Les visiteurs s'étaient arrêtés à quelques pas, et le plus âgé des deux murmura entre ses dents, avec un accent apitoyé :

– Le malheureux !... Comme il est changé !

Son compagnon lui poussa vivement le coude, grommelant :

– Prenez garde !... Si l'on vous entendait...

Le chancelier du ministre espagnol, se tournant vers eux, leur dit alors gracieusement :

– Voici la grande curiosité de nos présidios, monsieur ; en vous en retournant, vous pourrez vous dire que vous avez vu la chose la plus extraordinaire du monde.

Le plus petit de ceux auxquels il s'adressait observa :

– Une chose qui me surprend, c'est qu'on n'ait point mis cet homme à mort, au lieu de le laisser vivre et d'astreindre l'administration à une telle surveillance.

Un personnage qui, sur ses vêtements blancs, portait une infinité de galons, soupira :

– Croyez, cher monsieur, que, comme gouverneur du présidio, je n'eusse pas mieux demandé... Mais le jury a fait, en cette occasion comme en bien d'autres, preuve d'une sensiblerie stupide... et, malgré son désir ardent de punir, le tribunal n'a pu prononcer qu'une condamnation imparfaite.

– Le régime auquel il est soumis est-il dur ?

– Aussi dur qu'il a été possible : le secret le plus absolu. Sauf le bruit extérieur qui parvient jusqu'à lui, atténué par l'éloignement, jamais un mot ne trouble le silence de sa prison...

– C'est comme s'il était vivant dans une tombe !

– C'est atroce !

– Songez aux crimes atroces qu'il a commis !

– Est-on bien certain qu'il soit l'auteur de ces crimes ? s'écria avec vivacité l'un des visiteurs.

– Ah ! vous autres, Français, vous êtes ainsi !... Vous doutez de tout ! s'écria avec une nuance d'aigreur l'un des fonctionnaires.

Le plus jeune des visiteurs dit à son compagnon :

– De grâce, Paumier, modérez-vous !...

Le prisonnier tressaillit et ses regards s'attachèrent, flamboyants, sur celui auquel on venait de parler. Paumier !... Ne venait-on pas de l'appeler Paumier ?

Avait-il rêvé ?... Ou bien avait-il réellement entendu prononcer ce nom ?...

Et comme il demeurait là, hagard, hébété, la volonté et l'initiative déjà brisées par quatre mois de cette épouvantable torture, le plus grand des deux visiteurs demanda au consul français :

– Peut-on adresser quelques paroles à ce malheureux ?...

Ce à quoi le diplomate répondit :

– Je ne pense pas... mais vous pouvez toujours faire la demande au gouverneur du présidio...

Celui-ci, qui avait compris la question, quoique faite en français, eut un hochement de tête et dit :

– Adressez-vous au prisonnier, *señor*, et voyez ce qu'il vous répondra.

Les visiteurs s'avancèrent vers Enrique et lui demandèrent :

– Mon brave ami, comment vous trouvez-vous de votre séjour ici ?

– Avez-vous quelque réclamation à formuler, que nous puissions transmettre aux autorités de votre pays ?

Silencieusement, le malheureux indiqua, de la main, le règlement collé à la cloison de sa cahute, de façon que ses gardiens et lui l'eussent à chaque instant sous les yeux.

Tous deux s'approchèrent et lurent à mi-voix ce qui était écrit, soulignant par des mouvements d'horreur et des exclamations de réprobation les châtiments prévus par chacune des infractions à la règle...

Les fonctionnaires causaient entre eux de lui, interrogeaient les gardiens très obséquieux...

Les deux Français, tout en lisant ou en feignant de lire, échangeaient tout bas quelques paroles :

– Il faut pourtant le prévenir, disait l'un d'eux, le plus grand.

– Oui, puisque nous ne sommes venus que pour cela... Mais comment ?

– Impossible d'approcher de lui... les autres ne nous quittent pas de l'œil...

– Et cependant...

– Laissez, dit tout à coup l'autre, j'ai un moyen...

En même temps, il frappait sur l'étui de cuir jaune qui contenait son appareil photographique, en disant :

– Demandez au gouverneur l'autorisation pour moi de prendre un cliché du prisonnier.

L'autre tourna les talons et, souriant avec effort, se faisant violence pour prendre une allure dégagée, exposa sa requête.

– Monsieur le gouverneur, dit-il, vous avez été si aimable avec moi depuis que, par les soins du consul de France, j'ai été mis en rapport avec vous... et vous vous êtes mis avec une si entière complaisance à ma disposition pour me faciliter la mission que j'ai reçue du gouvernement français, que je n'hésite pas à vous adresser une nouvelle requête...

– Parlez, mon cher monsieur Paumier, répondit aimablement le fonctionnaire, et s'il est en mon pouvoir, cette fois encore, de vous être agréable, tenez pour accordé ce que vous allez me demander.

– Eh bien, voici... Je désirerais pouvoir joindre à la collection de photographies que je dois rapporter au ministère de l'Instruction publique, une vue de cette installation.

– Vous n'y songez pas... s'écria le gouverneur, stupéfait et scandalisé aussi.

– Pardon... et laissez-moi vous démontrer que ce serait là un excellent moyen de réduire à néant les calomnies qui ont été répandues à l'étranger sur le traitement barbare que vous faites subir à Enrique Vergas.

« On prétend qu'il vit pour ainsi dire enfermé dans une cage, semblable à une bête fauve.

« Quel démenti plus probant pouvez-vous donner qu'en publiant la photographie même de cette habitation ?

Les fonctionnaires espagnols parurent frappés de cette argumentation.

D'un coup d'œil, le commandant du présidio tira à l'écart deux de ceux qui l'accompagnaient, et tous les trois, durant quelques instants, se concertèrent à voix basse.

Les deux étrangers attendaient la décision qui allait être prise ; l'un inscrivait rapidement sur un carnet tiré de sa poche quelques notes destinées à lui rappeler cette intéressante visite.

L'autre préparait son appareil photographique, comme s'il n'eût point douté de la réponse affirmative qui allait lui être faite.

Enfin le commandant dit, d'un ton un peu rogue, la conférence une fois terminée :

– Opérez mon ami... mais deux clichés seulement, et dont vous aurez à me montrer l'épreuve avant votre départ.

Un rayon lumineux brilla dans les prunelles des deux voyageurs, qui s'inclinèrent en signe de remerciement.

– Mon cher Paumier, fit l'un d'eux en remettant à son compagnon le léger trépied de cuivre qu'il portait en bandoulière, dressez donc ça pendant que je place le sujet bien en lumière.

Et, avant que les assistants eussent eu le temps de prévoir ce qu'il allait faire, il se dirigea prestement vers le prisonnier, le prit par l'épaule pour l'entraîner vers le coin le plus éloigné de l'enclos.

Tout en marchant, il lui disait, dans un souffle :

– Pas un mot, un geste qui trahisse le moindre étonnement.

« Je suis Luis... l'autre est Paumier... Mercédès est ici...

« Nous venons te sauver... un jeune garçon s'introduira ici... aie confiance et suis-le...

En ce moment, plusieurs fonctionnaires, d'abord surpris de la rapidité du mouvement, le rejoignaient.

– Que faites-vous donc ? demandèrent-ils, tout émus.

– Moi ! rien... que voulez-vous que je fasse ?... Là-bas, il y avait trop de lumière.

« Ici nous avons une ombre portée par le toit de la cabane, qui était indispensable...

Cela avait été répondu sur le ton le plus naturel du monde.

Se tournant ensuite vers son compagnon qui avait disposé l'appareil, il demanda :

– Voulez-vous voir si nous sommes au point ?

La tête de l'autre disparut sous le voile noir, d'où sa voix sortit tout à coup pour dire :

– Trop de soleil à droite, – la tête un peu plus de trois quarts... le menton un peu relevé...

Le photographe rectifiait la position du prisonnier, dont le visage contracté reflétait malgré lui les efforts qu'il faisait pour se dominer.

– Messieurs, dit l'artiste en écartant de la main les fonctionnaires, si vous voulez vous éloigner un peu...

« Autrement, vous formeriez avec le prisonnier un groupe sympathique... ce que vous ne désirez probablement pas...

Ils déférèrent en riant à cette invitation.

Luis en profita pour glisser dans l'oreille de Enrique Vergas ces mots :

– Pour ton honneur, il faut que tu sois libre...

« Libre, tu pourras au moins rechercher le véritable coupable... Une évasion s'impose...

« Tout est prêt... Un mot, et nous agissons...

« Est-ce oui ?...

Enrique eut une courte hésitation qui parut à l'autre durer aussi longtemps qu'un siècle ; enfin, ses lèvres balbutièrent presque imperceptiblement :

– Oui...

Ce fut à grand'peine que Luis se maîtrisa et retint l'exclamation joyeuse prête à sortir de ses lèvres...

– Nous y sommes... fit-il d'un ton satisfait.

Il courut jusqu'à l'appareil, prit sous le voile la place de son camarade, pour vérifier par lui-même la mise au point.

Puis, enfin, saisissant la poire de caoutchouc, il découvrit l'objectif.

– Un, deux, trois... commença-t-il à compter.

Puis, brusquement, il dit :

– Ça y est... nous aurons un cliché excellent... pas un muscle n'a bougé.

Et au prisonnier, avec une grande politesse :

– Je vous remercie.

Cependant, les fonctionnaires espagnols s'impatientaient si visiblement que le consul de France s'en vint dire tout bas à l'oreille de Justin Paumier :

– Ne prolongez pas... autrement vous vous ferez faire quelque observation désagréable qui me mettrait forcément dans une fausse position...

Le photographe amateur, sur un signe de son compagnon, avait prestement enfermé dans le sac de cuir pendu à son épaule l'appareil et les clichés.

– Messieurs, dit-il, quand vous voudrez...

Quelques instants plus tard, Enrique Vergas était seul, assis sur le banc placé à la porte de sa cabane.

Le surveillant, un moment distrait par cette visite inattendue, lisait en bâillant quelque mauvais roman-feuilleton...

Enrique n'en revenait pas ; il avait beau contraindre son esprit au raisonnement, il ne pouvait se persuader que tout ce qui venait de se passer n'était pas un rêve... qu'il avait bien vu,

bien entendu les différentes phases de la scène dont son enclos de planches avait été, pendant près de vingt minutes, le cadre...

Quoi ! c'était bien Justin Paumier qu'il avait vu là, quelques instants auparavant !

C'était bien Luis, son propre frère, dont la voix avait résonné à son oreille !

Et il n'avait pas rêvé en entendant cette voix si chère lui parler d'évasion, de liberté, d'honneur reconquis !...

Machinalement, le pauvre garçon passait et repassait la main sur son front, pour chasser de son esprit les brouillards qui en troublaient la lucidité.

Toujours, avec une obstination qui tournait à la hantise, retentissaient à son oreille ces mots : évasion, liberté, honneur...

Oui, Luis avait eu raison : pour se faire rendre l'honneur, il fallait qu'il reconquît sa liberté, car seul il pourrait apporter, dans la recherche du véritable coupable, toute l'activité, toute l'intelligence, tout l'acharnement qu'exigeaient les circonstances...

Mais comment redevenir libre ?

N'était-ce point se bercer d'un irréalisable espoir que d'espérer sortir un jour de cette enceinte dans laquelle il était enfermé, depuis plusieurs mois, ainsi qu'une bête fauve, avec, braqués sur lui, des canons de revolver. Il avait quatre-vingt-dix chances sur cent d'être tué, en tentant de s'évader.

Eh bien, tant mieux ! puisqu'il n'avait point le moyen d'en finir lui-même avec cette épouvantable existence, au moins, ses geôliers eux-mêmes se chargeraient de mettre un terme à son supplice...

À partir de ce moment, le brave garçon avait vécu sur le qui-vive...

Toujours l'oreille tendue, prête à saisir le moindre bruit suspect, l'œil à l'affût, guettant sur le visage de ses gardiens le plus petit tressaillement, la plus infime contraction des traits.

En un mot, il cherchait à chaque instant du jour et de la nuit un indice de la prochaine réalisation de l'espoir que lui avait fait concevoir son frère.

Un jour, deux jours... huit jours s'étaient écoulés sans apporter dans l'existence du malheureux le moindre changement et, déjà, Enrique Vergas commençait à croire qu'il avait été le jouet de quelque cauchemar, quand une nuit, soudain, il s'éveilla en sursaut...

La porte de sa cahute s'était ouverte avec précaution ; mais les gonds avaient crié et c'était à cette circonstance fortuite qu'était du l'éveil subit du prisonnier...

Immobile, les yeux grands ouverts au milieu de l'enclos, il vit une silhouette se glisser par la porte entrebâillée.

Cette silhouette, un moment éclairée par un mince rayon de lune qui tombait d'une déchirure de nuages, s'avança vers les planches qui servaient de couchette au prisonnier.

Alors celui-ci, quand la silhouette se trouva tout près de lui, reconnut le visage du gardien que, quelques jours auparavant, il avait entendu interpeller par le nom de Rodriguez.

Un frémissement secoua Enrique, qui demeura, néanmoins, immobile comme s'il eût dormi vraiment.

Et cependant, entre ses cils abaissés, il pouvait distinguer sur la face de cet homme le reflet des sentiments terribles qui l'agitaient...

Soudain, comme, penché vers lui, le gardien l'examinait attentivement, voilà qu'Enrique le vit tirer de la gaine de cuir

suspendue à son ceinturon son revolver d'ordonnance qu'il arma...

Le prisonnier, bien qu'une angoisse terrible lui étreignît le cœur, comprit que s'il faisait un mouvement il provoquait une mort plus prompte.

Assurément l'autre voulait l'assassiner ; mais il le voulait faire sans péril et mettre son coup de revolver sur une velléité de révolte de la part du prisonnier.

Ainsi, il était couvert par le règlement.

Tenter d'esquiver la mort, c'était la provoquer ; Enrique le comprit et s'efforça de demeurer impassible... chose relativement possible pour un soldat.

Mais voilà qu'au moment où le misérable appuyait sur la tempe du prisonnier l'extrémité glacée du canon de l'arme, il s'immobilisa à son tour, la tête tournée soudain par-dessus l'épaule...

Il demeura comme médusé : une main lui avait saisi le poignet et un visage se dressait à deux pouces du sien, au point qu'il sentait une haleine étrangère lui balayer la face...

– *Caramba !* gronda-t-il, esquissant un mouvement de révolte.

Mais la pointe d'un couteau s'appuya sur sa gorge, pénétrant dans la chair suffisamment pour lui montrer que la lame était prête à s'y enfoncer tout entière...

– Un cri, un geste... tu es mort...

Ces mots furent soufflés dans l'oreille du gardien d'une voix étouffée, mais pleine d'énergie.

L'autre demeura figé dans une immobilité de statue.

Durant quelques secondes, Enrique Vergas s'était demandé s'il rêvait ou s'il était bien éveillé.

Que se passait-il donc ? Que signifiait cette intervention inattendue ?

Mais, soudain, un nom lui vint aux lèvres :

– Pépito Rodriguez !... murmura-t-il.

Le nouveau venu mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence au prisonnier :

– Chut ! mon lieutenant... je suis arrivé à temps pour empêcher ce misérable de vous assassiner... mais nous n'avons pas de temps à perdre...

« Levez-vous et suivez-moi...

Enrique Vergas n'en croyait pas ses oreilles. Se lever, suivre ce jeune garçon ! Ah çà ! avait-il bien la saine compréhension de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait ?

Il s'était levé sur son séant.

– Pressons, mon lieutenant, pressons... commanda Pépito.

Enrique montra silencieusement la ceinture de fer qui lui entourait le corps, et qui le reliait au moyen d'une lourde chaîne à une barre scellée au pied de sa couchette.

Pépito grommela un juron et demeura un instant pensif.

– Va-t'en, fit Enrique Vergas, ne donne pas suite à ce projet aussi insensé. Ce serait te perdre sans me sauver.

Mais le jeune garçon, comme s'il n'eût point entendu, enfonça un peu plus profondément la lame de sa navaja dans le cou du gardien...

– Tu as la clef de la chaîne ? demanda-t-il ; tu vas ouvrir...

– Non...

– Ouvre ou tu es mort... entends-tu ? Mais, d’abord, commence par me donner ce joujou-là.

Il tendait la main vers le revolver qui lui resta aux doigts sans résistance.

Ensuite le gardien, toujours sous la menace de l’arme, fouilla dans sa poche et en tira une clef qu’il introduisit dans le cadenas.

Le cercle de fer qui ceinturait le prisonnier s’ouvrit et tomba à terre.

Restaient les entraves des chevilles ; là était une difficulté plus grande, insurmontable presque : la courte chaîne qui reliait l’une à l’autre les deux chevilles était rivée ; pour en délivrer Enrique, il eût fallu la briser, ce qui eût fait du bruit, ou la limer, ce qui eût demandé beaucoup trop de temps.

Une seconde de réflexion permit au jeune garçon de préciser son plan.

Au gardien, il dit d’une voix mâle et ferme :

– Prends-le sur tes épaules et en route...

L’autre eut un brusque mouvement de protestation. Enrique lui-même voulut parler.

De sa main appliquée vivement sur la bouche, Pépito lui imposa silence.

– Nous n’avons pas le temps de discuter, mon lieutenant, lui dit-il ; prolonger notre séjour ici de quelques instants serait votre perte... et la mienne.

– Mais les sentinelles... les gardiens... insista Enrique qu’épouvantait l’invraisemblance d’une évasion.

– N'ayez crainte. Tout est prévu... affirma le jeune garçon.

Et au pseudo Rodriguez, réitérant son ordre :

– En route !

En même temps, le canon du revolver se braquait sur la tempe du misérable, soulignant de fort significative façon l'injonction de Pépito.

Ni le prisonnier ni le gardien ne pouvaient résister ; il fut donc fait ainsi que le voulait le jeune garçon, et presque aussitôt ils sortirent tous trois de la cahute.

Le gardien ouvrait la marche, les épaules ployant sous le poids de son fardeau humain. Pépito suivait.

L'autre gardien dormait profondément, étendu sur un banc, protégé de l'humidité de la nuit par un auvent en feuilles de palmier.

– Ouvre la porte... souffla Pépito à l'oreille du soi-disant Rodriguez.

Et tandis que, sans bruit, l'autre faisait jouer les combinaisons des clefs et des verrous, le jeune garçon tenait ses yeux fixés sur le dormeur.

Mais le sommeil de celui-ci était profond, et rien, dans son attitude calme et tranquille ne manifestait la moindre intention d'un réveil aussi brusque que malencontreux.

La porte ouverte, tous les trois se glissèrent au dehors.

Mais, presque aussitôt, Rodriguez, après quelques pas faits, s'immobilisa brusquement, un juron furieux aux dents.

Non loin de là, une sentinelle venait de lui apparaître, déambulant lentement au clair de lune, faisant rouler sous ses pieds lourds les pierres arrachées au sol desséché par son incessante et monotone promenade.

– Nous sommes perdus... grommela-t-il.

Enrique n’avait ni bougé ni proféré une parole ; les yeux grands ouverts, il vivait comme dans un songe, regardant fixement le soldat, dont la baïonnette mettait un petit éclair dans la nuit.

Son cœur, pourtant, ne battait pas plus violemment qu’auparavant, devant cette éventualité d’une mort probable et immédiate.

La mort n’était-elle pas pour lui l’évasion la plus certaine de l’enfer auquel il était condamné ?

N’était-elle point la délivrance absolue ?

Pépito, impassible, s’était arrêté, lui aussi, et avait fait entendre un petit susurrement presque imperceptible, et qui aurait pu, à la rigueur, passer pour un bourdonnement d’insecte, à cette différence près cependant qu’une oreille prévenue pouvait y distinguer une modulation étrange.

La sentinelle s’était arrêtée dans sa promenade presque aussitôt, et, adossée à un arbre, paraissait plongée dans une admiration profonde du miroir liquide que la mer étendait jusqu’aux confins de l’horizon sous les rayons argentés de la lune.

Pépito dit à voix basse :

– Nous pouvons marcher...

Comme un automate, Rodriguez s’était remis en marche, stupéfait malgré lui de la facilité avec laquelle s’évanouissaient, les uns après les autres, les obstacles prévus par lui et considérés comme insurmontables.

Maintenant, ils cheminaient lentement à travers l’étendue morne, sur le sol desséché par le soleil implacable : à leur gauche, les baraquements du camp mettaient à fleur de terre

des ondulations vagues qui, s'estompant au milieu de la silhouette, donnaient l'expression de taupinières formidables.

À droite, c'était la dune qui dominait la mer... la mer dont les flots venaient battre le pied de la haute falaise, d'un mouvement rythmé et monotone...

Dans le silence de la nuit, s'entendait le souffle court et oppressé de Rodriguez, qu'écrasait le poids de son fardeau humain.

Plusieurs fois déjà, il avait trébuché et Enrique aurait assurément roulé à terre si Pépito, toujours en éveil, ne s'était trouvé là pour le soutenir et le replacer en équilibre.

– Toi, attention, grommela-t-il à l'oreille du gardien, si tu tombes, tu ne te relèveras pas...

« Un peu de nerf encore et nous sommes arrivés...

Déjà, en effet, se profilait non loin la haute palissade barbelée de fil de fer qui servait de clôture au parc immense où étaient enfermes les forçats...

De distance en distance, une porte était pratiquée dans cette palissade, gardée par des soldats, arme chargée et baïonnette au canon.

Ce fut vers l'une de ces portes que Pépito se dirigea, entraînant avec lui son compagnon.

Le gardien, la sueur au front, et la gorge serrée, grommela :

– Nous allons nous faire trouer la peau... certainement.

– Comme ça, ce n'est qu'une probabilité ; mais une certitude, c'est que je t'enfonce ma navaja entre les épaules si tu hésites !

L’autre courba la tête passivement et poursuivit la route. Derrière un bouquet de figuiers de Barbarie, Pépito arrêta soudainement son compagnon.

« Mon lieutenant, dit-il en remettant à Enrique la navaja qu’il tenait à la main, je suis forcé de vous quitter durant quelques instants ; prenez ceci et, au moindre mouvement qui vous paraîtra louche, n’hésitez pas à frapper...

« Il y va de votre vie... de votre bonheur...

Là-dessus, il s’éloigna, marchant avec assurance droit sur la paillote adossée à la balustrade et qui servait d’abri au poste...

La sentinelle, qui déambulait, s’arrêta, cria :

– Qui vive ?...

Puis, aussitôt, avec un ricanement :

– Ah ! c’est toi, petit... eh bien ?

Le jeune garçon s’était avancé et demanda délibérément :

– Le sergent est là ?...

– Pourquoi non ; il joue là dedans avec les camarades...

Pépito écarta le soldat et, poussant la porte, pénétra dans la manière de gourbi qui servait de poste.

À la clarté d’une lampe fumeuse, quatre hommes, à califourchon sur des bancs, jouaient aux cartes.

Celui qui portait sur sa vareuse des galons demanda :

– Eh bien ! niño ?

– C’est fait ; maintenant, à vous...

Le sergent tressaillit et regarda ses compagnons les uns après les autres, paraissant aussi surpris que décontenancés.

Les sourcils froncés sévèrement, Pépito demanda :

– Hésiteriez-vous ?...

– Dame, c'est le bagne que nous risquons !

– Pas davantage maintenant qu'hier, lorsque vous avez accepté les cinq mille piastres que je vous ai offertes et dont vous avez touché déjà la moitié.

– On peut réfléchir... déclara le sergent.

– C'est-à-dire, riposta Pépito avec hardiesse, qu'on peut toujours, au lieu de se conduire honnêtement, chercher à voler les braves gens.

– Gamin ! grommela le sergent d'une voix menaçante.

Un autre ricana :

– Les honnêtes gens !... C'est celui de l'enceinte, Enrique Vergas, que tu nommes ainsi ?...

« Merci de l'épithète !... Alors qu'est-ce que sont les autres ?... des saints ?

– Et nous-mêmes ? demanda le sergent.

Et celui-ci, brusquement, ajouta :

– Si on vous arrêtait, Vergas et toi ?

– Vous me voleriez deux mille cinq cents piastres que vous avez touchées d'avance... et vous en perdriez cinq mille autres, voilà tout !

– Comment ! cinq mille ?

– Assurément, deux mille cinq cents que j'ai là, dans ma chemise, et deux mille cinq cents autres que l'un de vous pourra toucher demain à Tanger, au Grand Soko.

« C’est une prime pour vous récompenser de votre loyauté.

Une lueur de convoitise s’alluma dans les prunelles du sous-officier qui, après avoir consulté ses camarades d’un rapide regard circulaire, avança vivement la main, disant :

– Donnez l’argent.

Le jeune garçon plongea aussitôt la main dans sa chemise et là, entre l’étoffe et la peau, prit un portefeuille de cuir tout bourré de pièces d’or et garni de papier-monnaie.

Prestement, il aligna sur un banc les pièces d’or et étala le papier.

– C’est votre compte ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, le sergent rafla or et papier, qu’il fit disparaître dans l’une des poches de sa vareuse. Puis il décrocha du clou une clef et dit :

– Arrive, gamin…

Pépito lui emboîta le pas et, une fois dehors :

– Attends un moment, je vais chercher mon ami.

En quelques enjambées, il eut rejoint le bouquet de figuiers de Barbarie à l’abri duquel il avait laissé Enrique Vergas et le gardien.

Tous les deux étaient immobiles, le premier tenant en respect le second au moyen de la lame nue qu’il avait à la main.

– Lève-toi, commanda Pépito au pseudo-Rodriguez, et en route !

Il semblait au prisonnier qu’il marchait dans un rêve, et même, lorsque son porteur se fut glissé, suivi de Pépito, par l’entre-bâillement de la porte et qu’il se trouva hors de l’enceinte

du camp, le malheureux se demanda s'il n'était pas le jouet d'un cauchemar…

VII

LA RECONNAISSANCE DU MAURE

Dans l'arrière-maison de Mohammed ben Amra, le gros négociant en tapis de la rue Siaghuris, plusieurs personnes étaient réunies.

D'abord, Mohammed ben Amra lui-même : un grand vieillard à la barbe blanche, aux sourcils épais, dont la végétation masquait presque entièrement la paupière.

Sur les vêtements de mousseline de soie dont la transparence laissait apercevoir les soies éclatantes de ses culottes et de sa veste, un burnous d'une blancheur immaculée était jeté, l'enveloppant jusqu'aux talons.

L'ample capuchon enfouissait sa tête dans ses plis harmonieux et servait de cadre à son masque bronzé, impassible...

Assis à côté du Maure, mais non accroupi ainsi que lui sur un tapis, un Européen écoutait attentivement les explications que lui donnait le marchand.

Celui-là, c'était notre ancienne connaissance Justin Paumier.

Le professeur de musique, – ainsi que nous l'avons vu dans un précédent chapitre – avait laissé croître sa barbe, ce qui le transfigurait complètement et ne permettait d'établir aucun rapprochement entre le personnage qu'il était présentement et

celui qu'il était à Arcos, lorsque ses oreilles s'écorchaient aux sons criards des zombombas.

Pour compléter et parachever entièrement la transformation, Justin Paumier avait placé, à califourchon, sur son nez, une paire de lunettes à monture d'or, dont les verres bleutés masquaient le regard et le rendaient plus méconnaissable.

Comme vêtements, un veston de flanelle blanche et un pantalon de même couleur et de même étoffe, dont le bas se retroussait, à la mode anglaise, sur des brodequins de cuir jaune, à forte semelle.

Non loin de lui, sur un tabouret de bois, recouvert de nacre, Mercédès de la Cuerta était assise.

Elle avait revêtu, pour la circonstance, le costume des femmes du pays, et les voiles de gaze blanche, les chemisettes de soie voyante, les jupes légères, les babouches de soie brodée lui faisaient un déguisement délicieux.

Elle paraissait au milieu de ces tissus vaporeux, plus jolie encore... et plus triste aussi.

Ses grands yeux noirs s'attachaient, pleins d'angoisse et de curiosité, sur Mohammed et sur M. Paumier, allant de l'un à l'autre, comme si elle eût espéré deviner sur leurs visages ce qu'ils disaient.

Les deux hommes, en effet, causaient en arabe et la jeune fille ignorait complètement cette langue.

Soudain, elle vit le professeur de musique tirer de la poche de son vêtement un papier qu'il déplia et étala à terre, sous les yeux de son interlocuteur.

C'était une carte de géographie.

Les deux hommes se penchèrent et Justin Paumier compléta, souligna les renseignements qu'il demandait, en indiquant de son index tendu sur la carte certains points.

Il avait pris un crayon et s'apprêtait à tracer, sous la dictée du vieillard, l'itinéraire sur lequel il l'interrogeait.

Mais Mohammed secouait la tête, plissant ses lèvres dans une moue significative, tandis que sa main caressait un peu plus nerveusement que de coutume sa longue barbe blanche. Anxieuse, Mercédès demanda enfin :

– Que dit-il, mon cher monsieur Paumier ?

Celui-ci, se tournant vers elle, répondit d'une voix de mauvaise humeur :

– Il dit que les indications portées sur cette carte lui sont inconnues et qu'il ne se charge pas de nous indiquer un chemin possible dans ces conditions-là.

La jeune fille joignit les mains, murmurant, dans un accent de désolation navrante :

– Ah ! mon Dieu ! que faire, alors ?

Justin Paumier la calma d'un geste rassurant de la main.

– D'abord, ne pas perdre la tête, ma chère demoiselle, lui dit-il... ce qui ne sert à rien et, bien au contraire, empêche d'envisager les choses froidement et avec lucidité.

« Ensuite, examiner, peser, réfléchir.

Mohammed ben Amra, en ce moment, l'interrogea :

– Que dit la jeune fille ? demanda-t-il.

– Elle se désespère, répondit le Français.

– Pourquoi douter de Dieu ? fit d'une voix grave le Maure... Pourquoi douter de moi ?

« La cause que défend la jeune fille est juste... donc elle doit être sacrée aux yeux du Seigneur.

« Quant à moi, je t'ai dit tout de suite, quand tu m'es venu trouver pour me demander mon concours en cette occurrence, que tout ce que je pourrais faire, je le ferais...

« Le cadi de la Cuerta m'a obligé, il y a de longues années, en une circonstance difficile, et depuis je demandais chaque jour à Allah de me fournir l'occasion de prouver ma reconnaissance à mon bienfaiteur.

« Les premières paroles que j'ai prononcées lorsque tu m'as appris les événements graves qui amenaient la fille de mon ami dans ce pays n'ont-elles pas été des paroles de joie ?

« Donc, affirme-lui qu'elle peut compter sur moi, en toutes choses...

Justin Paumier répéta à Mercédès ce que venait de lui dire le Maure, et la jeune fille, dans un élan de reconnaissance, tendit ses deux mains au vieillard.

Celui-ci les prit et les effleura paternellement de ses lèvres.

Puis, à Paumier :

– Souhaitons que la première partie de ton plan réussisse et repose-toi sur moi du soin de mettre la frontière entre les autorités et ton ami...

– Mais par quel moyen ? demanda le professeur.

« Je comptais que tu pourrais nous tracer à l'avance un itinéraire sur cette carte.

« Et il se trouve que cette carte est fausse ou, du moins, tellement incomplète, que tu ne peux me fournir que des indications vagues et d'aucune utilité.

Le Maure eut, des bras, un geste large et apaisant.

– Ne t'émeus point ainsi ; je vais réfléchir à tout ceci et te rendrai réponse.

« En tout cas, sois convaincu que mes biens, ma vie, ma bourse seront aussi au service de la fille de mon vieil ami de la Cuerta.

Il s'était levé et, après avoir salué Mercédès en mettant la main sur sa poitrine, en signe d'affection, il se dirigea d'un pas majestueux vers le lourd tapis qui pendait de la voûte, devant la porte, en guise de tenture.

Quand il fut parti, la pauvre fille, abandonnant l'impassibilité factice qu'elle s'était imposée par respect pour son hôte, courut à Justin Paumier.

Celui-ci tournait et retournait entre ses doigts, d'un air embarrassé, la maudite carte achetée en Espagne et sur laquelle il avait fondé un espoir qui s'évanouissait maintenant.

– Ah ! mon ami, mon ami ! gémit-elle... qu'allons-nous devenir ?

Le professeur de musique montra à la jeune fille un front merveilleusement serein.

– Notre ami Mohammed vient de nous le dire, répondit-il ; ayons confiance en lui.

« N'a-t-il pas déjà fait beaucoup pour nous : le fait de vous avoir accueillie secrètement chez lui, de vous avoir fait passer pour une parente à lui arrivant de Fez pour se marier, de s'être mis à notre disposition pour nous donner des lettres de recommandation auprès des chefs des différentes tribus que

nous devons trouver jusqu'à la frontière, prouve son entier bon vouloir.

« D'une façon ou d'une autre, nous en sortirons.

« Fasse le ciel que j'aie autant de confiance dans la réussite de l'audacieuse tentative de Pépito...

Un nuage assombrit davantage encore le visage inquiet de Mercédès ; ses mains cherchèrent celles de Paumier et les serrèrent avec angoisse.

– Vous avez peur, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix étranglée... vous craignez qu'il n'échoue ?...

Justin Paumier protesta avec énergie.

– Peur ! non... Luis est un garçon d'énergie et Pépito est d'une adresse inconcevable, que seule peut égaler son audace...

« Mais il n'en faut pas moins convenir que la partie engagée est dure et que, pour la gagner, il faut avoir de son côté un grand nombre de chances.

– Vous voyez bien, gémit Mercédès.

– Je vois... je vois... riposta le musicien, qu'en ce moment vous avez un instant d'abattement que je comprends, après des mois passés au milieu de si dures épreuves...

« Mais je ne puis admettre que vous, la fille d'énergie que j'ai toujours connue, vous vous découragiez au moment même où la victoire, sans aucun doute, est à nous !

Mercédès tressaillit, et, saisissant les mains de son vieil ami :

– Que dites-vous ?

Paumier tira sa montre.

– Il va être deux heures du matin, répondit-il.

« De Ceuta ici, il y a cinquante kilomètres... un bagatelle pour les bêtes dont Luis s'est précautionné.

« D'un instant à l'autre, nos amis peuvent être ici...

Mercédès l'avait écouté parler, figée soudainement, attachant sur lui des yeux que la stupeur agrandissait.

– D'un instant à l'autre... bégaya-t-elle ; mais ne m'avez-vous pas dit que l'évasion devait être pour demain soir ?...

– Oui, et je vous prie de me pardonner cette légère entorse à la vérité.

« Mais j'ai cru devoir agir ainsi pour ménager vos pauvres nerfs déjà si tendus et vous éviter une trop grande angoisse.

La jeune fille étreignait de plus en plus étroitement les mains du vieillard.

– Seigneur Dieu !... bégaya-t-elle... serait-il possible... « Alors, si Enrique doit être sauvé, c'est chose faite à cette heure !...

Elle demeura un moment immobile, frappée d'une stupeur douloureuse.

Puis, subitement, elle plia les jarrets et se trouva sur la mosaïque froide, à genoux, les mains jointes, priant avec toute la ferveur dont était pleine son âme d'Espagnole...

– Ayez confiance ! assura Justin Paumier en lui mettant paternellement la main sur l'épaule, quand un large signe de croix eut indiqué que sa prière était terminée...

Relevée, elle parut rassérénée quelque peu.

– Ainsi donc, sur votre conscience, vous espérez ? demanda-t-elle.

– Oui, j’espère fermement et je vais vous dire pourquoi.

« D’abord, il me paraît invraisemblable que les soldats préposés à la garde du présidio soient insensibles aux offres de Luis Vergas ; la somme que vous avez mise à sa disposition est plus que suffisante pour payer les scrupules d’une compagnie tout entière et il ne s’agit, en l’espèce, que de quelques hommes de garde à la porte du camp.

Vous n’ignorez pas que la garnison de Ceuta se compose de troupes disciplinaires, accessibles à toutes les passions et que ne retient que fort peu le sentiment du devoir...

– Mais le gardien... les gardiens plutôt... car ils sont deux, à ce que vous m’avez dit...

Le front du musicien se plissa anxieusement.

– Cela aura été plus difficile, sans doute...

– Ah ! fit Mercédès en portant la main à sa poitrine...

– Mais ne vous alarmez pas ; je vous le répète, Pépito est adroit comme un singe... et son adresse, doublée de l’audace de Luis, sera venue à bout de tous les obstacles.

– Dieu veuille vous entendre !...

Inquiète soudain, la jeune fille ajouta :

– Comment se fait-il qu’ils ne soient pas déjà ici ?...

Mais aussitôt, saisissant la main de son compagnon, elle dit d’une voix que l’angoisse étranglait :

– Mon Dieu, mon bon ami, pourvu qu’il ne leur soit rien arrivé !...

Le bon Paumier affecta une assurance qu’il était loin d’avoir.

– Que voulez-vous qu'il leur soit arrivé, ma chère enfant ?

– C'est un coup si hardi !

– Je ne dis pas ; mais vous savez qu'il est des circonstances où la hardiesse même est le meilleur moyen d'arriver au but qu'on se propose.

« En outre, Luis Vergas et Pépito paraissaient si sûrs de réussir...

« Grâce à l'argent dont vous les avez munis, ils se prétendaient en mesure d'acheter toute la garnison de Ceuta...

– Des soldats ! c'est précisément ce qui m'a paru aléatoire dans leur plan...

– Vous oubliez que ces soldats sont tous des disciplinaires, condamnés eux aussi pour faute grave, voire même pour des crimes de droit commun.

« Je gagerais ma tête que pas un ne demeurerait insensible à l'appât d'une aussi forte somme.

Il était visible que les arguments de Paumier ne produisaient sur la jeune fille qu'une impression très relative. Au bout d'un moment, elle s'exclama de nouveau :

– Pourquoi ne sont-ils pas ici ?

Comme elle achevait ces mots, il y eut, dans les cours dallées de marbre qui précédaient la pièce dans laquelle ils se tenaient, un bruit de pas précipités. Tous d'eux, l'oreille tendue, n'osaient bouger, le cœur battant d'angoisse...

Une tenture se souleva, et Pépito parut.

Sans un mot, mais les prunelles ardentes de curiosité, la jeune fille et Justin Paumier se précipitèrent à sa rencontre, les mains tendues, les lèvres entr'ouvertes dans une interrogation à laquelle leur gorge desséchée d'angoisse ne pouvait livrer

passage. Mais l'impression même du visage du jeune garçon leur était une réponse suffisante.

Le premier, le professeur de musique put parler, mais ce fut pour prononcer ce seul mot :

– Sauvé !...

– Ou, du moins, il est hors du présidio, répondit le gamin.

Dans un élan fou, Mercédès saisit Pépito dans ses bras, le serra contre sa poitrine, baisant ses cheveux avec frénésie et répétant comme un refrain :

– Ah ! mon brave petit... mon brave petit...

Cela eût pu dégénérer en crise nerveuse si Paumier ne fût intervenu avec autorité.

– Voyons, dit-il au gamin, en dénouant l'étreinte de Mlle de la Cuerta, voyons, donne-nous des détails.

– Je n'en ai aucun à vous donner, monsieur ; les choses se sont passées exactement ainsi que nous les avions combinées, M. Luis et moi...

Il ajouta, avec une même énergie :

– Pas le moindre petit incident !

– Et lui ? demanda Mercédès d'une voix étranglée.

– En sûreté, chez ce marchand du Sud que votre hôte nous avait indiqué ; nous l'y avons déposé en passant, avant de venir ici...

– Et le frère du lieutenant ? interrogea Paumier, tandis que Mercédès tombait à genoux, remerciant Dieu, avec toute sa ferveur d'Espagnole, du miracle qu'il venait d'accomplir.

– Luis Vergas est revenu avec moi, ici...

– Que n'est-il avec toi ?

– Il garde le prisonnier, répondit le gamin, avec un air de mystère qui fit ouvrir de grands yeux au vieillard.

– Un prisonnier !... Quel prisonnier ?

– Celui que nous avons du faire...

« Cela, par exemple, n'était pas prévu dans le programme.

« Mais les circonstances nous ont contraints à agir ainsi...

« Du reste, ce n'est point un mal, car il se pourrait que, par lui, nous trouvions tout de suite la piste sur laquelle nous devons nous lancer.

– Quelle piste ? interrogea Mercédès qui, sa prière terminée, s'était relevée.

– Celle qui doit nous conduire à l'assassin de votre père et du mien ! répondit Pépito d'une voix farouche.

Il ajouta :

– Souvenez-vous, señorita, de ce qui a été convenu : l'évasion du lieutenant Vergas a pour but principal de nous permettre d'accomplir un devoir sacré... celui qui s'impose à tout enfant respectueux de la mémoire de ses parents. D'ailleurs, j'ai fait un serment, moi !...

« Et quand bien même aujourd'hui un autre sentiment dominerait en vous le désir de vengeance qui vous animait à Cadix, il y a quelques mois, je serais là pour vous rappeler ce qui a été convenu.

Mercédès était absorbée par cette unique pensée que celui qu'elle aimait était enfin sauvé.

Aussi n'avait-elle prêté aux paroles que venait de prononcer Pépito qu'une oreille distraite ; mais Justin Paumier

les avait entendues, lui, et il les retint comme elles auraient dû l'être.

Mieux que Mlle de la Cuerta, il voyait où était son véritable bonheur.

Il comprenait que l'évasion si audacieusement réussie d'Enrique Vergas n'était qu'un tout petit pas fait vers la possibilité du bonheur, un moment entrevu.

Que Mercédès fût entièrement convaincue de l'amour du lieutenant, c'était parfait assurément, et cette persuasion ne pouvait que corroborer la sienne propre.

Mais, pour tout le monde, Enrique Vergas, condamné à mort, puis au présidio comme chef de la *Mano negra*, était l'assassin de M. de la Cuerta.

Était-il possible que la fille de la victime pût placer sa main dans celle du meurtrier ?

En admettant même – ce qui n'était d'ailleurs pas – que l'amour l'emportât dans l'âme de la jeune fille sur tout autre sentiment, le soin de son propre bonheur devait l'empêcher de s'arrêter dans la voie où elle s'était si fermement engagée, en compagnie de Pépito et de Justin Paumier.

L'honneur d'Enrique Vergas, la vengeance du crime épouvantable dont son père avait été victime et son propre bonheur, tout cela formait un bloc.

Voilà ce que comprenait parfaitement bien le professeur de musique, voilà ce qui l'autorisa à déclarer nettement au jeune garçon :

– Pépito, tu as tort si tu crois qu'il soit nécessaire de nous rappeler à notre devoir.

« Nous en avons, tout autant que toi, conscience.

« Mais tu ne peux empêcher que cette pauvre enfant ne commence par remercier Dieu d'avoir aussi complètement couronné nos efforts...

« Cette évasion si heureusement accomplie nous permet de bien augurer de l'exécution finale de notre projet.

Le nuage qui, depuis un moment, assombrissait le visage du jeune garçon se dissipa en partie.

Il murmura, d'une voix un peu gênée :

– Mais, monsieur Paumier, je n'ai jamais douté... jamais ; seulement, n'est-ce pas, les femmes, c'est si bizarre !

Le vieux professeur demanda :

– Ce prisonnier que vous avez fait, quel est-il ?

– Un des gardiens même du lieutenant ; les circonstances elles-mêmes nous ont contraints à l'emmener avec nous, car le prisonnier ne pouvait marcher à cause des entraves de fer qu'il a aux pieds et j'eusse été incapable de le porter...

« De la sorte, l'administration du présidio pourra supposer que l'auteur de l'évasion, c'est le gardien...

« En outre, ainsi que je vous l'ai dit, grâce à cet homme, nous allons pouvoir diriger plus sûrement notre vengeance.

– Comment cela ?

– Ce gardien s'est donné comme portant le nom de Rodriguez et s'est fait passer pour un frère de mon pauvre père. Or, mon père était fils unique ; en outre, il était dans toute la famille le seul, sauf moi, qui portât le nom de Rodriguez...

– Dans quel but ce mensonge ? demandèrent à la fois Justin Paumier et Mlle de la Cuerta.

– Cela, nous ne le saurons certainement qu'après l'avoir interrogé ; en tout cas, pour votre édification, sachez que si j'étais arrivé auprès du prisonnier quelques secondes plus tard, Enrique Vergas avait vécu.

– Comment cela ?

– Il l'assassinait !

– Lui !... son gardien !... c'est impossible !

– C'est ainsi, cependant !... Une minute plus tard, il cassait la tête du lieutenant d'un coup de revolver...

– Mais la détonation eût donné l'alarme...

– Qu'importe ! le misérable se fût abrité derrière un article du règlement qui enjoint aux gardiens du prisonnier de tirer dessus, à la moindre tentative d'évasion.

– Mais, demanda Mlle de la Cuerta que ce récit trouvait quand même incrédule, dans quel but cet homme aurait-il chargé sa conscience d'un tel crime ?

– Vous allez pouvoir le lui demander à lui-même, señora, car le voici...

En ce moment, en effet, des pas retentirent dans la cour voisine, et presque aussitôt la portière, se soulevant, livra passage à Luis Vergas que suivaient deux serviteurs maures.

Ceux-ci portaient, par la tête et par les pieds, tel qu'un vulgaire colis, un homme ficelé et bâillonné. Cet homme, c'était le soi-disant Rodriguez.

L'ayant déposé sur une natte, au milieu de la pièce, les deux Maures saluèrent respectueusement Mlle de la Cuerta et se retirèrent.

Alors, aussitôt qu'ils se virent seuls, Justin Paumier et Mercédès se précipitèrent vers le prisonnier.

Le premier lui arracha son bâillon ; la seconde se pencha vers lui, anxieuse de voir son visage, de s'assurer que ses traits lui étaient inconnus.

À peine l'eût-elle examiné, que la jeune fille poussa une exclamation de surprise :

– Sainte-Vierge !

Aussitôt Luis Vergas et Pépito s'empressèrent autour d'elle, ainsi que le professeur de musique.

Tous les trois eurent aux lèvres la même question :

– Vous connaissez cet homme ?

Le premier attachait sur elle des regards anxieux.

Mercédès demeurait muette, les yeux fixés sur lui, avec, sur ses traits, une expression de perplexité grande.

– Eh bien, ma chère enfant, demanda Justin Paumier, surpris de ce silence, eh bien, le connaissez-vous ?

– C'est singulier... tout à l'heure... balbutia Mercédès, il m'avait semblé déjà avoir vu quelque part le regard de cet homme, et aussi la crispation nerveuse de ces lèvres...

« Et voici que maintenant je suis troublée... j'hésite... je ne sais plus... mes souvenirs me remplissent de confusion...

« Pourtant... pendant un moment, j'ai été certaine que cet homme ne m'était pas inconnu !

Elle se prit la tête à deux mains, dans le geste familier aux personnes qui veulent forcer leur mémoire.

– Oui, murmura-t-elle, et même j'ajouterai que j'avais la sensation d'avoir eu de nombreuses occasions de le voir.

– Et vous ne pouvez pas vous rappeler en quelles circonstances ?

– Je ne puis pas... je ne puis pas !

L'autre demeurait toujours impassible, les yeux fixés obstinément sur la jeune fille. Pépito s'écria tout à coup :

– Sang du Christ ! señora, ce gredin vous connaît aussi... je viens de voir ça dans ses yeux... et si je vous disais que... moi aussi... je crois bien...

Penché sur l'homme, il le regardait dans les prunelles, comme s'il eût espéré y voir écrit le nom qu'il cherchait.

Secouant la tête, le jeune garçon grommela :

– Non, moi non plus, je ne peux pas me rappeler... et cependant...

Il crispait l'une contre l'autre ses mains, avec impatience, frappant du pied. Luis Vergas demanda brusquement à l'homme :

– Pourquoi voulais-tu assassiner le prisonnier confié à ta garde ?... Ah ! ne cherche pas à mentir... Ce jeune garçon a été très catégorique : tu avais l'arme en main pour lui casser la tête !

– Erreur !... J'avais, il est vrai, l'arme en main, mais ce n'était point pour le tuer... bien au contraire !

– Comment, bien au contraire !... Je ne comprends pas.

Pépito éclata, et railleusement :

– Oserais-tu prétendre, misérable fourbe ! s'écria-t-il, que tu n'avais point l'intention de le tuer et que, si je ne t'avais pas arrêté le bras, tu n'aurais pas mis à exécution ton exécrable dessein ?...

L'homme ouvrit la bouche comme s'il allait parler ; mais ses lèvres, après avoir balbutié quelques mots inintelligibles, redevinrent immobiles.

– Parle !... s'écria Pépito. Quelles étaient tes intentions ?...

Froidement alors, l'homme répondit :

– Tu l'as dit, niño, je voulais le tuer...

– Et si je te tuais, à mon tour ?...

– En serais-tu plus avancé ?...

Justin Paumier et Luis Vergas assistaient à cette scène, muets et impatients.

Instinctivement, ils sentaient que ce misérable pouvait peut-être jouer un rôle important dans le problème à la solution duquel ils avaient désormais voué leur vie.

Le premier finit par déclarer :

– Demain, il me faudra demander audience au gouverneur du présidio et tenter d'avoir quelques renseignements concernant ce gredin-là...

« S'il n'existe réellement aucun membre de la famille de Pépito portant le nom de Rodriguez...

– Aucun, hormis moi, señor, déclara le jeune garçon.

– Il serait intéressant de savoir pourquoi celui-ci a usurpé un nom qui ne lui appartenait point et conséquemment quel est son véritable nom...

Mlle de la Cuerta insinua :

– Il n'y a point en Espagne qu'une famille portant ce nom...

– Assurément, señorita, répondit Luis Vergas, mais je sais par mon pauvre frère que ce misérable se donnait pour un parent de la malheureuse victime de Buena-Piedra.

« À telle enseigne qu'il disait aux autres gardiens, ses collègues, que ce lui était un soulagement véritable d'assister à l'agonie du prisonnier.

De nouveau, Pépito se tourna vers l'homme, et d'une voix farouche demanda :

– Ainsi donc, tu refuses de répondre ?

L'homme ferma les yeux, en signe de refus.

Mercédès eut un mouvement d'impatient désespoir.

– Et cependant, affirma-t-elle, je connais cet homme...

– Et moi aussi, déclara Pépito entre ses dents, d'une voix rageuse.

En ce moment, Luis Vergas s'écria, l'esprit traversé par une soudaine pensée :

– Monsieur Paumier dans votre trousse de voyage, vous possédez assurément un rasoir et une savonnette ?

Étonné, le professeur de musique attacha sur son interlocuteur des yeux pleins de surprise, arrondis sous les sourcils haussés.

– Bien sûr, répondit-il ; comment pourrais-je voyager sans cela ?... J'éprouve une répugnance invincible à remettre ma tête aux mains de perruquiers de rencontre.

– Parfait... Voudriez-vous bien avoir l'obligeance de me confier ces objets ?

M[lle] de la Cuerta et Pépito ne prenaient même pas la peine de cacher leur stupeur d'entendre le jeune homme s'occuper de semblables bagatelles en un pareil moment.

Néanmoins, Justin Paumier s'était dirigé dans un coin où se trouvaient déposés les bagages, et au bout d'un moment il revenait, apportant non seulement le rasoir et la savonnette demandés, mais encore un récipient de métal destiné à délayer le savon et un pain de savon.

– Voilà qui est à merveille ! déclara Luis Vergas.

Et, à Pépito :

– Il y a dans la cour un jet d'eau qui retombe dans une vasque, va m'y remplir ceci et reviens vite.

Puis, à Mercédès :

– Señorita, je vous demanderai une paire de ciseaux. La jeune fille chercha dans sa poche, y prit dans une trousse l'objet demandé qu'elle tendit silencieusement au jeune homme, en l'interrogeant du regard :

Un mince sourire entr'ouvrit les lèvres de Luis Vergas, qui fit signe à la jeune fille de prendre patience.

Ensuite, à Paumier :

– Mon cher monsieur, voudriez-vous me donner un coup de main pour m'aider à redresser ce gaillard-là ?...

« Bien, parfait... Et vous, señorita, oserais-je vous demander de porter le siège sur lequel vous vous trouvez assise près de cette colonnette de bois ?

« À merveille...

« Maintenant, mon cher monsieur Paumier, un coup de main encore pour déposer notre prisonnier sur le siège.

Le pseudo-Rodriguez, dont le visage avait tout d'abord reflété un étonnement profond, s'était ensuite assombri sous l'empire d'une préoccupation soudaine...

Ses regards demeuraient attachés sur Luis Vergas, comme s'ils eussent pu deviner, d'après l'expression de ses traits, quelles étaient ses intentions secrètes.

Une fois le prisonnier placé sur le siège qu'avait apporté Mercédès, Luis Vergas promena autour de lui un regard investigateur.

– Que cherchez-vous ? demanda Paumier.

– Une corde, cher monsieur... une corde pour attacher ce personnage.

– Mais il est attaché déjà ! s'écria Mercédès.

– Aussi n'est-ce point tant pour l'empêcher de s'enfuir que pour l'immobiliser, que j'ai besoin d'une corde...

« Je veux le lier à cette colonne, si étroitement qu'il lui soit impossible de faire un mouvement.

Mercédès et Justin Paumier se regardèrent, en ayant l'air de craindre que la raison du pauvre Luis n'eût déménagé soudainement.

En ce moment même, Pépito rentrait.

– Prends le pain de savon et la savonnette, lui dit Vergas, et fais mousser.

Le jeune garçon, de plus en plus surpris, balbutia :

– À qui va-t-on faire la barbe ?

Pour toute réponse, Luis, qui s'impatientait, dit à Paumier, en lui désignant les bagages amoncelés dans un coin :

« Mon bon ami, donnez-moi la corde qui lie cette cantine, là-bas...

– Mais c'est la mienne... si j'enlève la corde...

– Soyez tranquille, je vous la rendrai quand je n'en aurai plus besoin.

Et, avec impatience :

– Voyons... dépêchons.

Quelques instants plus tard, le soi-disant Rodriguez se trouvait ficelé aussi étroitement qu'un saucisson au pilier de bois qui soutenait la voûte de la salle.

Et Luis Vergas, satisfait de sa besogne, le considérait en souriant.

Néanmoins, ce n'était point encore là tout ce qu'il voulait, car il claqua presque aussitôt la langue avec impatience.

– Señorita, dit-il à Mercedes, oserais-je vous demander encore un service ?

– Parlez, monsieur.

– Faites-moi la grâce de me confier le foulard qui vous entoure le cou...

Silencieusement, la jeune fille accéda à la demande. Vergas, une fois en possession du foulard, l'appliqua sur le front du prisonnier et le lia ensuite derrière le pilier de bois, auquel la tête se trouva ainsi collée, sans qu'il lui fût possible désormais de faire le plus petit mouvement.

Le soi-disant Rodriguez commençait à donner des signes de terreur. Que se proposait-on de faire de lui ?

Il ne devait pas tarder à être fixé.

À grand coups, Luis Vergas émondait la barbe épaisse qui envahissait jusqu'aux pommettes la face du misérable, lui faisant, pour ainsi dire, un masque de poils, impénétrable. Mercédès, Paumier et Pépito formaient cercle autour d'eux, ne comprenant pas encore où en voulait venir Vergas.

Celui-ci, sans cesser sa besogne, leur expliqua alors :

– En France, un individu qui avait été attaché autrefois à la police m'expliqua que le premier soin de l'administration, quand elle croyait avoir mis la main sur un sujet important, était de le faire raser, pour s'assurer que la barbe ne dissimulait point des traits déjà connus et enregistrés par la photographie.

« Nous allons faire de même...

Le visage du prisonnier s'était soudainement transformé ; ses prunelles avaient pris une teinte singulière qui paraissait provenir d'une appréhension folle...

Mercédès ne fut pas sans observer ces symptômes ; elle les fit remarquer à Paumier qui se mit à ricaner.

– Tiens... tiens, mon gaillard... on dirait vraiment que cette petite opération n'est point de ton goût.

Cependant Luis Vergas avait saisi la savonnette que Pépito lui présentait pleine de mousse de savon et il en avait barbouillé la face du prisonnier.

Si la situation n'eût été aussi tragique, assurément la physionomie de celui-ci eût prêté à rire ; mais chacun de ceux qui assistaient à cette scène étrange avait l'esprit bien trop rempli d'angoisse pour songer à s'égayer. Luis Vergas prit ensuite des mains de Justin Paumier le rasoir que celui-ci avait passé et repassé méticuleusement sur le cuir.

– Nous commençons, déclara-t-il, après avoir essayé sur l'ongle de son pouce le fil de l'acier.

Pendant un instant, un silence tragique régna dans la salle, troublé seulement par le bruit du rasoir grattant le cuir et tondant le poil.

Mais, soudain, une exclamation retentit, poussée par Mercédès :

– Seigneur Jésus !... c’est lui !... c’est bien lui... Je le reconnais maintenant...

« Le domestique d’Enrique Vergas !...

– Pédrille !... s’écria à son tour Pépito, c’est Pédrille !...

En effet, débarrassé de la barbe épaisse qu’il avait laissée pousser depuis des semaines, la face du jeune homme apparaissait, nettement reconnaissable.

Seule, l’expression ahurie des regards eût pu y apporter quelques changements, mais point tels cependant qu’ils pussent empêcher qu’on ne mît sur ce nez le nom qui lui appartenait. Et Mlle de la Cuerta de répéter joyeusement, en heurtant ses mains l’une contre l’autre :

– C’est Pédrille !

Mais Luis Vergas dit alors, remettant d’un seul mot toutes choses au point :

– C’est le serviteur de mon frère, dites-vous ?

– Oui, celui qui avait disparu au cours de cette tragique nuit de Noël qui a vu tous nos malheurs.

Luis Vergas avait saisi vigoureusement le prisonnier à l’épaule.

– Peut-être, gronda-t-il, est-ce celui qui... ?

Mais Pédrille l’interrompit d’une clameur lancée désespérément :

– Non, señor... non... je suis innocent du meurtre du brigadier Rodriguez !...

« Sur mon salut dans l'éternité, je jure que je n'ai pas trempé mes mains dans le sang de ce malheureux.

– En ce cas, pourquoi avoir disparu de chez ton maître ?

– Parce que je croyais que c'était lui l'auteur du crime et que je craignais d'être arrêté comme complice.

– Où es-tu allé ?...

– Chez mes parents à moi, dans la province du Murcie, et je m'y suis tenu caché jusqu'au jour où j'ai estimé qu'il n'y avait plus de danger pour moi.

– Comment se fait-il que nous te retrouvions au présidio de Ceuta, préposé à la garde de Enrique Vergas, sous un déguisement et sous un faux nom ?

Pépito s'écria d'une voix sourde :

– Sous un nom que tu as volé... comme aussi la parenté que tu t'es attribuée avec mon malheureux père.

« Voleur ! voleur !...

Il s'approchait de lui, le menaçant du poing. Sans doute lui aurait-il fait un mauvais parti.

Mais Justin Paumier s'interposa...

– Laisse-le s'expliquer, dit-il ; autrement, ce n'est pas avec des menaces que nous arriverons jamais à savoir à quoi nous en tenir...

Et à Pédrille :

– Parle donc... réponds à la question qui vient de t'être posée... »

Après un moment d'hésitation, l'autre se décida enfin :

– Voici… j'ai toujours été très dévoué au lieutenant Vergas et ce m'avait fait un gros chagrin de le voir arrêté pour un crime dont je le croyais innocent.

Luis Vergas intervint :

– Pardon, tu viens de dire à l'instant que tu t'étais sauvé de chez lui parce que, le croyant coupable, tu avais craint d'être compromis comme complice…

Pédrille lui lança un regard en dessous et rectifia :

– Je me serai mal expliqué ; quand je l'ai vu condamné, je me suis juré de tout faire pour le sauver… et c'est pourquoi j'ai réussi à me faire embaucher dans l'administration pénitentiaire, de façon à pouvoir l'approcher. Quant au nom dont je me suis affublé et à la parenté que Pépito m'accuse d'avoir volée, c'est dans le but de la chose que j'ai agi ainsi, avec l'intention de donner à mes chefs une plus grande confiance en moi…

« Comment soupçonner de mauvaises intentions le frère de la victime ?

« Comment l'accuser de vouloir faire s'évader l'assassin ?…

Justin Paumier et Luis Vergas se regardaient. Assurément, cette explication paraissait vraisemblable.

En tout cas, la défense était habile…

Mais Pépito demanda alors :

– Comment expliques-tu le revolver dont tu étais armé ?

– C'est mon revolver d'ordonnance, celui dont sont pourvus tous les gardiens.

– Tu le tenais à la main, le canon braqué vers le prisonnier…

– Tu as mal vu... j’étais décidé à brûler la cervelle à l’autre gardien en cas de résistance...

– Résistance qui ne devait pas se prévoir, puisqu’il était acheté par moi.

– J’ignorais cette circonstance...

Là s’arrêta l’interrogatoire...

Déjà Luis Vergas et Justin Paumier, retirés à l’écart, délibéraient sur ce qu’il convenait de faire...

Pépito vint les rejoindre.

– Vous n’avez pas confiance dans ce coquin ? demanda-t-il, les poings fermés et les yeux étincelants de colère...

– Ma foi, murmura le professeur de musique... si nous ne le croyons pas... qu’allons-nous faire ?

D’une voix farouche, le gamin répondit :

– Un coup de navaja tranchera la question.

Paumier se récria avec horreur :

– Un crime !

– N’allait-il pas en commettre un en assassinant le lieutenant Vergas ?

Mais Luis imposa silence au gamin et à son compagnon.

– Je ne suis de votre avis ni à l’un ni à l’autre, déclara-t-il.

« Contrairement à vous, monsieur Paumier, je suis persuadé que ce Pédrille est un gredin...

Pépito Rodriguez eut une exclamation de triomphe.

– Mais contrairement à toi, lui dit le frère d'Enrique, je suis d'avis qu'il ne faut pas toucher à un seul de ses cheveux. Et voici pourquoi : cet homme, pour s'introduire dans la cellule d'Enrique, avait une raison, comme aussi pour l'assassiner… Eh bien ! cette raison, il nous la faut connaître.

Et revenant au prisonnier :

– Parle… À quel mobile obéissais-tu ?

– Je voulais le sauver… le lieutenant pourra vous dire lui-même combien autrefois je lui étais dévoué. J'avais donc conçu un projet semblable à celui que vous aviez conçu vous-mêmes.

– Avec cette différence, rectifia aussitôt Pépito, que tu t'es empressé de disparaître aussitôt que le lieutenant a été accusé ; ce qui est, entre nous, une singulière façon de prouver son dévouement.

Pédrille attacha sur le jeune garçon des regards pleins de haine moqueuse.

– Tu sembles oublier, lui dit-il, d'une voix sifflante, que l'accusateur, c'était toi… et que toi seul as envoyé au présidio mon malheureux maître.

Ces paroles sonnaient faux dans la bouche du misérable, et donnaient une telle impression d'hypocrisie, que brutalement Luis Vergas lui imposa silence.

Puis, attirant ses compagnons dans un angle de la pièce :

– Croyez-moi, il est de toute importance, pour la réussite de nos projets, d'avoir ce garçon-là sous la main ; j'ai le pressentiment que par lui nous arriverons à connaître une partie de la vérité.

Justin Paumier demanda d'une voix angoissée :

– Croyez-vous donc qu'il serait l'auteur des crimes imputés à votre malheureux frère ?

– Non, mais je ne jurerais pas que, affilié à la *Mano negra,* il ne connût l'assassin.

VIII

À TRAVERS LES SABLES

Depuis deux jours, la caravane était en route...

En avant, jouant le rôle d'éclaireurs deux Maures marchaient, mettant la blancheur immaculée de leurs amples vêtements sur la robe sombre de leurs merveilleux chevaux.

Ensuite venait une troupe de mulets et de chameaux, porteurs des marchandises et des bagages.

Des hommes à pied, armés de matraques, les accompagnaient, chargés de maintenir les bêtes dans la bonne route, et d'accélérer au besoin leur allure.

Puis, seul, le fils de Mohammed ben Amra.

C'était un grand gaillard qui pouvait avoir dans les vingt ou vingt-cinq ans.

Son visage bronzé, aux traits délicats, s'encadrait admirablement avec la blancheur du capuchon, et dans l'ombre projetée par les plis avançant de l'étoffe, les yeux, très grands et bleus, brillaient de façon étrange.

Une fine barbe brune allongeait la face, masculinisant les traits...

En travers de l'arçon de la selle, il portait un long fusil à la crosse d'ébène tout enrichie d'incrustations d'ivoire, et contre le flanc de sa monture, cliquetant avec l'acier de ses larges étriers,

un sabre se balançait, dont la lame longue avait la forme recourbée du cimeterre.

Il allait, impassible, les yeux fixés sur l'horizon, semblant toujours guetter l'apparition de quelqu'un ou de quelque chose.

L'une de ses mains tenait les rênes.

L'autre égrenait les grains d'ambre d'un gros chapelet, tandis que ses lèvres fines marmonnaient les paroles confuses des versets du Coran.

À quelques pas en arrière, l'un monté sur une mule, l'autre sur un cheval, venaient Luis Vergas et Justin Paumier.

C'était munis de lettres de recommandation des autorités de Tanger que les deux voyageurs avaient quitté la ville.

Grâce au consul de France qui s'était prodigué, ils avaient obtenu toutes facilités pour mener à bien la mission officielle dont les avait chargés le ministre de l'Instruction publique de France.

Cette mission avait pour but de rechercher dans les contrées intérieures du Maroc les traces qu'avait pu y laisser la domination romaine.

Ils s'étaient entendus avec Mohammed ben Amra, le plus considérable des négociants de Tanger, pour voyager avec la caravane qu'il envoyait au désert porter des articles d'échange.

De la sorte, le voyage, dangereux par lui-même, offrait quelque sécurité pour les Européens.

Pour augmenter encore cette sécurité, Mohammed, tenant la promesse faite à la fille de son ancien ami M. de la Cuerta, avait donné comme chef à la caravane son propre fils Rab'hi.

Celui-ci avait mission de conduire auprès d'un gouverneur de province sa sœur, qui était fiancée au fils de ce gouverneur.

La jeune fille voyageait, suivant la coutume du pays, dans un palanquin affectant la forme d'une simple caisse, juchée sur le dos d'un chameau.

Des palmes vertes ornaient cette caisse, dont le bois grossier disparaissait sous les tapis multicolores et les soieries étincelantes.

Pépito semblait s'être constitué le gardien de cette caisse mystérieuse.

Monté sur un âne, il rôdait continuellement autour du chameau énorme qui la portait, causant avec son conducteur dans un langage où l'espagnol s'agrémentait de quelques mots arabes.

Enfin, formant la queue de la caravane, d'autres bêtes de somme, surchargées de bagages, sous la conduite d'individus armés de bâtons et de fusils, tous serviteurs de Mohammed ben Amra.

Les bagages de Justin Paumier et de Luis Vergas les suivaient immédiatement, et Pépito faisait la navette entre eux et la caisse décorée qui servait de demeure à la soi-disant sœur de Rab'hi.

Donc, le second jour depuis son départ de Tanger, quand le soleil s'abaissa là-bas, vers l'immensité sableuse du désert, le fils de Mohammed donna le signal de la halte.

En un clin d'œil, militairement, les bagages se trouvèrent rassemblés en forme de quadrilatère, formant une sorte de retranchement au centre duquel les animaux furent parqués et les tentes dressées.

Celle de Rab'hi, un peu à l'écart, ainsi qu'il convient à un seigneur musulman.

Celle des voyageurs s'adossa à leurs propres bagages, non loin de celle où l'on transportait le palanquin de forme bizarre de la jeune Mauresque.

Quand Rab'hi avait fini son repas solitaire, il s'assurait, en faisant une dernière ronde, que les serviteurs placés en sentinelles sur chaque face du camp étaient bien à leur poste.

Alors, traversant les groupes de ses serviteurs allongés pêle-mêle sur le sol et dormant déjà à poings fermés, il venait rejoindre dans leur tente Justin Paumier et Luis Vergas.

Le café était servi dans de petites tasses du pays, en cuivre, et pendant une heure ou deux, tout en dégustant le breuvage brûlant, on causait des incidents de la journée, on dissertait sur l'étape du lendemain...

Or, ce soir-là, Rab'hi, quand il rejoignit les deux compagnons, paraissait soucieux.

Ses lèvres ne souriaient point comme à l'ordinaire, mais au contraire se plissaient dans une petite moue qui trahissait sa préoccupation.

En outre, sur ses prunelles bleues, une légère brume s'étendait, masquant leur limpidité.

Le premier, Luis Vergas s'aperçut du changement survenu dans les traits de leur guide et s'informa du motif qui en était la cause.

Le jeune Maure eut un geste vague, but son café lentement, à petites gorgées, comme s'il eût voulu éviter de répondre à la question.

Après quoi, il parut s'absorber dans ses réflexions.

Quand Luis lui demanda pour la seconde fois ce qui se passait, il tressaillit, parut sortir d'un rêve et murmura :

– Je puis me tromper... Allah seul est infaillible.

– Mais enfin que se passe-t-il ? interrogea Justin Paumier ; réfléchis que tes réticences nous inquiètent cent fois plus que la vérité peut-être ne nous inquiéterait...

« D'ailleurs, parle sans crainte... Nous sommes et savons envisager froidement le danger.

Ce mot amena une protestation de la part de Rab'hi...

– Allah, qui lit dans nos cœurs, sait que je ne redoute pas un danger...

« J'ai seulement quelque étonnement... et, au désert, toute chose qui étonne d'abord devient souvent une cause d'inquiétude... voilà tout !

Luis Vergas insista avec quelque impatience.

– Mais, encore un coup, de quoi s'agit-il ?... Nous avons beau ne pas être du pays, nous sommes cependant gens d'expérience, et nous pouvons, à défaut d'autre chose, te donner un excellent conseil.

– Eh bien, voici... il me semble que notre caravane est suivie, épiée.

– Par qui ?

Le Maure eut un hochement de tête qui en disait long sur son ignorance et sur son fatalisme...

Ensuite, il répondit paisiblement :

– Comment connaître le poisson qui file entre deux eaux dans le port de Tanger ?

« Comment connaître l'insecte qui grouille dans l'ombre des lentisques ?

« D'autant que, chez moi, c'est plus une question d'intuition que de constatation...

– Cependant cette inquiétude... ou plutôt cet étonnement doit bien résulter de quelque fait matériel...

– Non... et je vais vous expliquer pourquoi ; depuis que j'ai l'âge de raison, je parcours le désert, escortant les caravanes que mon père envoie un peu partout, dans l'intérieur, jusqu'aux confins du pays et même dans les régions limitrophes... jusqu'à Figuig, par exemple.

« J'ai acquis, dans ces courses ininterrompues, une sorte de flair égal à celui des nomades eux-mêmes.

« C'est ainsi que les gens du désert éventent, à une longue distance, l'approche d'un être humain, et qu'ils peuvent, longtemps à l'avance, soit éviter la chasse qui leur est donnée, s'ils fuient ; soit, au contraire, dresser leur embuscade, s'ils appartiennent à quelque horde pillarde semblable à celles dont abonde le désert.

– Ainsi donc, aucun indice dont nous ayons à nous émouvoir ?

– Aucun... Il m'a semblé, à plusieurs reprises, expliqua le jeune homme, que certains points d'horizon n'avaient point toute la netteté qu'ils eussent dû avoir.

« Était-ce simple illusion d'optique ?

« Était-ce, au contraire, comme je le crois, quelque poussière soulevée par la course rapide d'un cheval, quelque fumée provenant d'un campement ?

« Je ne le sais...

« Cependant, à certain moment, ma monture a frémi, pointant ses oreilles, et j'ai senti, sous mes talons, frissonner ses flancs...

« Peut-être mon étalon avait-il flairé, bien loin, sous le vent, le passage de quelque cavale...

– Mon Dieu, observa Justin Paumier sur un ton d'ironie amicale, le désert est à tout le monde et nous ne pouvons avoir la prétention d'y voyager seuls !

Le jeune Maure regarda celui qui venait de parler, d'un air de douce commisération :

– C'est juste ce que vous venez de dire... car le désert est grand. Non, nous ne pouvons avoir la prétention d'y voyager seuls...

« Cependant il est une règle constante, au désert : c'est qu'il est toujours inquiétant de s'y sentir en compagnie...

« Je dis sentir, car généralement, comme chacun a intérêt à se tenir à l'écart, lorsqu'on voit le compagnon de voyage auquel on a affaire, il est trop tard pour se préserver de son attaque.

Justin Paumier caressait sa barbe d'une main un peu nerveuse.

– Sais-tu bien, fit-il, que voilà des explications peu rassurantes...

– Ce n'est pas tout, continua Rab'hi ; ce soir, pendant que les hommes étaient occupés à dresser le campement, je suis allé examiner le point d'eau pour m'assurer de l'état dans lequel se trouvait le puits...

– Et alors... ?

– Alors, j'ai relevé autour du puits des empreintes laissées par des pieds de mehara...

– Quoi d'étonnant à cela ? repartit Luis Vergas ; pas plus que le désert, nous n'avons la prétention d'avoir monopolisé ce puits pour notre seul usage ?

– Assurément non… mais cela n'est point sans me causer quelque inquiétude.

– Pourquoi cela ?… En admettant qu'il y ait non loin de nous une troupe, rien ne nous prouve que nous ne soyons pas en présence de quelque caravane, comme la nôtre…

Le Maure l'interrompit :

– Point ; je n'ai relevé aucune trace de bête de somme ; ni chameau ni mule… rien que des chevaux et des mehara…

« Les commerçants ne font pas usage du cheval.

– En admettant que ces pronostics soient exacts, qu'avons-nous à faire ? demanda Justin Paumier…

– Rien… ouvrir l'œil et nous tenir sur nos gardas… en me communiquant les moindres détails qui pourraient venir à votre connaissance, même les plus insignifiants en apparence…

Sur ces mots, Rab'hi se leva, salua ses compagnons et se retira.

Le départ avait lieu toujours avant l'aube et il importait de ne point prolonger les veillées, pour se trouver dispos au réveil.

Quand le jeune Maure fut sorti de la tente, les deux amis se regardèrent.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Paumier.

– Que voulez-vous que j'en pense ? répondit l'autre ; je suis absolument de votre avis : nous ne pouvons avoir la prétention d'être les seuls en voyage, et il me semble que notre guide est bien prompt à s'alarmer.

– C'est aussi mon opinion ; cependant, si vous m'en croyez, nous garderons par devers nous cette conversation et nous n'en toucherons pas un mot à Mlle de la Cuerta. Cela l'émotionnerait sans nul profit.

– Allons-nous dire bonjour à Enrique ?

– Allons...

Tous les deux sortirent de leur tente et, marchant avec précaution, se dirigèrent, à travers les corps vautrés sur le sol, vers la tente où se trouvait la sœur de Rab'hi. À leur arrivée, une ombre étendue à terre se dressa, leur barrant le passage.

– Ah ! c'est vous, monsieur Paumier, dit Pépito à voix basse ; je ne vous avais pas reconnu.

« Avec votre burnous, je vous prenais pour un arbi.

Le professeur démasqué expliqua :

– Les nuits sont fraîches... et je ne tiens pas à attraper la fièvre.

– Entrez, Mlle Mercédès vous attend.

Il leur souleva un pan de la toile et les deux hommes se glissèrent à l'intérieur. Sur un coussin jeté à terre, Mlle de la Cuerta était assise ; vêtue à l'orientale, elle pouvait donner l'impression exacte d'une fille du pays.

Non loin, sur une cantine qui lui servait de siège, se tenait Enrique Vergas.

Depuis trois jours qu'il avait recouvré la liberté, le jeune homme avait déjà changé de physionomie. L'expression désespérée reflétée sur son visage lorsqu'il se trouvait encore au présidio de Ceuta avait disparu comme par miracle.

Nous ne pouvons dire que ses traits respirassent le bonheur. Non ; en tout cas, ils ne donnaient plus l'impression de cet abattement morne qui les caractérisait, l'œil avait retrouvé son éclat plein d'audace, et si la lèvre avait encore, ce pli amer qui la crispait, du moins se plissait-elle maintenant avec décision.

Un grand pas était fait vers le but auquel il avait juré de consacrer sa vie.

Il avait reconquis sa liberté...

Il avait maintenant la possibilité de reconquérir son honneur.

Que pouvait-il demander de plus à Dieu ?

Un miracle l'avait rendu à ses amis, un miracle incroyable et sur lequel il n'avait pas le droit de compter.

Il lui fallait maintenant attendre avec patience les circonstances favorables à ses projets.

– Bonjour, mes amis, fit-il d'une voix vibrante, en prenant la main des nouveaux venus.

Puis il serra Luis sur sa poitrine, ajoutant :

– Bonjour, frère.

Quand il se fut assis, Paumier demanda, ainsi qu'il le faisait chaque soir :

– Rien de nouveau ?...

– Non, rien.

Les conditions dans lesquelles s'opérait cette fuite étaient tellement spéciales que la prudence leur faisait un devoir de se concerter ainsi chaque soir pour examiner ensemble si quelque danger, imprévu, n'était point à redouter.

Le subterfuge employé par Mohammed ben Amra pour obliger la fille de son ancien ami était assurément très habile.

Qui aurait soupçonné que la personne enfermée dans le palanquin et qui passait pour être sa propre fille était la fille de M. de la Cuerta ?

Qui aurait pu soupçonner que le serviteur du marchand de cuirs gravés qui marchait confondu avec la troupe des commerçants voguant à la suite des gens de Mohammed était l'évadé de Ceuta ?

Personne, assurément.

Mais prudence est mère de sûreté et Justin Paumier s'inspirait de ce proverbe si vrai pour tenter de tout prévoir, même l'invraisemblable.

Aussi s'ingéniait-il à rechercher, même dans les faits les plus ordinaires, un rapport quelconque avec leur situation.

C'était à examiner ensemble les moindres incidents qu'étaient employées ces conversations du soir.

Nos amis s'endormaient plus tranquilles quand ils s'étaient ainsi confirmé que tout allait pour le mieux...

Ce soir-là donc, après s'être mutuellement congratulés, ils avaient rejoint leurs tentes respectives et tout était endormi dans le camp.

Un silence absolu, impressionnant, planait, troublé seulement de temps à autre par le bruit d'un cheval qui s'ébrouait ou encore le ricanement d'une hyène rôdant autour des bagages, à la recherche de quelque proie facile.

La lune, alors dans son plein, brillait dans la profondeur azurée des cieux que des myriades d'étoiles constellaient, avec un éclat extraordinaire.

Le désert en était tout illuminé : chaque pierre, chaque brin d'herbe ressortaient en relief comme si une lumière électrique eût inondé le paysage.

Soudain, la sentinelle postée sur le côté droit du campement, et qui s'était assoupie, tressaillit et se frotta les

yeux pour avoir la vue nette. Ensuite, penchée en avant, la main en visière au-dessus des sourcils, elle s'immobilisa.

Une minute elle crut bien s'être trompée, car rien ne bougeait au-devant d'elle : c'était toujours le même sol qui étendait à perte de vue sous les rayons lunaires son tapis morne de sable parsemé de-ci de-là de bouquets de lentisques.

L'homme allait reprendre sa posture propre au sommeil, quand il tressaillit de nouveau et regarda avec plus d'attention encore. Après quelques instants d'immobilité et de surveillance, il eut un haut-le-corps de surprise et se frotta de nouveau les yeux.

Rêvait-il ou bien ce qu'il voyait existait-il réellement ?

Là-bas à une centaine de mètres, un bouquet de lentisques lui apparaissait, faisant sur le sable blanc de lune une large tache sombre.

Or, il lui semblait que, quelques instants auparavant, ces lentisques n'étaient point là, mais un peu plus vers la droite.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Il continua alors de surveiller ce point spécial et fut contraint de s'avouer à lui-même que l'arbuste se déplaçait.

Oh ! invisiblement, par un glissement quasiment imperceptible...

Pour en avoir le cœur net et se bien convaincre qu'elle n'était pas le jouet d'un cauchemar, la sentinelle ferma les paupières pendant quelques secondes, après avoir eu soin de diriger sans ostentation le canon de son fusil dans la direction des lentisques. Quand elle regarda à nouveau, elle constata qu'il y avait eu un déplacement d'un mètre au moins...

Décidément, elle ne rêvait pas... elle était bien éveillée.

Mais comme il ne croyait pas aux miracles, ayant été en contact permanent avec les Européens de Tanger dont le scepticisme avait mis en fuite ses croyances d'enfant du désert, notre homme eut aussitôt la conviction qu'il se trouvait en présence de quelque ruse...

Sans perdre un moment son sang-froid, il apprêta son arme, bien décidé à faire bonne réception à ce singulier visiteur.

Pas une seconde, il ne songea à éveiller le camp.

D'abord il n'était point encore très sûr et il redoutait, en cas d'erreur, les plaisanteries des camarades. En outre, il ne détestait pas une petite alerte.

Il y avait longtemps qu'il ne s'était présenté une occasion de faire brûler la poudre, et l'on sait que c'est là pour les musulmans le plus grand régal qui soit.

Donc, le doigt sur la détente de l'arme, il attendait ; l'instant propice pour envoyer une balle dans la direction de ce lentisque voyageur. Soudain, voilà que, au milieu du silence de la nuit, s'éleva un sifflement très doux, presque imperceptible, quelque chose qui eût pu ressembler au bourdonnement d'un criquet.

Et ce quelque chose eût pu être pris très vraisemblablement pour ce qu'il paraissait être, si la manière toute spéciale dont il était modulé ne s'y fût opposée.

Pas un instant, notre sentinelle ne s'y trompa. Car tout de suite son attention parut se concentrer et son attitude devint plus attentive encore.

Puis le silence se fit, intense, imposant. Du fond du désert venait comme une rumeur vague faite de tout ce qui marche, de tout ce qui vole, de tout ce qui s'agite et dont les glissements, les pas, les rampements, les vols se confondaient pour rendre plus

impressionnant le vide qui enveloppait le campement comme une chape de plomb.

De nouveau, le singulier bourdonnement s'éleva. Alors, sans quitter sa posture, la sentinelle répondit...

Elle avait rabattu un peu en arrière le vaste capuchon dont les plis protégeaient son crâne contre l'humidité de la nuit. Ensuite, elle se tut.

Mais, instinctivement, elle tourna la tête de façon à promener un regard circulaire sur le campement, comme si elle eût craint que ce bruit, si discret qu'il eût été, ne provoquât une alerte...

Quelques-uns de ces damnés Européens pouvaient n'être pas endormis et s'étonner de l'étrangeté du bruit.

Même, Rab'hi ou l'un de ses serviteurs pouvait entendre.

Il y eut pour l'homme quelques secondes d'attente non exemptes d'angoisse.

Après quoi, il poussa un soupir de soulagement. Il en avait été pour ses souleurs. Le camp tout entier était endormi... il n'avait rien à craindre.

Alors, pour la seconde fois, ses lèvres s'allongèrent en forme de sifflet et le silence de la nuit fut troublé.

Presque aussitôt, le bouquet de lentisques s'immobilisa et une forme humaine surgit de derrière les branchages.

Cette forme humaine, redressée, se dirigea droit sur le camp, sans aucune hésitation, sans aucune précaution même pour se dissimuler.

On l'eût dite animée d'une confiance sans bornes. Sans doute, cet appel singulier qu'elle avait fait entendre établissait-il

entre elle et celui qui lui avait répondu une association mystérieuse.

Arrivé près du factionnaire qui n'avait pas quitté sa posture, le nouveau venu demanda laconiquement :

– Eh bien !... as-tu obéi ?

– J'ai obéi ; les Européens emmènent avec eux un homme qui est ligoté, bâillonné comme un prisonnier.

L'autre eut un mouvement de joie.

– Allah te soit favorable !... s'écria-t-il d'une voix sourde.

Il ajouta :

– Sans doute est-il gardé ?

– Oui, dans leur tente même : il couche entre eux deux et chacun d'eux tient dans sa main la corde passée au poignet du prisonnier...

Ce détail ne fut point sans doute du goût du nocturne visiteur, car il gronda entre ses dents une série de jurons qui, pour n'être point tout à fait orthodoxes, n'en étaient point davantage pour cela musulmans. Ce qui tendait à prouver que, en dépit de son costume, il n'appartenait point à la population indigène.

Néanmoins, le premier mouvement de désappointement passé, le visiteur reprit son sang-froid.

– Il faut que je lui parle... dit-il nettement.

La sentinelle eut un geste de frayeur.

– Tu penses entrer dans le camp ?

– À moins que tu ne l'amènes ici : ricana l'autre.

Et il ajouta aussitôt :

– Où se trouve la tente des Européens ? Ce ne doit pas être sorcier à indiquer !

« Je n'en vois que trois en tout et pour tout : donc, pas moyen de faire erreur.

La sentinelle étendit le bras et, désignant l'une des trois taupinières qui dressaient au milieu de l'obscurité leur silhouette confuse :

– La plus grande des trois, dit-elle laconiquement.

– Convenu, ni vu ni connu ! riposta l'autre nettement et avec un enjouement qui constituait, en la circonstance, une sorte de crânerie.

Il dit encore, avec un ricanement :

– On ne paie pas ma peau assez cher pour que je joue la partie. D'ailleurs, il n'y avait pas à hésiter ; nous avions tiré au sort et il fallait marcher, pour éviter un coup de navaja.

Là-dessus, il enleva son ample burnous blanc, et, vêtu d'une chemise de cotonnade brune, il se trouva alors les membres plus à l'aise, en même temps que la couleur de son vêtement lui permettait de se confondre plus exactement avec le sol lui-même.

En cas d'alerte, il s'immobilisait, il s'aplatissait et reprenait sa marche quand il n'y avait plus rien à craindre. La sentinelle avait repris sa pose hiératique, la face tournée vers le désert, son long fusil posé en travers des genoux, ne prêtant plus aucune attention à ce que faisait le visiteur.

Celui-ci avait prestement escaladé le rempart formé par les bagages, et, une fois dans l'intérieur du campement, se dirigeait par un glissement rapide vers l'endroit où se trouvaient dressées les tentes. C'était d'une audace folle.

Dans une aventure de cette sorte, il y avait quatre-vingt-dix chances sur cent pour qu'il reçût soit un coup de fusil, soit un coup de sabre.

Mais il suffisait, pour qu'il risquât la partie, qu'il eût seulement dix chances en sa faveur.

La Providence semblait le favoriser.

Pas un animal de somme, dont il dut cependant frôler le parc, ne s'émut de sa présence. Les chameaux dressaient leur long cou pour le regarder passer ; les chevaux attachaient sur lui leurs gros yeux.

Mais aucun ne s'effara.

Enfin, il atteignit, après avoir contourné la tente de Rab'hi, celle qui était affectée à l'usage de Justin Paumier et de Luis Vergas.

Là, il s'arrêta et, un moment immobile, retenant même son souffle, il écouta, l'oreille collée à la toile qui le séparait des voyageurs.

Un sourd bourdonnement, admirablement bien rythmé, parvint jusque-là.

Les voyageurs dormaient profondément.

Décidément la Providence persistait à le vouloir protéger… Pût-il en être ainsi jusqu'à la fin de l'opération !

Tout en écoutant, il avait tiré de la large ceinture de laine qui lui ceignait les reins un long couteau qui s'y trouvait passé, lame nue.

De la pointe de cette lame, il pratiqua dans la toile tendue une incision mesurant environ cinq centimètres.

Après quoi, à l'aide des doigts, il écarta les lèvres de la coupure et colla son œil au judas ainsi obtenu…

Pendant un long moment, il regarda. Devant lui, c'était un véritable trou d'ombre, au milieu duquel il avait peine à distinguer quelque chose.

Peu à peu, cependant, des silhouettes se précisèrent : cantines, couchettes, armes, bagages. Et, à force de mettre toute sa volonté à tendre son regard, il finit par pouvoir s'y reconnaître.

D'abord, sur une couchette, tout à l'opposé de lui, un homme étendu, la face bronzée, imberbe : c'était Luis Vergas.

Puis, tout contre la toile derrière laquelle il se trouvait à plat-ventre, un autre dormeur, plus âgé, avec une barbe toute grise : Justin Paumier.

Enfin, entre eux deux, si près que l'un et l'autre, en étendant le bras, pouvaient le toucher, un troisième individu était allongé, sur le sol même.

Il était aisé, en y prêtant attention, de distinguer les chevilles de cet homme attachées au moyen d'une corde.

Les poignets, eux aussi, étaient attachés. Dans l'œil du nocturne visiteur, un éclair s'était allumé, à la vue de ce troisième individu ; car celui-là était celui qu'il cherchait.

Un long moment il demeura dans cette même posture contemplative, tellement immobile qu'on eût pu le croire soudainement changé en statue de sel…

Cependant il ne pouvait s'éterniser ainsi. Il fallait qu'il prît un parti.

Enfin il se décida à jouer le tout pour le tout. Carrément, il prolongea l'incision pratiquée dans la toile de tente et, quand cette incision fut assez grande pour livrer passage à un homme, il commença de s'y glisser.

On juge s'il opérait avec prudence.

Un reptile n’aurait pas agi plus silencieusement. C’est à peine si une oreille habile eût pu surprendre, au milieu du silence qui planait, le plus petit frôlement.

D’ailleurs, une circonstance le servait : le bourdonnement produit par la respiration des dormeurs. Aussi put-il parvenir à passer dans l’intérieur de la tente sans avoir provoqué aucune alerte.

Une fois là, il s’arrêta pour reprendre haleine. Il étouffait presque et, dans sa poitrine, son cœur battait avec une violence extrême. C’était miracle qu’il n’eût point encore été surpris, et cependant il n’avait encore accompli que la partie la plus aisée de sa tâche.

La plus ardue restait à faire. C’était un coup à jouer sa peau cent fois.

Il s’en rendait compte maintenant, mais il était trop avancé pour reculer.

À battre en retraite, il n’y avait pas moins de danger qu’à aller de l’avant... et puis il touchait du doigt le but.

Lentement donc, il se remît en mouvement. Il avait à choisir entre deux chemins : l’un, le plus court, consistait à enjamber le corps de Justin Paumier.

L’autre consistait à le contourner, le ventre contre terre, en s’aplatissant le plus possible.

Ce second chemin était le plus long, c’est vrai, mais c’était aussi le plus sûr.

Néanmoins, comme l’homme avait, à présent, hâte d’en finir, ce fut le premier qu’il adopta. Il commença par se hausser sur ses poignets. Ensuite, après avoir promené autour de lui un long regard investigateur, il redressa le buste pour finir par s’agenouiller.

Là, il s’arrêta durant quelques secondes pour se donner le temps de souffler. Enfin, il se décida et, hardiment, en prenant soin de ne pas frôler le corps étendu, il l’enjamba. Sans bruit, avec une prestesse de clown, il se trouva de l’autre côté de Justin Paumier.

C’était à peine si, entre le professeur de musique et le prisonnier se trouvait un espace suffisant pour poser les pieds.

La volonté de réussir développait d’étrange façon l’agilité du visiteur qui, ensuite, se pencha vers celui auquel il avait affaire. Un rapide regard lui montra Paumier et Vergas dans la même attitude écrasée, tandis que son oreille ne lui faisait percevoir dans leur souffle aucune intermittence. Ils dormaient d’un sommeil profond, rassurant. Alors le visiteur, sans perdre une seconde, agit.

Penché vers Pédrille, il lui appliqua vivement la main droite sur les lèvres, pour l’empêcher de pousser l’instinctive exclamation d’effroi que pousse tout homme brusquement éveillé.

En même temps, il collait sa bouche à son oreille, appelant doucement :

– Pédrille ! Pédrille !...

Le prisonnier frémit, ses membres s’agitèrent, et un balbutiement indistinct sortit de sa gorge.

L’autre s’était un peu redressé, de façon qu’en ouvrant les yeux, Pédrille pût voir aussitôt le masque penché sur lui. Son étonnement, disons même sa stupeur, fut profond.

– Tu me reconnais ? demanda le visiteur.

– Oui... qui t’envoie ?

– Celui que tu sais... il veut savoir ce qu’est devenu Enrique Vergas.

Pédrille eut un hochement de tête vers les dormeurs et répondit d'une voix sourde, dans laquelle grondait une colère mal contenue :

– Ceux-là pourraient te répondre...

– Si je les interrogeais, ils ne me répondraient point, tandis que toi...

– Moi, je ne sais rien ; crois-tu donc qu'ils m'ont pris pour confident ?

– Tu es trop fin pour n'avoir pas de soupçons !... Penses-tu qu'ils l'aient laissé à Tanger ?...

– C'eût été dangereux... les recherches de l'administration eussent pu l'y découvrir. Embarqué, peut-être ?

– Non ; aucun bateau n'a quitté le port ; nos renseignements sont certains.

« Le croiseur espagnol a visité jusqu'aux moindres canots de pêche, et on a menacé de punitions les plus sévères ceux qui faciliteraient l'évasion d'un des prisonniers des présidios...

– Que supposer ?

– Que peut-être l'ont-ils fait fuir vers l'intérieur.

– Assez dangereux... sans compter que les caravanes sont surveillées, que chacun de ceux qui en font partie est contrôlé par l'administration du sultan...

– Oui, je sais... mais je sais aussi qu'avec de l'argent on fait bien des choses.

« En outre, ce Luis Vergas, que nous avons reconnu et ce Justin Paumier ne s'amusent pas à faire une promenade dans le désert pour leur bon plaisir.

« Et cela ne nous surprendrait aucunement...

– Que Vergas fût avec la caravane qui m'emmène...

– Précisément... d'ailleurs, ta présence même en est un indice.

– Parce que... ?

– Parce que ces gens voudraient te confronter avec Vergas pour arriver à savoir la vérité.

« Crois-tu donc que s'il en eut été autrement ils ne t'auraient pas envoyé un coup de revolver dans la carcasse ?...

Pourquoi Pédrille se tut-il alors, au lieu de confirmer, comme il le pouvait, les suppositions de son interlocuteur ?

Son instinct pressentait un danger.

Aussi se contenta-t-il de dire, le plus naturellement qu'il lui fut possible :

– Tu peux avoir raison.

– J'ai raison, affirma l'autre... On ne t'a pas encore interrogé ?

– Non...

– Cela viendra... j'espère que tu sauras tenir ta langue ; tu sais trop ce qu'il t'en coûterait si tu avais l'imprudence de parler...

Un frémissement crispa la face du prisonnier qui murmura :

– Pourquoi ne m'emmènes-tu pas ?... ils dorment : d'un coup de ta navaja, tu tranches mes liens et je pars à ta suite.

– Deux hommes à travers le camp, ce serait trop dur...

« C'est déjà miracle que j'aie pu arriver sans encombre jusqu'à toi...

« Écoute : le patron a intérêt à ce que tu restes, pour savoir ce qui se passe...

Mais, d'une voix implorante, Pédrille balbutia :

– Emmène-moi... emmène-moi... te dis-je... Je ne sens pas ma peau en sûreté, ici...

L'autre eut un rire muet qui lui fendit ignoblement la bouche jusqu'aux oreilles.

– Crois-tu donc, demanda-t-il, qu'elle le serait davantage, là-bas ?...

Comme il achevait ces mots, voilà que soudain, dans un coin de la tente, il y eut un froissement d'étoffes.

Il se retourna et vit à sa grande stupeur une silhouette humaine agenouillée, lui faisant face. Dans l'ombre, les yeux mettaient deux points lumineux.

– Qui est là ?... demanda une voix.

Naturellement, le visiteur nocturne ne répondit point.

– Qui est là ?... demanda l'autre, la voix haussée.

Puis, devant le mutisme absolu de l'inconnu :

– Alerte !... señor Vergas... señor Paumier...

Les deux dormeurs furent sur pied en un clin d'œil.

Mais l'autre, comme bien on pense, n'attendit point qu'on-lui mît la main au collet. Tête basse, il se rua hors de la tente, ainsi que fait un sanglier qui veut forcer un passage. Le hasard voulut que le professeur de musique se trouvât précisément dans la direction de la sortie. Le fuyard vint donner de la tête en plein milieu de la poitrine de l'infortuné, qui culbuta. Il enjamba son corps et s'élança au dehors... Sur ses talons, se ruèrent Luis Vergas et Pépito... Ce fut une course folle à travers la nuit...

Le camp s'était peu à peu éveillé et l'homme voyait à chaque instant un dormeur se dresser soudain devant lui, barrant le chemin du désert.

Force lui était, par un brusque crochet, de l'éviter et de repartir dans une direction opposée. On entendait siffler son souffle dans sa poitrine oppressée.

Les autres, d'ailleurs, haletaient.

Pépito, quoique le plus jeune de tous, était celui qui avait sur toute la bande le plus d'avance. Les jarrets du petit paysan avaient une élasticité telle que, tout de suite, il avait pris la tête des coureurs.

Rapidement il gagnait sur le fuyard.

Celui-ci sentait déjà dans son dos le halètement du gamin.

Encore une seconde et les doigts de Pépito s'accrochaient à ses vêtements.

Prompt comme l'éclair, il se retourna et ouvrit les bras. Le gamin, emporté par son élan, ne put s'arrêter à temps et les bras du fuyard, se refermant, il se trouva enserré dans une sorte d'étau vivant qui lui broyait la poitrine.

Mais Pépito ne perdit point la tête.

C'était de sa propre existence qu'il s'agissait ; férocement, il saisit l'homme à la gorge avec ses mâchoires et lui enfonça ses dents aiguës dans la chair…

L'autre, sous l'influence de la douleur, desserra son étreinte.

Le gamin en profita pour tirer prestement de sa poche sa navaja et pour en frapper son adversaire entre les deux épaules. Le coup avait été si violemment porté que la pointe de la lame atteignit sans doute le cœur, car il tomba comme une masse.

Au même moment, arrivaient Luis Vergas et les indigènes que suivait de loin, clopin-clopant, Justin Paumier.

– Un peu tard, señor Vergas !... dit le gamin en essuyant la lame de sa navaja sur une touffe d'herbe.

Tout le monde considérait d'un air stupéfait le cadavre étendu sur le sol.

Le premier, Justin Paumier eut la curiosité de savoir à qui on avait affaire...

Un falot allumé projeta sa lumière sur la face du défunt.

Vergas et Pépito poussèrent en même temps la même exclamation. Ils avaient reconnu l'un et l'autre l'un des soldats du poste espagnol qui gardait la porte du présidio, celui-là même qui était venu à Tanger chercher l'argent promis.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Un instant de réflexion fit dire à Justin Paumier, qui, étant plus âgé, avait coutume de juger les événements avec plus de sagacité et d'en tirer des conclusions plus rationnelles :

– Cela veut dire qu'un danger nous menace... qu'en fuyant Tanger, nous entraînons sur nos talons un implacable adversaire.

« Et que si nous pouvons soustraire le malheureux Enrique aux coups de la loi, nous aurons à le protéger contre ceux d'un ennemi acharné à sa perte !

IX

LA POURSUITE

Le voyage, cependant, se poursuivait sans encombre.

Au fur et à mesure qu'on s'enfonçait dans le désert marocain, les chances d'attaque devenaient plus rares.

La surveillance était plus aisée.

Pourtant, Justin Paumier et Luis Vergas, redoutant les embûches, avaient moins de facilité pour dissimuler leurs marches que lorsque la caravane de Rab'hi traversait des contrées peuplées.

Le désert semblait une immense circonférence dont la caravane formait le centre, mais un centre mobile qui allait à chaque pas se déplaçant un peu plus...

Mais de ce déplacement, ils n'avaient aucune sensation. Toujours du sable, toujours des rochers volcaniques, toujours quelques arbres grêles, dont les troncs semblaient avoir été tordus par la main d'un géant, dont le feuillage gris était mangé par la chaleur torride du soleil.

Une huitaine de jours s'étaient écoulés depuis les incidents narrés dans le précédent chapitre.

Le calme était revenu dans les esprits.

Mlle de la Cuerta ne songeait même déjà plus à cette alerte, qu'on lui avait racontée, sommairement, d'ailleurs.

Pépito avait, à plusieurs reprises, voulu arracher la vérité à Pédrille.

Mais celui-ci était demeuré muet.

Il avait refusé de reconnaître dans ce visiteur nocturne l'un des soldats préposés à la garde du présidio de Ceuta.

De son côté, Rab'hi, instruit par expérience de cette aventure, prenait les plus minutieuses précautions.

Il faisait couvrir aussi loin que possible la marche de la caravane par des cavaliers en qui il avait une confiance sans bornes. Outre les éclaireurs, qui marchaient quelquefois à trois kilomètres en avant, il garnissait encore les flancs de sa troupe de cavaliers qui avaient pour mission de se rabattre sur elle, au cas où la moindre alerte se produirait.

Il en était de même pour les derrières qu'il protégeait aussi loin que la prudence pouvait le lui permettre, car il y avait à craindre aussi que ceux auxquels il donnait ainsi mission de le protéger, lui et ses amis, ne se fissent enlever.

Il arrivait souvent que Pépito, dont l'activité dévorante se consumait à cette marche lente et pour ainsi dire insensible à travers les sables brûlants, s'amusait à faire la navette entre les éclaireurs et la caravane... Cela lui usait les nerfs et lui faisait prendre patience...

Or, un jour qu'il cheminait tranquillement en compagnie d'un des cavaliers chargés d'assurer l'arrière-garde, voilà qu'il vit tout à coup celui-ci se hausser sur ses étriers et, la main en visière au-dessus des yeux, inspecter l'horizon.

D'abord, le gamin crut que son compagnon était impressionné par l'admirable spectacle qui s'offrait à eux... Le soleil, tout là-bas, semblait un globe de feu prêt à s'éteindre dans l'océan de sable...

À perte de vue, le ciel rougeoyait, comme s'il eût reflété, ainsi qu'un miroir, des lueurs d'incendie ; jusqu'à leurs pieds, les vagues inertes du désert étaient teintées de sang... Et dans l'air, il y avait un silence impressionnant, au milieu duquel la marche prudente des chevaux mettait un froissement singulier. On eût dit que les animaux eux-mêmes hésitaient à troubler cette solennelle quiétude.

– C'est beau, n'est-ce pas ? fit le gamin, d'une voix admirative.

Il avait parlé en espagnol. Le long séjour à Tanger des cavaliers de Rab'hi, leurs fréquents rapports avec les Européens les mettaient à même de comprendre cette langue. Le Maure ne répondit pas.

Il était si profondément absorbé que peut-être, sans doute même, n'avait-il point entendu... Une inquiétude visible flottait sur son visage, l'assombrissait.

Une ride coupait transversalement son front, tandis que ses lèvres se plissaient dans une morne signification. Même, à un certain moment, sa main tira machinalement sur les rênes : son cheval s'arrêta... Celui de Pépito fit de même. Étonné, le jeune garçon demanda :

– Qu'arrive-t-il donc ?...

Le Maure, sans parler, désigna de son index tendu la tête de sa monture.

La bête avait dressé les naseaux, comme si elle eût aspiré l'air, à la manière dont un chien de chasse quête une piste. En même temps, ses oreilles s'étaient tournées dans différentes directions, en une mobilité inquiète.

Alors, Pépito commença à concevoir quelque inquiétude.

– Tu redoutes quelque chose ?... demanda-t-il.

L'autre eut un mouvement brusque sur sa selle, et répondit d'une voix gutturale qui trahissait son mécontentement :

– Je ne redoute rien... je cherche à comprendre.

– Mais, encore une fois, que se passe-t-il ?

– Mon cheval s'est ému et, dans le désert, un cheval qui s'émeut, c'est grave...

Pépito, qui se trouvait étonné bien souvent, en présence des manifestations diverses de cette vie si différente de celle d'Espagne, Pépito répliqua aussitôt :

– Ma monture ne bouge pas, elle...

« Elle a cependant des oreilles et des naseaux comme la vôtre.

– Assurément ; mais votre cheval est un cheval hongre...

« Le mien est un étalon... Sans doute a-t-il flairé au loin quelque cavale.

– Peut-être la brise lui a-t-elle apporté soudain les émanations d'une bête de la caravane ? suggéra le gamin.

Le Maure secoua la tête.

« Il n'y a point de cavale dans la caravane de Rab'hi, répondit-il laconiquement.

Pépito, cependant, en dépit de cette déclaration, ne pouvait croire que son interlocuteur s'émût avec raison d'un aussi mince détail.

Un cheval qui pointe les oreilles !...

Un cheval qui hume l'air de ses naseaux... *Per dios !*... les oreilles ont été données aux chevaux pour être pointées... comme les naseaux leur ont été donnés poux être dilatés.

Le jeune garçon ne voyait là, dedans qu'une chose, c'est que le soleil s'abaissait rapidement derrière l'horizon.

Maintenant, les sables s'incendiaient au contact du globe de feu. Mais le ciel s'assombrissait progressivement.

Le jeune garçon était depuis assez longtemps sur la terre d'Afrique pour savoir avec quelle rapidité la nuit succède au jour.

On dirait un rideau que tire une main invisible. Or, aussitôt que, dans la profondeur des cieux, s'allumaient les premières étoiles, la caravane faisait halte et, les retranchements improvisés à l'aide des bagages, on campait.

Rab'hi exigeait alors que tous ses cavaliers eussent rejoint.

Il avait sous la main un trop petit nombre de défenseurs pour s'exposer à s'en laisser enlever par une de ces surprises dont les pillards du désert sont coutumiers, au tomber du soleil.

Assurément, Pépito n'était point poltron. Il avait prouvé, en de nombreuses circonstances, qu'il était crâne.

Mais il comprenait combien était justifiée la prudence du chef maure, et il s'inquiétait de voir son compagnon s'attarder ainsi, dans une immobilité quasi extatique, alors qu'il eût dû mettre son cheval au galop pour rejoindre le campement.

– Vois, dit-il tout à coup en étendant la main vers l'horizon, les feux s'allument.

Dans l'air tiède du soir, en effet, montaient là-bas de minces colonnes de fumée, au milieu desquelles, par instants, brillaient des gerbes d'étincelles.

Le cavalier ne répondit pas. Il était penché sur l'arçon de sa selle ; maintenant il ne regardait plus, il écoutait.

Ce n'était plus sur ses yeux qu'il avait placé sa main, mais il l'avait portée, en guise de cornet, autour de son oreille.

Vainement Pépito s'efforça-t-il de surprendre quelque bruit. Rien... un silence profond, que troublait seul, maintenant, l'impalpable murmure que faisaient les insectes bourdonnants.

– Qu'est-ce que tu entends ? demanda-t-il, avec une impatience non dissimulée.

Au lieu de répondre, le Maure tendit l'oreille d'avantage. Brutalement, Pépito le vit crisper sa main sur l'arçon de sa selle, tandis que son visage se transformait dans une expression singulière.

– Partons, dit le gamin avec insistance.

« Ou, si tu ne pars pas... je pars seul...

L'autre eut un mouvement d'hésitation ; puis enfin, paraissant prendre brusquement son parti :

– Pars donc seul... fit-il, oui, pars... pars vite...

– Mais que se passe-t-il ?... pressens-tu un danger ?... Parle... tu n'as pas le droit de me cacher ce qu'il y a !...

Le Maure laissa tomber sur lui un regard méprisant.

– Pour t'exprimer ainsi, es-tu Rab'hi... mon chef ?... Non ! va-t'en... plus tard, tu me sauras gré de t'avoir épargné la vie peut-être...

– Il y a un danger... un danger qui menace nos amis...

« Je ne pars pas... je reste pour savoir.

– C'est de la folie... te dis-je... c'est courir au-devant de la mort.

« Allah défend qu'on se débarrasse de la vie, de ses propres maux...

« Va-t'en... hâte-toi de fuir...

– Et toi ?

– Je reste... Rab'hi m'a donné mission de veiller sur sa sécurité... Je veille...

– Alors, je reste... déclara nettement Pépito.

Un soupçon lui était venu tout à coup ; il voulait s'assurer que, cette fois, il ne se trompait pas.

Le Maure lui lança un regard terrible.

– Va-t'en, te dis-je ! gronda-t-il... ne tente pas le diable.

Goguenard et crâne, ainsi qu'un véritable gamin de Paris, Pépito riposta :

– Le diable... serait-ce toi... par hasard ?...

L'autre attacha sur lui des regards pénétrants et garda le silence. Mais au feu qui brillait dans ses prunelles noires, il était aisé de deviner quelles idées sinistres hantaient son cerveau.

Pépito rassembla les rênes de sa monture, en même temps qu'il lui collait aux flancs ses talons éperonnés, prêt à la faire bondir en avant.

En ce moment, au loin, une tache apparut sur l'immensité morne de la plaine de sable. Cette tache, si lointaine, donnait l'impression de quelque oiseau reposé sur un charnier. Mais les proportions de cette apparition croissaient rapidement.

Et, bientôt, Pépito s'écria :

– Un cavalier... vois-tu, c'est un cavalier...

Dans sa naïveté, le jeune garçon s'imaginait que son compagnon se désintéressait peut-être de ce qui se passait à l'horizon.

Soudain, le Maure gronda :

– Chien maudit, tu en as trop vu !...

Et il poussa son cheval vers celui de Pépito. Si celui-ci n'avait été avisé des intentions soudainement hostiles de son compagnon par les quelques mots menaçants qu'il venait de proférer, sans doute eût-il été surpris.

Mais quelques secondes s'étaient écoulées entre le juron et le geste.

Cela suffit à Pépito.

Les mollettes de ses éperons effleurèrent les flancs sensibles de la bête, en même temps que sa main rendait la liberté aux rênes emprisonnées. Les doigts du Maure, tendus vers leur proie qu'ils croyaient tenir déjà, se refermèrent sur le vide, effleurant les vêtements de Pépito.

Un bond de son cheval l'avait mis hors d'atteinte, pour le moment, car le Maure, sans hésiter, se lança à sa poursuite.

Pépito ne perdit point un instant à délibérer. Il avait l'instinct que, dans les circonstances où il se trouvait, la rapidité seule de la décision pouvait le sauver... et sauver aussi ses amis...

Courbé sur l'encolure de son cheval, il filait comme une flèche.

Et c'était une heureuse circonstance que, tout gamin, il eût fréquenté les gens de chevaux et appris à se tenir, tel un singe, en équilibre sur le dos des étalons.

Il avait pour parent – un cousin de sa mère – un vaquero des environs d'Arcos, avec lequel, lorsque l'école lui laissait quelque loisir, il passait des après-midi entiers dans les champs.

Celui-là avait été son premier maître d'équitation et, grâce à ses conseils, le gamin était devenu un écuyer de première force.

Jamais plus qu'en ce moment Pépito ne s'était applaudi de cette science équestre.

Ce n'était pas, en effet sa peau seulement qu'il sauvait... mais sans doute celle aussi de ses compagnons...

Le cavalier maure, en lequel Rab'hi avait mis toute sa confiance, était un traître qui s'entendait avec les gens dont on sentait vaguement la présence autour de la caravane, depuis son départ de Tanger. Peut-être même était-ce celui grâce à la complicité duquel, l'autre nuit, ce déserteur espagnol avait pu s'introduire dans le camp.

Pépito n'était pas assez simple pour avoir pensé un moment à engager une lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Il fuyait de toute la vitesse de son cheval...

Celui-ci filait avec une rapidité telle qu'il ne donnait point la sensation d'effleurer le sol de la pointe de ses sabots.

On eût dit qu'il avait des ailes attachées à ses flancs... Mais, derrière lui, galopait aussi la monture du Maure, avec une vélocité égale... Sans doute, les deux bêtes étaient-elles de pareille vaillance et d'endurance égale.

La distance, d'à peine quelques mètres, qui les séparait, demeurait constante...

Le second paraissait incapable du vigoureux effort qui l'aurait jeté, en une seule foulée, sur celui qui le précédait.

La course se poursuivait ainsi, dans la direction du camp.

Et déjà, aux confins de l'horizon, s'apercevaient les minces colonnes de fumée que les foyers allumés pour le repas du soir faisaient monter dans le ciel.

Soudain, Pépito eut le pressentiment que le Maure, exaspéré par cette poursuite se prolongeant, allait demander à sa monture un invraisemblable effort.

Il entendit la voix gutturale du cavalier qui excitait la bête... Il eut conscience du double coup d'éperons déchirant les flancs, en même temps que les poignets vigoureux enlevaient le cheval et le portaient pour ainsi dira en avant.

Il excita, lui aussi, sa monture...

Mais la vaillante bête donnait tout ce dont elle était capable.

Le gamin comprit que si celui qui le poursuivait obtenait de son cheval ce qu'il en désirait, c'en était fait de lui.

Comme un souffle d'air passa près de lui, soudain. Un pan de l'ample burnous du Maure le souffleta...

Mais l'élan imprimé à la bête était si violent, que l'indigène dépassa alors celui qu'il avait voulu saisir. Sous peine d'un heurt dangereux, peut-être mortel, Pépito dut tirer sur les rênes.

Par un audacieux mouvement, le Maure avait contraint sa monture à se mettre en travers du chemin.

Vainement le gamin voulut-il contraindre son cheval à se jeter de côté, dans un écart qui lui eût livré la route libre.

L'autre, cavalier consommé, lui barrait le chemin.

Alors Pépito saisit dans ses fontes un revolver, ajusta le Maure et fit feu.

À bout portant, le coup devait être mortel.

Mais le Maure avait vu le mouvement : il fit se cabrer son cheval, qui reçut la balle en plein dans l'œil droit. La malheureuse bête se cabra ; puis, soudainement, comme foudroyée, elle roula à terre, où elle demeura sans mouvement.

Mais, en cavalier consommé, le Maure avait vidé les étriers avant de se trouver engagé sous le flanc de sa monture.

En même temps, il se jetait à la bride du cheval de Pépito.

La bête, effrayée, se rua de côté, et le gamin, surpris, cette fois, par le mouvement qu'il voulait provoquer lui-même, quelques instants auparavant, fut jeté hors de la selle.

Cette fois, il était pris, d'autant plus qu'étourdi par la chute, il avait été incapable de se redresser tout de suite.

D'ailleurs, à pied, qu'eût-il pu tenter, désarmé... Après avoir calmé le cheval par quelques flatteries et des paroles douces, le Maure se baissa, saisit le corps inerte de Pépito et le jeta en avant de la selle, ainsi qu'il eût fait d'un simple sac de grains...

Ensuite, il s'élança sur le dos de la bête et lui fit faire volte-face...

Peut-être l'écho de la détonation du revolver de Pépito était-il parvenu jusqu'au camp ?

Donc, on avait dû s'en émouvoir, car, au désert, on a le devoir de s'émouvoir du moindre incident, et la détonation d'une arme à feu n'est point un incident banal. Dans ces conditions-là, dans quelques instants les cavaliers de Rab'hi accourraient.

Pour cette raison, le Maure n'avait pas de temps à perdre pour s'éloigner.

En outre, là-bas, la silhouette du cavalier qu'avait signalée l'infortuné Pépito se précisait à vue d'œil, et il eût été imprudent de laisser faire au nouveau venu trop de chemin.

C'eût été s'exposer à se faire surprendre. Donc, dans un galop fou, le Maure partit dans une direction opposée au campement, se dirigeant droit vers celui qui arrivait.

La secousse de cette galopade effrénée avait tiré Pépito de son évanouissement.

Il avait ouvert les yeux et n'avait pu retenir un geste d'épouvante en se rendant compte de la posture en laquelle il se trouvait. Le Maure lui dit brusquement :

– Un appel, un mouvement... c'est la mort...

Le gamin jugea opportun de se tenir coi ; il était brave, mais il estimait inutile de courir au-devant de la mort, alors que de sa mort ne pouvait ressortir rien d'avantageux pour ses amis.

D'autant que, du moment que cet homme ne l'avait point tué immédiatement, c'est qu'apparemment il avait une raison pour le laisser vivre.

Cette raison, Pépito sentait qu'il était intéressant de la connaître.

Il se promit donc d'être maître de lui et d'attendre les événements patiemment.

Sa patience ne devait pas être de longue durée.

En un temps de galop, les deux cavaliers furent proches l'un de l'autre.

Pépito regardait avec une curiosité intense, à laquelle se mêlait un peu d'appréhension, celui qui venait d'aborder le Maure de Rab'hi.

Quelle différence entre les deux hommes !... aussi bien au point de vue du costume qu'au point de vue du type même.

Le nouveau venu, à moitié nu, n'avait pour tout vêtement qu'une sorte de manteau court à raies rouges et blanches, auquel un capuchon était fixé...

Ce capuchon, battant entre les deux épaules, laissait apparaître la tête brune, presque noire, tellement basanée qu'elle donnait l'impression du bronze... Dans la face aux traits énergiques, à laquelle plusieurs cicatrices donnaient une expression de férocité particulière, les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

Entre les lèvres épaisses, qui formaient un double bourrelet de chair saignante, les dents étincelaient, blanches comme de l'émail, découvertes par un rictus féroce.

Par l'entre-bâillement du manteau, le torse apparaissait nu, superbe, dans sa musculature nerveuse, coupé diagonalement par la bretelle de cuir rouge du fusil et une lanière de cuir jaune à laquelle pendait, lame nue, un sabre recourbé.

Une sorte de caleçon de toile bise complétait le costume, laissant les jambes à découvert à partir du milieu de la cuisse.

Les pieds nus s'attachaient, par l'orteil, à des étriers de corde, fixés à une mauvaise selle. Quant au cheval, sauf la selle et une bride faite de corde, il était nu comme son maître, dépourvu de tous ces cuirs travaillés, de tous ces pompons multicolores dont les cavaliers musulmans se plaisent à orner leurs montures.

Le cavalier et le cheval formaient un ensemble tragique qui mit un frisson entre les deux épaules de Pépito.

Il regardait de tous ses yeux, cherchant à surprendre sur les traits des deux interlocuteurs le sens des paroles qu'ils échangeaient d'une voix gutturale.

Mais vainement.

Ils causaient ensemble dans un idiome spécial, dont aucune syllabe n'était familière à l'oreille du gamin. Assurément, il devinait qu'il devait être question de lui.

Le nouveau venu, à différentes reprises, tournait ses regards de son côté, de manière significative.

Oh ! ce que Pépito eût donné pour pouvoir comprendre... pour pouvoir deviner... Mais tous ses efforts demeuraient stériles.

Tout à coup, l'entretien prit fin.

Le Maure saisit le gamin, le tendit à bout de bras au cavalier noir, qui le reçut aussi aisément que s'il n'eût pas plus pesé qu'une plume, et le coucha devant lui, ainsi qu'avait fait l'autre...

Après quoi, tournant bride, il partit à fond de train dans la direction opposée au campement.

Pépito avait frémi.

Un moment, obéissant à un irrésistible instinct, il avait tenté de se révolter.

Mais alors, la large main du cavalier s'était posée sur sa gorge, ses doigts avaient exercé une légère pression, et tout à coup le gamin avait eu la sensation que l'air lui manquait. La révolte se prolongeant provoquerait un étranglement rapide. Il renonça à la lutte et retomba dans son insensibilité première.

Le cavalier reposa sur lui un regard tranquille, tandis que sa tête s'inclinait dans un geste sobre d'approbation.

Machinalement, les yeux de Pépito avaient cherché le cavalier de Rab'hi...

Il ne vit en ce moment qu'un petit point noir qui allait, diminuant de seconde en seconde, dans la direction où se trouvait campé le fils de Mohamed ben Amra. Le pauvre garçon éprouva par tout le corps un frémissement de rage.

Combien était-il aisé de deviner que ses amis allaient être le jouet de ce misérable et croire à la fable qu'il lui plairait de leur conter !

Leur perte était certaine, du moment qu'ils auraient confiance dans un pareil misérable. Et comment n'auraient-ils point confiance ?

Un sanglot lui déchira la gorge, tandis qu'une larme lui montait aux paupières.

Vainement s'efforça-t-il d'en demeurer maître, de la dissimuler.

L'amour-propre le poussait à paraître demeurer maître de lui, en une circonstance aussi tragique... La rage et la douleur l'emportèrent sur sa volonté...

Deux grosses larmes jaillirent qui coulèrent lentement le long de ses joues.

Il eut un instinctif mouvement pour les essuyer, mouvement sur lequel le cavalier noir se méprit, car, violemment, il comprima la main du jeune garçon, tandis qu'il grommelait quelques paroles colères... Pépito, immobilisé, ferma les yeux et se tint coi.

Alors, le cheval fut lancé à travers la plaine de sable, dans un galop vertigineux qui brisait les reins du prisonnier.

Mais celui-ci mit toute sa force de volonté à ne point laisser échapper une plainte qui trahît les souffrances cruelles qu'il endurait.

Cette galopade lui était un épouvantable supplice.

Heureusement qu'elle dura peu.

Brusquement, le cheval s'arrêta et la douleur que ressentit le jeune garçon de cet arrêt brusque fut telle qu'il poussa une exclamation.

Instinctivement il avait ouvert les paupières, et son exclamation de douleur fut suivie aussitôt d'une autre exclamation, de surprise, celle-là.

Il se trouvait au milieu d'un campement, dressé dans une sorte d'excavation rocheuse que les caprices de l'oued avaient creusée en plein sable.

Une quarantaine de chevaux se trouvaient à l'attache, la tête enfoncée dans des sacs gonflés d'orge.

Des mehara, dessellés, buvaient à longs traits l'eau d'un puits, que des indigènes puisaient dans des outres de toile.

Autour de ce puits, plusieurs tentes en poils de chameau, à raies multicolores, étaient dressées. À travers le camp, des hommes allaient et venaient.

Les uns étaient en tous points semblables à celui qui venait de paraître : à demi nus, noirs de peau, les cheveux crêpelés à la façon des nègres et formant sur le sommet de la tête une manière de toupet que retenait un fil de palmier.

Ils avaient l'air farouche et regardaient Pépito avec une curiosité cruelle.

Les autres étaient aussi différents d'eux, au point de vue physique, qu'ils l'étaient au point de vue des vêtements.

Plus hauts de taille, d'allure plus élégante, ils avaient le teint doré de l'Arabe, avec même quelque chose d'européen dans la coupe du visage.

Leurs vêtements étaient ceux des Maures habitant les contrées qui avoisinent Tanger, c'est-à-dire de simples caleçons de soie multicolore, des vestes brodées, des manteaux à capuchon et des armes brillantes.

Autant que Pépito en put juger, ceux-là devaient appartenir à la race plus spéciale des Berbères, race guerrière et irréductiblement indépendante.

Le jeune garçon ne put s'empêcher de frémir à la vue de cette force importante. Ceux-là se tenaient là en embuscade, prêts à fondre sur le camp de Rab'hi, à le surprendre et à l'égorger.

Il ne pouvait rien faire.

Une chose qu'il ne pouvait comprendre, par exemple, c'était la raison pour laquelle on ne l'avait pas mis à mort.

Assurément, le cavalier maure qui l'accompagnait ne devait point être un méchant homme. Il n'en voulait pour preuve que l'insistance mise par son compagnon a le renvoyer au camp de Rab'hi.

Donc, cet homme n'était animé à son égard d'aucune mauvaise intention.

S'il l'avait confié à celui qui était venu le rejoindre, c'était uniquement par crainte que, bien entendu, il ne rapportât à ses amis ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu. Mais le cavalier nègre aurait pu s'il l'avait voulu, le mettre à mort.

S'il ne l'avait tué, c'était parce qu'il avait, sans doute, des ordres pour l'épargner... Mais qu'allait-on faire de lui ?

Est-il utile de dire que toutes ces pensées n'avaient pas eu besoin de plus de quelques secondes pour se presser dans sa cervelle ?

Sa curiosité, en tout cas, ne devait pas tarder à être satisfaite.

Un noir, sur l'ordre du cavalier, s'était détaché du groupe de curieux dont étaient entourés les nouveaux venus.

Quand il revint, il prononça quelques paroles gutturales au cavalier, qui sauta à terre après avoir tendu aux assistants son prisonnier.

Tout étourdi par cette course rapide qui lui avait rompu les reins, celui-ci chancela. On dut le soutenir pour l'empêcher de tomber.

Pépito se raidit et, repoussant ceux qui s'étaient empressés autour de lui :

– Merci, déclara-t-il, je n'ai besoin de personne.

À défaut des paroles, les autres comprirent le geste et s'écartèrent. Mais alors le cavalier noir le prit par le poignet et fermement, mais sans rudesse, l'entraîna.

Il se dirigeait vers une tente un peu plus élevée que les autres, et devant laquelle trois individus, accroupis sur leurs talons, jouaient aux cartes.

Pépito ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant les soldats des postes de Ceuta, ceux qu'avaient débauchés l'argent de Luis Vergas.

C'était un de leurs compagnons que, quarante-huit heures auparavant, il avait surpris dans le camp de Rab'hi et mis à mort...

Que signifiait la présence de ceux-ci ?

À l'exclamation de Pépito, ils avaient relevé la tête.

– Tiens, fit l'un d'eux en espagnol, c'est le gamin de là-bas...

Pépito se contenta de lui décocher, en passant, un regard méprisant, sans paraître même avoir entendu les paroles qu'il venait de prononcer.

Son guide, d'ailleurs, ne lui aurait pas laissé le temps de s'arrêter pour causer : il le poussait brutalement vers l'entrée de la tente.

Dès le seuil, le gamin fit halte, quelque peu interloqué par l'obscurité profonde au milieu de laquelle il se trouvait, au sortir de la lumière éclatante du soleil.

Une voix dit alors, en espagnol :

– Assieds-toi, gamin, et écoute...

Surpris, Pépito se jeta en avant, curieux de voir le visage de celui qui venait de parler.

Mais derrière lui était demeuré le cavalier maure, dont la main s'abattit sur son épaule, pour le contraindre à obéir à l'injonction qui lui avait été faite.

Quand il se trouva, bien contre son gré, assis sur un tapis épais qui recouvrait le sol, Pépito tenta de percer l'obscurité qui l'environnait. Le cou tendu, les yeux saillants hors la tête, il mettait toute sa volonté à regarder, à voir.

Et voici ce qu'il vit :

La tente était séparée, en son milieu, par un tapis arabe qui, attaché au sommet, traînait jusqu'à terre, formant un écran impénétrable à la vue.

Pépito avait obéi à l'ordre qui lui avait été donné... Refuser eût été inutile ; en outre, une surprise très vive s'était emparée de lui, qui l'avait fait s'asseoir pour ainsi dire automatiquement.

La voix qu'il venait d'entendre, il lui semblait que ce n'était pas la première fois qu'elle frappait ses oreilles.

Mais où et en quelle circonstance l'avait-il entendue déjà ? Voilà ce qu'il cherchait vainement à se rappeler.

Soudain, un des hommes qui l'avaient amené entra dans la tente et accrocha à l'une des armatures de celle-ci une lampe munie d'un réflecteur qui lui jeta à la face un faisceau de lumière. Tout d'abord, le jeune garçon en fut tellement aveuglé qu'il en ferma les paupières...

Quand il rouvrit les yeux, il était seul.

Alors, derrière la tenture, la même voix qui l'avait intrigué se fit entendre à nouveau :

– Je commence par t'affirmer que tu n'as pas à craindre pour ta vie.

« Tu es aussi en sûreté ici que dans le camp de Rab'hi...

« À condition toutefois que tu parles sans détour et répondes en toute franchise aux questions que je vais te poser.

Au bout d'un instant, Pépito répliqua :

– Avant toute chose, sache que je ne suis ni d'humeur ni de caractère à trahir mes amis. Donc, si c'est à eux qu'a trait ce que tu as à me demander, dispenses-toi de me questionner, car je ne pourrais te répondre.

Il sembla au gamin que, derrière la tenture, il y avait comme un grondement de mauvaise humeur. Presque aussitôt, on lui objecta sentencieusement :

– Au désert, on considère comme des amis ceux-là seuls qui vous peuvent faire du bien ou qui ne vous font point de mal, vous en pouvant faire.

Le gamin répliqua avec vivacité :

– Nous ne sommes point au désert ; j'entends que ni toi ni moi, nous ne devons raisonner comme les gens de ce pays.

« Puisque toi et moi, nous sommes des Européens...

– Tu es bien affirmatif, en ce qui me concerne.

– Peut-on jamais affirmer trop vivement la vérité ? Tu es Espagnol, et je ne me tromperais pas de beaucoup en disant que tu es de la province de Cadix.

Pour la seconde fois, Pépito eut l'impression que ses paroles étaient accueillies par un accès de mauvaise humeur.

Il poursuivait avec netteté :

– Donc, tu es Espagnol... Eh bien ! tu me connais trop pour pouvoir supposer que je puisse consentir à trahir mes amis.

« En outre, tu sais qu'un serment, pour nous autres, est sacré, inviolable.

« Or j'ai juré, sur le corps de mon père, encore chaud, de venger sa mort et de tuer de ma main son assassin...

« Aucune personne au monde ne m'empêchera de tenir mon serment...

– La loi ne s'est-elle pas chargée déjà de punir l'assassin, en l'envoyant au présidio ?...

Pépito fut surpris.

Comment se faisait-il que cet inconnu, avec lequel il conversait si singulièrement, fût au courant du crime donc Rodriguez avait été la victime ?

Mais, malgré lui, emporté par un premier mouvement, il s'écria :

– Crois-tu que je voyagerais ici en compagnie d'Enrique Vergas, si je le croyais coupable ?...

De l'autre côté de la tenture, il y eut un éclat de voix :

– Enrique Vergas est au camp de Rab'hi !... s'écria-t-on.

Pépito eut un mouvement de rage ; il comprit qu'il avait trahi lui-même le secret qu'il devait soigneusement cacher...

Il comprit que, en protestant de sa fidélité à ses amis, il venait de les livrer à leurs ennemis. Fou de colère, il se dressa et bondit vers la tenture, qu'il arracha pour se précipiter, sa navaja au poing, dans la partie de la tente dont il était séparé...

Ce mouvement avait été si brusque que la lampe se décrocha, roula à terre et s'éteignit, répandant une épouvantable odeur de pétrole... Vaguement alors, au milieu de l'ombre, Pépito distingua une silhouette d'homme assise sur un coffre.

Il se jeta dessus...

Mais l'homme avait évité, par un brusque écart, la ruée du jeune garçon qui, emporté par son élan même, heurta du pied le coffre et s'étala de tout son long. Un appel rauque avait retenti et aussitôt, dans la tente, avaient pénétré les deux individus qui y avaient introduit Pépito.

En un clin d'œil, le malheureux garçon fut ligoté, bâillonné, réduit à l'impuissance. Alors, une nouvelle lumière ayant été apportée, son interlocuteur inconnu rentra dans la tente ; il était enveloppé dans un ample burnous blanc dont le capuchon, rabattu sur sa tête, masquait entièrement ses traits. D'un geste, il écarta ses deux auxiliaires. Puis, s'asseyant sur le coffre, il interpella Pépito.

– Te voilà bien avancé, à cette heure ; il n'y a qu'un instant tu étais libre de tes mouvements, maintenant...

– Qu'importe !... je sais ce que je voulais savoir, répondit inconsidérément Pépito.

– Et que sais-tu donc ? demanda l'autre, avec une curiosité un peu trop vivement manifestée.

L’expérience rendait le jeune garçon prudent. Il se contenta de répondre par un vague hochement de tête ; tout de suite il avait eu l’intuition que répondre était se perdre.

L’autre poursuivit :

– Tu es en mon pouvoir et si tu tiens à la vie, je te somme de me répondre nettement.

– Je t’ai déjà dit que mes réponses seraient de même nature que tes questions.

« Pose-les... je verrai ce que je dois dire ou taire...

– Tu m’as dit tout à l’heure qu’Enrique Vergas faisait partie de la caravane en compagnie de laquelle tu as quitté Tanger...

Pépito ferma les paupières et ses lèvres demeurèrent muettes... Sans se déconcerter par ce mutisme, l’autre poursuivit :

– Mercédès de la Cuerta, qu’est-elle devenue ?... est-elle demeurée à Tanger ?... suit-elle la caravane de Rab’hi... elle aussi... ?

– La señora est demeurée à Arcos... répondit laconiquement Pépito.

– Tu mens !... Mlle de la Cuerta était à Tanger en même temps que toi et que cet imbécile de Français qui lui servait de professeur de musique, quand elle habitait Arcos.

– Avant que ne fût assassiné M. de la Cuerta... insinua le gamin.

Ses yeux étaient demeurés fixés sur son interlocuteur et virent frémir violemment le capuchon blanc.

Mais ce fut une impression fugitive qui passa, presque aussitôt que reçue.

L'autre avait instantanément repris son immobilité.

– Pour la troisième fois, déclara-t-il, je te surprends en flagrant délit de mensonge.

« Prends garde !

– Prends garde toi-même, répondit Pépito d'une voix farouche ; Dieu, qui t'a protégé jusqu'à présent, pourrait bien retirer de toi sa main protectrice, et alors...

– Cesse de t'occuper de moi... pour songer à toi, répondit l'autre, je t'assure que c'est beaucoup plus urgent...

Pépito, tout en parlant, ne cessait de chercher à part lui où il avait pu entendre la voix de cet homme.

Ainsi qu'il le lui avait dit nettement, celui-là était un Espagnol et, bien plus, un habitant de la province de Cadix...

L'oreille du gamin ne pouvait se méprendre à certaines intonations spéciales très caractéristiques. Soudain, il s'écria, obéissant à une intuition contre laquelle il eût vainement cherché à résister :

– Tu es l'assassin de M. de la Cuerta !

L'autre ne répondit pas.

Il se fit alors, dans la tente pleine d'obscurité, un silence impressionnant.

Et au milieu de ce silence il y eut, de l'autre côté de la tenture, un halètement si farouche, si douloureux aussi, qu'il équivalait à un aveu... Pépito avait oublié les circonstances tragiques qu'il traversait, il avait oublié qu'il se trouvait aux mains de cet homme et qu'en montrant une perspicacité trop grande, c'était sa vie qu'il jouait follement.

Il obéissait à un sentiment dont il n'était plus le maître.

– Assassin ! assassin ! clamait-il.

L’autre observait toujours le même silence terrible. Assurément, le jeune garçon devait avoir deviné la vérité, et son interlocuteur, en ce moment, luttait contre un trouble qu’il avait grand’peine à maîtriser.

Enfin, il y parvint probablement, car il prit la parole. Mais aux premiers mots qu’il prononça, le jeune garçon fut frappé de l’altération de sa voix... On n’eût jamais cru que c’était le même homme qui se trouvait là, de l’autre côté du tapis...

– Écoute, lui dit cette voix, tu es en mon pouvoir, et nulle force désormais ne pourra t’en arracher. Tu n’as qu’un moyen de sauver ta liberté, du moins ta vie, c’est de dire la vérité...

– La vérité ! s’écria Pépito au comble de la fureur.

Et oubliant tout ménagement :

– La vérité, je te l’ai dite : tu es l’assassin de M. de la Cuerta.

L’autre ne parut point avoir entendu et poursuivit :

– Qu’est devenu celui que tes compagnons et toi, vous avez fait évader du présidio de Ceuta ? Est-il demeuré à Tanger ? A-t-il fui par le désert comme tendait à me le faire supposer votre présence dans la caravane de Mohammed ben Amra ?...

Pépito garda le silence.

Son interlocuteur poursuivit :

– Prends garde ; les gens en compagnie desquels je me trouve connaissent des moyens merveilleux pour délier les langues rebelles.

– Il n’est aucun moyen de forcer quelqu’un à commettre une trahison...

– Crois-tu ?... Eh bien ! puisque tu me mets au défi... j'en ferai l'essai...

– À ton aise, mais souviens-toi de ceci : c'est que j'ai beau n'être qu'un gamin, j'ai de l'honneur, une idée que tu ne peux comprendre. Mon père était soldat et, plutôt que de le faire rougir dans sa tombe par une lâcheté, j'aimerais mieux me donner moi-même la mort.

L'autre ricana :

– Merci de m'avoir prévenu, je prendrai mes précautions...

Au même moment, Pépito se ruait en avant, dans un coup de folie, voulant savoir quand même à qui il avait affaire.

Mais, probablement, sans qu'il s'en aperçût, sans qu'il s'en doutât, était-il surveillé.

Car il n'avait point atteint la tenture qui le séparait de son interlocuteur, qu'il était saisi, immobilisé, bâillonné, aveuglé par une étoffe épaisse qui lui enveloppait hermétiquement la tête, comme eût pu le faire un sac.

X

TRAHISON !

Lorsque le cavalier maure était revenu au camp, seul, monté sur le cheval de Pépito, l'émotion avait été grande.

En un clin d'œil, la nouvelle de l'attaque dont son jeune compagnon et lui avaient été victimes avait volé à l'extrémité du campement.

L'homme avait été entouré, pressé, interrogé. Il lui aurait été difficile de se dérober aux questions qu'on lui adressait de toutes parts et, tout en se dirigeant vers la tente de Rab'hi, il avait dû répondre, par monosyllabes, à ceux qui lui faisaient escorte...

C'est ainsi qu'il arriva devant le fils de Mohammed, suivi des cavaliers maures, des chameliers et des serviteurs.

Devant la tente, tout ce monde s'arrêta et, accroupi sur les talons, se mit à commenter à voix basse le terrifiant événement. En pénétrant dans la tente où le chef, assis sur son tapis de prière, faisait ses dévotions, il attendit patiemment que Rab'hi eût fini.

Enfin, quand les derniers grains d'ambre de son chapelet eurent filé entre ses doigts, le chef se décida à s'apercevoir de la présence de l'homme.

Avec cette surprenante impassibilité de caractère des races orientales, il demanda :

– Qu’as-tu et que signifie ta présence ?

Seulement alors, il remarqua que ses vêtements étaient maculés de sang.

Il pointa son index vers les taches pourpres, en même temps que dans son regard il y avait une lueur interrogative.

– Un parti de maraudeurs nous a surpris, répliqua le cavalier, et l’enfant a été blessé, enlevé...

Il avait fourni cette explication d’une voix embarrassée, baissant la tête pour éviter le regard du chef qui cherchait la vérité au fond de ses prunelles.

– Et toi ? demanda Rab’hi au bout d’un silence, où sont tes blessures ?

L’homme garda le silence.

Il n’avait point prévu cette objection, si bien préparée qu’eût été sa conduite... Rab’hi lui dit ce seul mot :

– Lâche !...

L’insulte cingla la face du Maure aussi rudement qu’aurait pu le faire un coup de cravache. Ses joues s’empourprèrent et, dans ses prunelles noires, un reflet de fureur s’alluma.

Mais ses lèvres, un moment frémissantes, demeurèrent muettes, tandis que ses doigts se crispaient nerveusement sur l’étoffe de son burnous...

Rab’hi frappa dans ses mains.

Aussitôt le lambeau de toile qui masquait l’ouverture pratiquée dans la toile de tente se souleva et deux serviteurs entrèrent.

Le chef eut vers le cavalier maure un hochement de tête et dit froidement :

– Qu’on l’emmène et qu’on l’attache.

« Jusqu’à ce qu’on décide de son sort, votre vie me répond de lui...

Le prisonnier ne fit pas un mouvement, n’eut pas un geste de protestation et se laissa emmener docilement, comme si la sentence que venait de prononcer Rab’hi ne l’eût point concerné. À peine était-il sorti pour disparaître avec ses deux gardiens parmi le grouillement humain qui entourait la tente du chef, que M. Paumier arriva précipitamment. Luis Vergas le suivait.

Tous deux avaient le visage bouleversé.

Bousculant l’homme qui gardait l’entrée de la tente du chef maure, ils se précipitèrent à l’intérieur.

– Tu sais ce qui arrive ! s’écria le maître de musique d’une voix tremblante...

– Je le sais, répondit Rab’hi placidement.

– Quelles mesures comptes-tu prendre ? demanda Vergas.

– Quelles mesures puis-je prendre ?... fit le Maure en le regardant au fond des yeux, pour bien lui montrer qu’il parlait avec franchise...

Et avant que ses interlocuteurs eussent eu le temps de protester, il ajouta :

– Chez vous, gens d’Europe, quand un homme tombe à la mer, que fait celui qui commande le navire ?...

– Il stoppe, met une embarcation à l’eau et fait rechercher le naufragé...

– Quand le temps est beau et que le navire ne court aucun danger... rectifia Rab’hi.

« Mais au milieu d'un orage ou lorsqu'une circonstance particulière permet d'appréhender quelque péril, le commandant lève sa casquette... les matelots l'imitent... et le navire poursuit sa route...

M. Paumier demanda avec impatience :

– Où veux-tu en venir ?...

– À ceci... une caravane, c'est un navire...

« Le désert, c'est la mer, et je dois me conduire, moi, chef de caravane, comme se conduirait en semblable circonstance un capitaine de navire...

« Des embûches nous cernent de tous côtés et mon devoir m'interdit de compromettre, pour le salut d'un seul, le salut de tous...

– Il s'agit d'un enfant ! s'écria Vergas...

– Qu'importe... la vie d'un enfant peut-elle peser plus dans la balance que toutes les existences qui nous entourent et dont je suis comptable devant Allah ?

– Alors, tu refuses de rien faire ?...

– Je n'ai le droit de rien faire.

« D'ailleurs, que pourrais-je faire ?...

– Envoyer quelques cavaliers battre les environs, se livrer à la recherche des pillards...

– Crois-tu les pillards si naïfs qu'ils soient demeurés à proximité du campement, une fois leur coup de main réussi ?

« Ils ont dû mettre une grande distance entre eux et nous !... jusqu'où saurions-nous contraints de les poursuivre ?...

« Peut-être pour ne point les retrouver ?...

« Et au cas où il serait possible de les rejoindre, à combien d'adversaires nous heurterions-nous ?

M. Paumier s'écria avec la fougue d'un jeune homme :

– Pour nous Français, c'est une considération qui n'est point de nature à nous toucher...

« Nous courons d'abord sus à l'ennemi.

« Ensuite, nous les comptons...

Rab'hi eut un petit hochement de tête, tandis qu'un fin sourire plissait ses lèvres...

– Mauvaise méthode pour les gens du désert... déclarait-il.

Luis Vergas insista :

– Mais en quoi ces recherches seraient-elles de nature à nuire en quoi que ce soit à la caravane ?

« On pourrait profiter de l'arrêt forcé de cette nuit pour battre les environs... et demain, si les recherches avaient été infructueuses, on pourrait repartir à l'heure indiquée...

– Sur quelles montures ?...

« Car tu n'imagines pas que les chevaux, qui auraient couru durant une partie de la nuit, seraient à même de fournir l'étape de demain...

– Eh bien, déclara Vergas, on retarderait le départ de quelques heures pour leur donner le temps de se reposer...

– Ces quelques heures pourraient compromettre l'étape tout entière...

« Il nous faut arriver au point d'eau avant que le soleil soit déjà trop haut au-dessus de l'horizon...

« Tu sais aussi bien que moi que nos provisions sont limitées à un nombre de jours fixé d'avance et que le moindre retard peut compromettre la réussite de l'audacieuse aventure dans laquelle vous avez lancé mon père...

Luis Vergas riposta aussitôt avec fermeté :

– Si la fille du señor de la Cuerta était présente, peut-être tiendrais-tu un autre langage !

« Devant elle, tu n'oserais soutenir que c'est elle qui a poussé Mohammed Ben Amra à prendre en main la cause de la justice.

« Ton père avait une dette de reconnaissance à payer, Rab'hi, et il a saisi avec empressement l'occasion qui lui était offerte de s'acquitter en partie envers la fille de celui auquel il devait tant.

Le Maure avait écouté d'un visage impassible cette mercuriale.

Quand Vergas eut fini, il répondit d'une voix aussi calme que si son cœur n'eût pas bondi d'impatience dans sa poitrine :

– Quoi que tu puisses me dire, je ne transgresserai pas avec ce que je considère comme mon devoir.

« J'ai charge d'âmes vis-à-vis de mon père, qui m'a confié la direction de cette caravane.

« Je me suis engagé par serment à conduire sain et sauf votre ami jusqu'aux frontières algériennes.

« Pour cela, je dois marcher de l'avant et suivre, sans lui faire subir le moindre changement, l'itinéraire que m'a tracé mon père...

« Aucun de mes cavaliers ne sortira cette nuit du camp, et demain, à l'aube, ainsi que j'en ai donné l'ordre, nous reprendrons notre marche...

Luis Vergas s'emporta :

– Tu ne peux cependant prétendre nous empêcher de faire ce que nous croyons devoir faire, ce que notre conscience nous ordonne de faire...

Rab'hi répondit, toujours impassible :

– Heureux l'homme qui obéit toujours à sa conscience...

– Nous sommes libres, je suppose, de monter à cheval, nous, et de rechercher ce malheureux enfant...

– Vous êtes libres, déclara le Maure...

« Et j'ajouterai ceci : c'est qu'au cas où il vous arriverait malheur...

« Au cas où demain, au départ de la caravane, vous n'auriez point rallié le campement, je n'en continuerai pas moins à agir comme si vous étiez là...

« Je gagnerai la frontière d'Algérie, j'y laisserai votre ami et sa fiancée, sur laquelle je veillerai d'ailleurs en votre absence avec autant de sollicitude que vous-mêmes.

Justin Paumier tressaillit et son regard chercha celui de son compagnon.

C'était vrai... dans leur sollicitude pour Pépito, ils avaient oublié Mlle de la Cuerta.

Avaient-ils bien le droit de se séparer d'elle, dans des circonstances aussi critiques ?

Si de là-haut, sa demeure dernière, M. de la Cuerta les voyait agir ainsi l'un et l'autre, peut-être estimerait-il qu'ils n'accomplissaient pas le devoir qui leur incombait.

Rab'hi leur dit :

– Allez, maintenant... agissez à votre guise, mais laissez-moi prendre le repos auquel j'ai droit comme mes cavaliers, après une étape aussi rude...

Il les salua de la main.

Les deux Européens n'avaient aucune raison de prolonger leur visite et se retirèrent.

Une fois dehors, Vergas dit à Paumier :

– Pressons, je voudrais déjà être en selle.

– Et Mlle de la Cuerta... objecta le vieux musicien...

« Croyez-vous qu'il soit prudent de l'abandonner ainsi...

– Nous ne l'abandonnons pas... elle reste sous la protection de Rab'hi...

« Lui-même nous a dit de catégorique façon...

Mais M. Paumier ne le laissa pas achever... Le prenant par le bras, il se pencha à son oreille et lui murmura tout bas :

– Voulez-vous mon avis, mon cher monsieur Vergas ?... Eh bien, je n'ai qu'une confiance très médiocre dans ce moricaud...

– Allons donc !...

– C'est ainsi... sa façon de nous parler ce soir, son obstination à ne rien vouloir tenter pour retrouver ce malheureux enfant, les paroles même qu'il a prononcées pour nous rassurer sur le sort de Mlle de la Cuerta, tout cela n'est pas sans m'inquiéter vivement...

– Quoi ! s’écria Luis Vergas, vous le supposeriez capable d’une trahison !

– Je ne sais ; sans aller jusqu’à affirmer qu’il nous trahirait, je soupçonne que peut-être serait-il disposé à profiter d’une trahison qui s’effectuerait en dehors de lui.

M. Paumier n’avait pas coutume de parler à la légère et généralement, ainsi qu’on dit vulgairement, il ne jetait pas ses paroles aux moineaux. Aussi Vergas avait-il lieu de se montrer fort surpris, voire fort inquiet de l’entendre porter un tel jugement sur celui entre les mains duquel se trouvait leur sort.

– Qui vous porte à penser cela ? s’écria-t-il, pour quelle raison soupçonnez-vous que Rab’hi serait capable d’agir ainsi que vous venez de le dire ?

Le maître de musique eut un hochement de tête pensif.

– Voyez-vous, dit-il enfin, nous avons eu tort, grand tort, de consentir à ce que Mlle de la Cuerta nous accompagnât.

– Parce que... ?

– Parce que c’est sur elle qu’est le danger...

– Je ne comprends pas...

– Parce que vous n’êtes point aussi âgé que moi, que vous n’avez pas comme moi l’expérience de la vie et que vous n’avez point l’habitude d’étudier les hommes avec autant d’attention que j’ai pris l’habitude de le faire.

« Autrement, vous auriez remarqué que, malgré l’impassibilité voulue de cet Oriental, son visage change d’expression chaque fois que la conversation vient à tomber sur Mlle de la Cuerta...

« Qu'alors une étincelle s'allume au fond de sa prunelle et que, dans sa voix même, il y a un presque imperceptible tremblement...

Luis Vergas saisit la main de son compagnon et s'écria :

– Quoi ! vous soupçonneriez Rab'hi d'aimer Mlle de la Cuerta...

Le maître de musique inclina la tête affirmativement.

L'autre s'arrêta, les bras ballants le long du corps, dans une posture accablée.

– En vérité, balbutia-t-il, et vous croyez qu'il serait capable d'une trahison à notre égard ?

– Une trahison, je ne pense pas, répéta Justin Paumier, ce serait peut-être beaucoup dire...

« Mais assurément, je ne serais aucunement étonné que cet homme profitât des circonstances qui s'offriraient à lui...

Luis Vergas garda un moment le silence.

– Savez-vous, dit-il au bout de quelques secondes, que cette éventualité transforme les circonstances.

– C'est aussi mon avis.

– Et que si vous aviez vu juste, il serait imprudent de notre part d'abandonner Mlle de la Cuerta à la merci de cet homme...

– Certes ; mais d'un autre côté, pouvons-nous ne rien faire pour tenter de sauver ce malheureux enfant...

« D'ailleurs, vous oubliez qu'Enrique est là et qu'il saurait la défendre.

– Seul !...

– Admettez que nous restions, croyez-vous que Rab'hi s'inquiéterait beaucoup de nous…

« Avec les cavaliers qu'il commande, il aurait tôt fait de triompher de notre résistance…

« Nous lui en imposons plus par notre caractère d'Européens que par notre force physique, qui est nulle eu égard aux moyens de coercition dont il dispose.

– Alors, que décidons-nous ?

Tout en parlant, les deux hommes étaient arrivés près de la tente qu'ils occupaient, non loin de celle où reposait Mlle de la Cuerta.

Il était temps qu'ils prissent une décision. Luis Vergas déclara d'une voix énergique :

– Moi, j'opte pour que nous allions en reconnaissance… il est impossible que nous ne tentions rien en faveur de ce pauvre gamin qui s'est montré si crâne et si dévoué en toutes circonstances.

– Le fait est, ajouta M. Paumier, que c'est à lui que nous devons l'évasion providentielle de votre frère.

– Enrique lui-même nous pousserait à tout faire pour avoir de ses nouvelles, déclara Luis.

– Dans ces conditions-là… murmura le maître de musique.

Et il eut un geste qui signifiait clairement :

– Le sort en est jeté.

Il ajouta :

– Occupez-vous de faire préparer les chevaux ; je prends vos armes et je vous rejoins.

M. Paumier se sépara de son compagnon qui se dirigea vers l'endroit où les montures étaient entravées avec les bêtes de charge...

En un clin d'œil, il eut pris leurs deux carabines à répétition et garni les deux cartouchières de munitions suffisantes pour faire face à toutes les éventualités.

Ensuite, il sortit et se hâta au milieu de l'obscurité, non sans avoir jeté auparavant un regard d'adieu vers la silhouette confuse que faisait dans l'ombre la tente de Mlle de la Cuerta.

Une sorte de pressentiment douloureux l'étreignait, dont il lui fallut triompher par un énergique effort de volonté...

À sa grande surprise, quand il rejoignit Luis Vergas, il le trouva parlementant tant bien que mal avec une demi-douzaine de cavaliers, dont il tentait vainement de comprendre les explications.

Le jeune homme n'était pas, comme le maître de musique, familiarisé avec l'idiome spécial de ces Maures de Tanger dans la composition duquel entre autant d'arabe que d'espagnol...

En peu d'instants, il fut mis au courant de ce qui se passait...

Au grand étonnement de Luis Vergas, il lui apprit que Rab'hi, revenant sans doute sur la décision prise si énergiquement cependant, mettait ces cavaliers à leur disposition... Penché vers l'oreille de son compagnon, il lui murmura tout bas :

– Cela semblerait confirmer mes soupçons... n'est-il pas vrai ?

– Assurément, répondit le jeune homme.

Cinq minutes plus tard, ils étaient en selle et ils franchissaient les limites du campement.

Tout de suite, l'un des cavaliers avait pris la tête de la petite troupe.

M. Paumier lui demanda :

– Tu sais dans quelle direction il faut marcher ?

L'homme éleva, sans hésitation, son bras droit devant lui, et répondit laconiquement :

– C'est de là qu'est arrivé celui d'entre nous qui accompagnait l'enfant...

« C'est dans cette direction qu'ont retenti les coups de feu que nous avons entendus...

« C'est par là qu'il faut chercher.

Leurs chevaux mis au galop, après cette succincte déclaration, les cavaliers s'enfoncèrent dans le désert... Un silence effrayant régnait autour d'eux...

Pas un souffle ne s'entendait, pas un vol d'oiseau, pas un glissement de fauve...

Rien... absolument rien... que l'éparpillement léger des sables sous les pieds des bêtes qui effleuraient à peine le sol de leurs sabots...

Botte à botte, les deux Européens galopaient, courbés sur l'encolure de leurs montures, sans rien dire.

Seulement, de temps à autre, ils échangeaient un regard rapide qui, au milieu de l'ombre, prenait une acuité extraordinaire.

Pendant deux heures environ ils allèrent ainsi, sans avoir ralenti un seul instant leur train... Ils devaient avoir parcouru une distance considérable et Justin Paumier commençait à s'inquiéter, se demandant si les chevaux ne seraient point trop fatigués pour pouvoir rejoindre le campement en temps utile...

Soudain, le guide s'arrêta, étendant la main pour enjoindre à ceux qui le suivaient de faire comme lui... Instantanément la petite troupe s'immobilisa.

Seulement alors, Luis Vergas et son compagnon eurent le loisir de regarder où ils se trouvaient. Il leur sembla alors que, depuis leur départ du camp, ils n'avaient point changé de place.

Autour d'eux, c'était toujours la même immensité de sable morne et monotone, s'étendant jusqu'aux confins de l'horizon.

Ils paraissaient se trouver dans une circonférence, toujours la même, et dont le centre eût été mobile...

Ils eurent, pendant quelques secondes, une impression de découragement, telle qu'instinctivement ils rapprochèrent leurs montures, et qu'ils tendirent leurs mains l'un vers l'autre, sans qu'ils eussent besoin d'articuler une syllabe...

Cette étreinte leur fit du bien...

Cependant, sur une parole gutturale prononcée par le guide, les cavaliers avaient mis pied à terre et, les ayant imités, Paumier et Luis Vergas s'avancèrent vers celui qui avait pris la direction de la petite troupe.

– Où sommes-nous... demanda-t-il, et que faisons-nous ?...

– Suivez-moi, répondit l'autre laconiquement...

Au bout de quelques pas, il s'arrêta, étendit le bras et dit :

– Regardez...

La surprise des deux Européens fut grande...

Leurs regards, non habitués aux choses du désert, n'avaient point constaté la différence d'horizon qui se faisait autour d'eux, au fur et à mesure que leur course se prolongeait.

Pour cela, il eût fallu qu'ils pussent prendre les points de repère nécessaires…

Pendant deux heures ils n'avaient point couru en terrain plat…

Ils avaient gravi une pente insensible, habilement dirigés par leur guide, de façon qu'ils n'eussent point conscience de cette ascension…

Du point où ils se trouvaient, ils dominaient l'immensité du désert…

Au rayonnement pâle des étoiles, ils voyaient, s'étendant à perte de vue, la mer de sable morne et semblable à un tapis grisâtre et sans fin…

Là-bas, tout là-bas, cependant, dans la direction du sud, il leur sembla que le ciel soudain se confondait avec la terre et que des étoiles scintillaient sur la terre.

– Qu'est-ce que cela ? demanda M. Paumier, en pointant de ce côté son index.

– Le campement de Rab'hi… répondit l'autre.

Les deux Européens ne furent pas maîtres d'un mouvement d'effroi.

Comment ! si loin !

Ils avaient pu, sans s'en douter, parcourir une telle distance !

Tous deux se sentaient le cœur étreint par l'effroi.

Luis Vergas se reprochait d'avoir abandonné son frère à la merci du Maure.

M. Paumier se demandait s'il n'avait point négligé son devoir qui était de veiller sur la fille de M. de la Cuerta.

Mais que pouvaient-ils faire à cela ? rien qu'opposer une sereine philosophie à l'irrémédiable.

Luis Vergas demanda :

– Que faisons-nous maintenant ?

– Nous allons prendre quelques heures de repos ; après quoi, nous rallierons le camp... Nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, répondit le guide, et si je t'ai conduit ici, c'est pour te bien prouver que mes camarades et moi, nous n'avons pas ménagé nos forces ni celles de nos montures...

Le jeune homme allait protester contre une semblable mesure. Il lui semblait préférable de rallier sans tarder le campement. Une appréhension inexplicable lui venait de ce repos que cependant il sentait indispensable.

M. Paumier eut le pressentiment de ce qu'il allait dire.

Il lui posa la main sur le bras et hocha la tête vers les cavaliers maures étendus à terre, enroulés dans leurs manteaux et dormant déjà profondément.

Les chevaux, le nez dans leur ration d'orge, étaient à l'entrave, le mors seulement enlevé, la bride passée dans le bras de leur maître.

Le professeur de musique dit tout bas à l'oreille de son compagnon :

– On ne nous a point consultés... c'est un avertissement qu'on nous donne.

« Rien à faire... protester serait oiseux et toute résistance est inutile. Suivons leur exemple, et prenons du repos.

Quelques instants plus tard, Luis Vergas et M. Paumier, étendus, eux aussi, côte à côte, succombaient à la fatigue de cette chevauchée fantastique...

Luis avait tout d'abord tenté de résister au sommeil... Nous l'avons dit, une inquiétude le tenait éveillé : insensiblement redressé sur un coude, il promenait son regard scrutateur sur les silhouettes humaines qui, autour de lui, bossuaient le sol.

Il ne voulait pas dormir. Mais peu à peu ses paupières s'alourdirent, un voile, léger d'abord, puis peu à peu plus épais, s'étendit sur ses prunelles.

Les silhouettes commencèrent à se faire plus indécises, plus confuses... pour finir par se confondre avec le sol même.

Alors, lourdes comme du plomb, ses paupières se fermèrent tout à fait et sa tête s'abattit sur son bras replié en guise d'oreiller. Luis aussi dormait...

Mais avant de succomber, il s'était instinctivement assuré que la bride de son cheval était bien et solidement enroulée autour de son poignet.

Rassuré, il s'abandonna au sommeil irrésistible qui pesait sur lui...

Maintenant, tout était immobile sur la crête de sable.

Les chevaux eux-mêmes, repus, découpaient leur silhouette sombre sur la profondeur du ciel bleu, sans un mouvement, sans un tressaillement, sans un souffle...

Eux aussi dormaient...

Deux heures s'écoulèrent ainsi...

La lune avait parcouru une partie de sa course et descendait vers l'Occident au milieu d'un groupe d'étoiles qui allaient pâlissant. L'aube ne devait pas être loin.

Soudain, il y eut parmi les dormeurs un léger frémissement...

Le silence se troubla du bruit, presque imperceptible cependant, du sable criant sous des membres qui s'agitaient.

Un des cavaliers maures se redressa sur un coude, lentement, avec mille précautions. C'était le guide.

Ses premiers regards furent pour Luis Vergas et pour M. Paumier.

Un moment, immobile, retenant son souffle, il les examina avec attention.

Puis, rassuré par leur propre immobilité comme aussi par la respiration lourde et bruyante qui venait d'eux, il se redressa en partie. Rampant sur les mains et sur les genoux, il s'approcha des deux Européens et, penché vers eux, s'assura que leur sommeil n'avait rien de factice.

Alors il se mit sur ses pieds et prononça à voix basse une parole gutturale.

Les autres Maures ne dormaient-ils donc point puisque aussitôt, comme s'ils n'eussent attendu que ce signal, ils se levèrent.

Silencieux comme des fantômes, ils rebridèrent leurs chevaux, et, les tenant par le mors, commencèrent à défiler sans bruit...

On eût dit que les montures elles-mêmes avaient conscience de la situation, car leurs sabots paraissaient ne point même effleurer le sable.

Restaient les deux chevaux des voyageurs.

Le guide tira de sa ceinture un couteau et coupa les brides au ras des poignets autour desquels elles étaient enroulées...

Ensuite il partit lui-même, ayant attaché les deux bêtes l'une à l'autre et les ayant reliées toutes deux par une corde au troussequin de sa selle...

Toute cette manœuvre s'était exécutée dans le plus absolu silence.

Si, même, les deux malheureux qu'on abandonnait ainsi eussent dormi d'un sommeil moins profond, ils n'eussent eu conscience de rien.

Quelques instants seulement après que la dernière silhouette de cavalier maure eut disparu derrière la crête de sable, un bruit de cavalcade s'entendit au loin.

C'étaient les compagnons de nos deux amis, qui, maintenant en selle, s'éloignaient à toute vitesse.

Bientôt, l'écho même de cette fuite s'éteignit dans le lointain.

Un silence énorme, impressionnant, tombait du ciel sur les deux dormeurs.

L'aube vint, faisant pâlir dans les profondeurs bleues du ciel les myriades d'étoiles et le disque argenté de la lune.

À l'orient, tout à coup, la ligne d'horizon s'empourpra, et bientôt, au-dessus des vagues de sable, apparut le soleil, déjà éclatant et brûlant.

– *Per dios !* grommela Luis Vergas.

Éveillé en sursaut par la lueur aveuglante qui soudain, au travers de ses paupières, avait passé sur ses prunelles, il se redressa sur un coude. Son premier regard fut pour Justin Paumier.

Celui-ci dormait profondément à l'endroit même où il s'était endormi plusieurs heures auparavant dans la même position.

Par leur posture même, ses membres trahissaient la fatigue extrême qui les brisait. Pendant quelques secondes, l'Espagnol n'eut point la conscience exacte de la réalité.

Pourquoi était-il là, dormant sous le ciel, sans avoir sa tente au-dessus de sa tête ?

Pourquoi son compagnon était-il ainsi étendu à ses côtés ?

Tout d'abord même, il ne songea pas aux cavaliers maures qui les avaient escortés au cours de la route, ni à la chevauchée gigantesque qu'ils avaient faite.

Ce ne fut que lorsqu'il vit, pendant à son poignet, l'extrémité de la bride coupée par le couteau du Maure, qu'instantanément se déchira le brouillard qui obscurcissait son cerveau.

Ses yeux alors cherchèrent autour de lui.

Personne !

– Hé ! Paumier ! nos chevaux !

D'un bond, il fut debout.

– Monsieur Paumier ! monsieur Paumier ! appela-t-il.

Éveillé en sursaut, de mauvaise humeur, le professeur de musique bougonna en ouvrant un œil avec difficulté.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Que vous prend-il ?

Luis Vergas lui saisit le poignet :

– Debout ! oui, debout ! Nous sommes trahis !

Ce dernier mot fut comme la lanière d'un fouet qui surexcita l'énergie somnolente du bonhomme. En un clin d'œil il fut dressé sur ses pieds.

Lui aussi, il s'étonna du lambeau de cuir qui lui pendait au poignet.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il.

Luis désigna d'un geste circulaire les environs où l'on avait campé.

– Et les autres ?

– Partis ! disparus ! Ils ont emmené nos chevaux.

Le vieillard poussa un gémissement douloureux.

– Partis !...

Luis Vergas ne répondit pas.

La main au-dessus des yeux, il sondait les profondeurs du désert, dans la direction où, la veille au soir, leur guide leur avait fait voir, très petites, à peine distinctes, les lumières du campement de Rab'hi.

Soudain, il poussa une exclamation.

Il prit le poignet de maître Paumier, pour mieux forcer son attention, et tendant son index droit devant lui :

– Regardez ! dit-il d'une voix sourde.

Le professeur de musique poussa une exclamation désespérée.

Là-bas, tout là-bas, à l'endroit où le désert semblait se confondre avec le ciel, des points presque imperceptibles tachaient la blancheur des sables.

Ces points se déplaçaient lentement.

– La caravane ! murmura M. Paumier.

Et Luis Vergas dit à son tour, comme un écho :

– La caravane !

Tous deux demeurèrent un long moment immobiles, accablés, les yeux remplis de larmes.

Les idées leur bouillonnaient dans la cervelle. Qu'allaient-ils devenir ?

Pouvaient-ils espérer que Rab'hi, ne les ayant pas vus rentrer au camp, s'inquiéterait et enverrait des émissaires à leur recherche ? Devaient-ils, dans ces conditions, demeurer à la place même où ils avaient passé la nuit, et attendre ?

Mais pouvaient-ils avoir encore de l'espoir ?

Ce qu'ils apercevaient tout là-bas, aux confins de l'horizon, c'était la caravane en marche.

Autant qu'il y paraissait, elle ne se dirigeait pas de leur côté.

Bien au contraire, il semblait qu'elle poursuivait sa route dans la direction arrêtée dès le commencement du voyage.

Et cependant il était impossible que Rab'hi ne fût pas au courant de leur disparition.

S'il s'enfonçait davantage dans le sud, c'est qu'il les abandonnait.

Était-il bien difficile de deviner que les cavaliers qui, la veille au soir, leur servaient d'escorte les avaient trahis par ordre ?

Auraient-ils osé se conduire de la sorte, si leur chef lui-même n'avait point été d'accord avec eux ?

Ils étaient victimes tous deux d'une infâme trahison.

Luis Vergas, en proie à un désespoir réel, s'écria d'une voix douloureuse :

– Ah ! monsieur Paumier, combien vous aviez raison de ne pas vouloir vous lancer dans cette folle aventure !

« Nous sommes perdus !

« Et c'est moi qui aurai causé votre perte et la mienne ! Me pardonnerez-vous jamais ?

Le vieillard avait déjà repris le dessus et dominé sa désespérance première...

Il saisit la main du jeune homme et la serra avec effusion.

– Ne parlez pas ainsi, mon brave ami, dit-il d'une voix ferme. Vous avez obéi à un trop noble sentiment pour que vous ou moi puissions avoir le moindre regret de ce que vous avez fait. Pépito avait disparu et il s'agissait de courir à son secours... La pitié vous a fait faire une folie, la pitié est votre excuse. Cela dit, au lieu de nous abandonner ainsi au désespoir, soyons hommes, morbleu ! et raisonnons de sang-froid ce qu'il y a lieu de faire.

Luis Vergas haussa les épaules.

– *Per dios !* s'exclama-t-il, perdus au milieu des sables, sans chevaux, sans provisions, nous n'avons qu'à attendre la mort.

Ce à quoi le maître de musique répondit vivement :

– Moi, je ne pense point comme vous ; j'ai un principe, c'est que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

« Donc, nous devons réunir tout ce que nous aurons en nous d'énergie physique et d'énergie morale pour faire face au danger.

Luis Vergas étendit la main vers l’horizon.

– Le danger, le voilà, dit-il... nous sommes seuls... abandonnés...

« Pouvons-nous jamais avoir l’espoir de les rejoindre ?

« Et quand bien même nous le pourrions, quel accueil nous serait réservé ?

Avec une fermeté qu’on n’aurait jamais soupçonnée chez un homme de cet âge et de ce caractère, M. Paumier répliqua :

– Eh quoi ! monsieur Vergas, est-ce bien vous que j’entends parler de la sorte ?

« Mais ce n’est point le Vergas que j’ai connu autrefois à Paris.

« Ce n’est point le Vergas qui prenait la parole dans nos réunions clandestines et soulevait d’enthousiasme l’auditoire !

Le jeune homme poussa un soupir découragé.

Le maître de musique poursuivit :

– Tenez, je me souviens d’une phrase que vous avez prononcée lors d’une de nos réunions les plus chaudes. On parlait ce soir-là de l’installation de la république en Espagne et l’un de ceux qui se trouvaient présents s’étant écrié, en réponse à un discours que vous veniez de prononcer, plus vibrant que de coutume :

« – Utopies que tout cela !

« Quel espoir avons-nous de réussir jamais ?...

« Vous avez répondu ces quelques mots :

« – Et quand nous n’aurions que l’espoir de mourir après avoir accompli notre devoir ?

« Vous fûtes couvert d'applaudissements, même par ceux qui ne partageaient pas votre manière de voir.

« Je vous en dirai autant aujourd'hui.

« Il se peut que vous ayez raison dans vos pronostics de mauvais augure... que Rab'hi nous chasse, ou mieux encore, qu'il nous fasse mettre à mort...

« Si nous devons mourir, nous mourrons avec la satisfaction d'avoir fait tout ce qui dépendait de nous pour accomplir notre devoir.

« C'est beaucoup !... c'est tout !

Chose singulière ! tandis qu'il prononçait ces énergiques paroles, le visage du brave homme s'était transformé du tout au tout. Ses traits, un peu ridicules à leur ordinaire, étaient pour ainsi dire masculinisés et dans ses prunelles bleues un éclair flambait qui faisait rayonner d'énergie toute la face.

Luis Vergas eut honte de son moment de faiblesse. Il saisit la main de son compagnon et la serra avec force.

– Vous avez raison, mon cher ami, déclara-t-il, et je vous demande pardon de cette inexplicable faiblesse.

« Qu'êtes-vous d'avis de faire ?... Commandez... j'obéirai...

– À la bonne heure ! s'écria le vieillard. Je vous retrouve !...

Et tout de suite, répondant à la question posée par son compagnon :

– Malheureusement, nous n'avons pas l'embarras du choix : à mon sens, le seul parti à prendre est de marcher sur les traces de la caravane.

« Elle s'avance très lentement, à cause du convoi de marchandises, et sinon ce soir, du moins demain, nous aurons la chance de la rejoindre.

« Partons donc ! Et à la grâce de Dieu !

Sans répliquer, Luis Vergas se mit en route, et les deux hommes marchèrent dans l'immensité des sables, suivant les empreintes, très visibles, laissées la veille par les pieds des chevaux.

Mais au bout d'une demi-heure, M. Paumier s'arrêta tout à coup. La main étendue, il demanda à son compagnon :

– Ai-je la berlue, ou bien y a-t-il réellement quelque chose à l'horizon dans cette direction ?

Luis Vergas écarquilla les yeux et murmura au bout d'un moment, en secouant négativement la tête :

– Illusion, mon cher monsieur. Je ne vois absolument rien.

– Vous êtes certain ?

– Très certain, hélas !

– Bizarre, il m'avait semblé voir un nuage de poussière dans le genre de ceux que soulèverait un cheval ou un chameau.

« En même temps, j'avais aperçu un éclair rapide, comme ceux qu'allument les rayons du soleil sur une arme ou un détail de harnachement.

Il soupira et dit :

– Tant pis ! n'en parlons plus et marchons !

Au bout d'un moment, Luis Vergas observa :

– D'ailleurs, mon cher monsieur, s'il vous fallait une preuve irréfutable que vous avez été victime d'une illusion d'optique, c'est que la direction dans laquelle il vous semble avoir vu quelque chose n'est pas du tout celle dans laquelle nous devons rencontrer la caravane de Rab'hi.

Le maître de musique se frappa le front et dit :

– Vous avez absolument raison, mon cher ami. Je vous demande pardon.

Ils marchèrent ainsi au milieu du silence impressionnant, silencieux eux-mêmes, pendant des heures.

Le soleil déversait sur eux des torrents de chaleur et de lumière.

Leurs pieds, qu'ils ne traînaient plus qu'à grand'peine, soulevaient une poussière fine, impalpable, qui leur entrait dans les yeux, dans les narines, les aveuglait, les asphyxiait. Et cependant ils marchaient toujours.

Assurément, un moment viendrait où il leur faudrait s'arrêter. Mais chaque mètre parcouru était un mètre de gagné, un mètre qui les rapprochait de leur but.

Luis Vergas, plus jeune que M. Paumier et, partant, plus vigoureux, aurait dû cependant opposer une énergie plus grande. Il n'en était rien.

La fatigue, la chaleur, le découragement aussi le déprimaient bien plus que son compagnon... Ce n'était que par amour-propre qu'il continuait de suivre, les lèvres pincées, les dents serrées, sur les paroles de découragement qui, de nouveau, lui montaient à la gorge.

Tout à coup, M. Paumier, qui, jusque-là, n'avait pas prononcé un mot, se retourna vers lui et dit :

– Encore un peu d'efforts et nous ferons halte.

– Où allons-nous donc ? demanda Vergas, en attachant sur lui un regard plein de stupeur.

– Hier, quand nous cheminions en compagnie de ces Maures, je les ai entendus causer entre eux et quelques mots de leur conversation m'ont été compréhensibles.

« Ils parlaient d'un point d'eau qui existait non loin du chemin que nous suivions ; c'est à ce puits-là que nous nous reposerons, en attendant la fraîcheur du soir.

Vergas eut un geste de découragement.

– Comment voulez-vous retrouver un point d'eau dans cette immensité ? dit-il.

Un sourire indéfinissable crispa les lèvres de M. Paumier.

– Parce que vous n'êtes point observateur, déclara-t-il ; moi, vous savez, il en est autrement.

« C'est ainsi que j'ai parfaitement remarqué l'endroit désigné par les cavaliers.

« D'ailleurs, je me suis aperçu qu'à ce moment même, les chevaux ont eu une légère tendance à obliquer a gauche.

« Nous nous trouvions alors dans une dépression de terrain, et non loin de nous, deux dunes rocheuses formaient comme une sorte de gorge vers laquelle ma monture avait tendance à se diriger.

Luis Vergas eut un haussement d'épaules qui montrait le scepticisme avec lequel il accueillait l'espoir de M. Paumier. La perspicacité du vieux bonhomme ne lui inspirait que de la défiance.

Néanmoins, pour ne point le froisser, il demanda :

– Et sommes-nous encore loin de l'endroit en question ?

– Non. Voici le sommet de l'éminence que nous avons gravie. Quand nous l'aurons descendue, nous apercevrons à notre gauche la gorge dont je vous ai parlé.

L’assurance avec laquelle s’exprimait le vieillard redonnait de l’énergie à Luis Vergas. Il emboîta le pas à M. Paumier qui, sans l’attendre, s’était mis à marcher pour lui donner l’exemple. En un clin d’œil, ils eurent dévalé la pente.

Au bas, M. Paumier étendit son bras vers la gauche, dans la direction qu’il avait indiquée, où, en effet, il était possible de voir le terrain encaissé entre deux hautes dunes de sable, avec une sorte de végétation rare qui verdissait le sol.

– En effet, murmura le jeune homme, il n’y aurait rien d’étonnant à ce qu’il y eût par là une nappe d’eau.

M. Paumier eut un sourire triomphant et répliqua :

– Quand je vous disais qu’il ne faut jamais désespérer.

Et avec une vigueur nouvelle, ils poursuivirent leur marche...

Hélas ! ainsi qu’il arrive souvent, nos deux abandonnés n’étaient point au bout de leurs peines.

Le sable du désert les avait trompés...

Un mirage décevant leur avait fait croire qu’ils n’avaient qu’à étendre la main pour toucher cette verdure pleine de réconfortante douceur, pour baigner leurs visages brûlants dans l’eau rafraîchissante du puits.

Ils marchaient sans paraître avancer.

Il leur semblait qu’ils fussent le centre mobile d’une circonférence dont tous les points se déplaçaient en même temps qu’eux.

Le soleil, maintenant, était déjà haut dans le ciel. Ses rayons tombaient d’aplomb sur le sol et les deux malheureux marchaient toujours, le crâne bouillant, les paupières tuméfiées sur leurs prunelles déchirées par l’éclat étincelant du sol.

Le sable leur brûlait les pieds.

Presque à chaque pas, ils titubaient.

Et cependant, soutenus par une invincible volonté, ils continuaient d'avancer.

La pensée des amis qui étaient demeurés aux mains des Maures surexcitait leur courage.

Tant qu'il leur resterait un souffle de vie, une goutte de sang, ils feraient ce que leur dicterait leur conscience pour l'accomplissement de leur devoir.

Soudain, comme exténués cependant, ils avaient fait halte pour reprendre haleine, voilà que M. Paumier qui, à l'aide de sa jumelle, inspectait les environs, poussa une légère exclamation.

– Qu'arrive-t-il ? demanda son compagnon.

Et avec quelque amertume, il ajouta :

– Sans doute quelque nouveau danger ?

– Je ne sais... je ne distingue pas très bien... Voyez donc !

Et il tendit à Luis Vergas sa lorgnette.

– Qu'est-ce que c'est que cette tache brune sur le sable ? demanda le jeune homme au bout de quelques instants.

« Quelque animal mort, sans doute... un cheval ou un chameau.

– C'est ce que je pensais tout d'abord ; mais, cher monsieur, cette tache, elle n'a la taille ni de l'un ni de l'autre...

– Un cadavre humain, alors ?...

– Oui, plutôt...

Luis Vergas haussa les épaules et murmura :

– Au surplus… pour l’intérêt que cela peut nous offrir…

Ils continuèrent leur route et cependant, en dépit de l’indifférence qu’avait traduite le jeune homme, tous les deux, lui et M. Paumier, pressèrent le pas.

Il leur tardait d’être fixés sur la nature de cette épave.

De temps à autre, ils s’arrêtaient pour regarder avec la lorgnette la tache dont le contour se précisait au fur et à mesure qu’ils avançaient.

C’était bien le corps d’un homme qu’ils apercevaient, étendu sur le sable.

Un cadavre abandonné par quelque caravane. Quand ils en eurent la conviction, leur surprise fut grande.

Les gens du désert n’ont point coutume de laisser aucun des leurs à la disposition des bêtes fauves.

Leur respect de la mort est assez grand pour qu’ils creusent le sable et y enfouissent les cadavres profondément, afin de les soustraire à la dent des chacals et des hyènes.

Peut-être quelque voyageur isolé que la fatigue avait terrassé… quoiqu’il fût bien invraisemblable de supposer qu’un homme fût assez imprudent pour se risquer seul à travers ces solitudes.

Enfin, qu’ils eussent tort ou raison dans leurs suppositions, une chose était certaine maintenant, c’est qu’un homme était là, sans mouvement, sur le sable.

Instinctivement, M. Paumier avait pressé le pas.

– S’il n’était pas mort ! avait-il murmuré.

Ce à quoi son compagnon avait haussé les épaules.

Pour le coup, voilà qui appartenait au domaine de l'invraisemblance.

Néanmoins, il accélérait l'allure, lui aussi, et sous les torrents de feu que déversait le ciel, c'était en vérité un pitoyable spectacle que celui de ces deux hommes se traînant sur le tapis monotone et sans fin de ce sable brûlant.

Enfin, ils arrivèrent assez près pour pouvoir distinguer les détails du costume.

C'était un costume d'indigène : le large pantalon bouffant... la veste... l'ample manteau à capuchon dans lequel la tête était enfouie tout entière. Luis Vergas poussa un cri d'horreur et posa sa main sur le bras de son compagnon.

– Regardez donc ! Il est attaché.

– Attaché ?

– Des cordes aux chevilles... Voyez... voyez...

Soudain, un pressentiment le saisit et il s'exclama d'une voix tremblante :

– C'est un Européen... voyez comme la peau des oreilles est blanche !

– Un Européen ! répéta M. Paumier.

Sans doute un pressentiment semblable à celui de Luis Vergas lui traversa-t-il l'esprit. Il se mit à courir.

Derrière lui, le jeune homme se mit à courir, lui aussi. Ni l'un ni l'autre ne sentaient plus maintenant la fatigue, ni le soleil qui leur calcinait le cerveau, ni le sable qui leur brûlait les pieds. Enfin, ils arrivèrent.

D'un geste rapide, Luis arracha le capuchon d'étoffe qui enveloppait la tête du malheureux. Le visage apparut :

– Enrique ! mon Enrique... s’écria-t-il éperdu, en se jetant sur le corps.

C’était en effet l’évadé du présidio de Ceuta. Il était sur le dos. Ainsi que ses chevilles, ses mains étaient liées sur la poitrine au moyen d’une corde qui se reliait à celle des chevilles et devait empêcher de rien tenter pour la délivrance.

Luis pleurait abondamment, poussant des gémissements douloureux, comme en poussent les petits enfants.

– Mon pauvre Enrique ! mon pauvre Enrique ! répétait-il comme un refrain.

M. Paumier, lui, à rencontre de son compagnon, avait conservé son sang-froid.

Certes, son émotion était grande et sa douleur aussi... Mais son esprit logique, même dans les circonstances les plus critiques, n’abandonnait jamais ses droits. Une chose le frappait : c’était précisément ces liens dont était serré l’ancien lieutenant...

Rab’hi, qui l’avait abandonné, ne l’avait donc pas tué ?

Ce n’était point un cadavre qu’il avait laissé sur le sable du désert, mais un vivant. La preuve, c’étaient les précautions qu’il avait prises pour empêcher l’Européen de recouvrer l’usage de ses membres.

Mais alors... peut-être bien un espoir restait-il ?

Peut-être la douleur de Luis était-elle sinon vaine, du moins prématurée ?

Or, le vieux professeur de musique avait un principe très solidement arrêté : c’est que tant qu’il y a de la vie, il y a de l’espoir.

La main sur la poitrine du malheureux, M. Paumier cherchait à surprendre un battement du cœur.

Tout à coup, il s'écria d'une voix vibrante :

– Il vit !... il vit !...

Luis Vergas tendit vers son compagnon un regard fou.

– Que dites-vous ?... bégaya-t-il. Enrique !... vous dites qu'Enrique...

Mais le vieux professeur avait vivement écarté le burnous et ouvert les vêtements. Sur la chair nue, il plaça sa main de façon à être en contact plus direct avec l'organe, et cette fois il ne lui fut plus permis de douter.

– Il vit..., répéta-t-il. Tenez, mon brave ami... voyez vous-même.

Luis Vergas appliqua sa main sur le cœur, tandis que Justin Paumier le regardait, avec deux grosses larmes suspendues à ses cils.

– Ah ! mon brave ami !...

Et Luis, l'âme inondée d'une joie soudaine, jeta ses bras autour du cou du vieillard, qu'il serra contre sa poitrine avec transport. Mais ce n'était point le moment de se livrer ainsi à un débordement de satisfaction.

Enrique Vergas était vivant encore.

Mais rien ne prouvait qu'il ne fût pas sur le point de mourir, et que l'arrivée de ses amis ne se fût pas produite juste à point. Des soins énergiques et immédiats étaient indispensables pour pouvoir le ressusciter.

– Vite ! vite ! fit M. Paumier qui était toujours le premier à recouvrer son sang-froid, courons au puits...

Et saisissant Enrique par les épaules, il fit signe à son compagnon de se charger des jambes du malheureux.

Ensuite, au pas gymnastique, ils s'élancèrent à travers le sable.

Le soleil était encore plus chaud que précédemment.

Le sable donnait, sous les pieds, l'impression d'une plaque de fonte rougie.

Autour d'eux s'élevait du sol une fine et impalpable poussière qui leur entrait dans la gorge, dans les narines, dans les yeux.

Néanmoins, ils allaient devant eux avec une vaillance extraordinaire.

Le salut de leur ami dépendait de la rapidité avec laquelle ils atteindraient le point où il leur serait loisible de lui donner les soins que nécessitait son état. Dussent-ils mourir ensuite, ils le sauveraient.

Sans s'être donné le mot à ce sujet, les deux hommes étaient là-dessus en parfaite communion d'idées.

Ensuite, ils pénétrèrent dans la gorge que M. Paumier avait, de loin, signalée à son compagnon. Tout de suite, un peu de fraîcheur leur sembla exquise.

D'ailleurs, les parois de sable qui s'élevaient de droite et de gauche projetaient sur le sol une ombre assez épaisse.

Ensuite, le sol lui-même était couvert d'une maigre végétation, qui était la preuve indiscutable qu'une humidité très réelle existait.

Cette humidité, par quoi pouvait-elle être produite, sinon par la présence d'une nappe d'eau souterraine ?

Les deux hommes sentirent leur énergie soudainement fouettée par cette constatation.

Ils précipitèrent leur course.

Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient davantage dans cette gorge, les parois allaient se rétrécissant, au point de ne former bientôt plus qu'un goulet.

L'herbe, maintenant, croissait plus drue, plus haute, et les pentes dans lesquelles s'encaissait la piste suivie par nos deux compagnons étaient tapissées par une végétation verdoyante. Même des arbrisseaux croissaient, au feuillage rude, mais qui réjouissaient la vue.

Enfin, sur le sol se montraient des empreintes d'animaux, fers de chevaux et pieds fourchus de chameaux.

Justin Paumier exultait en constatant combien sa perspicacité avait été grande !

Quant à Luis Vergas, il avait tellement précipité sa course, oubliant que son compagnon était un vieillard, que celui-ci pouvait à peine le suivre.

Enfin, une nappe d'eau apparut à leurs yeux.

Aucun trésor soudainement découvert par des chercheurs d'or ne dut provoquer semblable joie, semblable ravissement.

Le corps du malheureux Enrique, doucement déposé à terre, les deux hommes joignirent les mains et, dans une muette prière, élevèrent leur âme vers Celui qui les avait aussi miraculeusement guidés vers cette source.

– Maintenant, déclara le professeur de musique, il s'agit de ne pas perdre de temps.

Il s'était débarrassé de son burnous pour avoir dans ses mouvements plus d'agilité. Ensuite, dans son casque, en guise de seau, il puisa de l'eau qu'il apporta près d'Enrique.

Luis imita son exemple, et tous deux se mirent à dévêtir le malheureux.

Assurément, les deux compagnons mouraient de soif.

Après la longue course qu'ils venaient de fournir à travers les sables, leur gorge leur semblait de feu et ils pouvaient croire que c'était du plomb fondu qu'ils avalaient en guise de salive.

Cette eau les sollicitait avec une âpreté que l'on peut deviner.

Et cependant, pas un d'eux ne songea qu'il pouvait boire.

Pas un d'eux n'estima indifférentes les quelques secondes qu'il leur eût fallu pour approcher de la nappe d'eau et étancher leur soif.

Ces quelques secondes pouvaient être indispensables à Enrique.

Enrique donc, d'abord, avant tout.

Après, ils auraient le droit de s'occuper d'eux…

Ils le frictionnèrent de toutes leurs forces, mettant tout ce qui leur restait d'énergie à ramener la vie dans ces muscles d'où elle s'était déjà enfuie.

À l'aide de la lame de son couteau introduite entre les dents, M. Paumier réussit à écarter les mâchoires d'Enrique et à y faire couler un peu d'eau pure et glacée ; puis, il exerça sur le thorax des pressions rythmées, tandis que sur la langue de l'infortuné il faisait des tractions douces et égales pour contraindre la gorge à fonctionner à nouveau.

Luis, pendant ce temps, frictionnait doucement le front et les tempes à l'aide d'un coin de burnous trempé d'eau.

Enfin, après deux heures de cet exercice, les deux hommes s'arrêtèrent ; ils haletaient, une sueur abondante ruisselait sur leurs tempes.

Mais Enrique avait poussé un soupir et ses paupières avaient frissonné, deux indices certains d'un proche retour à la vie. Enfin, il ouvrit les yeux, promenant autour de lui un regard vague.

Il pouvait se demander si, véritablement, il était vivant ou bien si déjà n'avait pas commencé pour lui l'illusion de l'éternité.

– Enrique !... murmura tout doucement, avec mille précautions, Luis.

Le malade n'avait point encore constaté la présence de nos deux compagnons qui, pour lui ménager les émotions, s'étaient tenus coi...

Au bruit de cette voix connue, le malheureux tourna la tête.

– Frère ! s'écria-t-il... frère !

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Pendant de longs moments ils demeurèrent immobiles, enlacés, sanglotant de joie.

Timidement, M. Paumier s'approcha pour mettre fin à cette scène dont il redoutait l'effet sur l'organisme affaibli d'Enrique.

– Eh bien, ne reste-t-il pas une poignée de main pour moi !...

Enrique se tourna vers lui et le prit dans ses bras, lui aussi, ne sachant que balbutier :

– Monsieur Paumier !... mon bon ami :... Vous !... C'est bien vous ?...

Dominant son émotion, le vieillard répliqua :

– Ma foi ! il y paraît, mon brave enfant !...

L'ancien lieutenant les regardait à tour de rôle, son frère et lui, semblant ne pouvoir se convaincre que c'était eux qu'il voyait ainsi, agenouillés sur le sol, penchés vers lui avec sollicitude.

Enfin, il demanda :

– Par quel miracle êtes-vous là ?

« Qui vous a prévenus de ce qui était arrivé ?

– Mon enfant, répondit gravement M. Paumier, il faut rendre grâce à la Providence, car c'est elle qui nous a conduits près de vous.

Les yeux d'Enrique semblaient chercher quelqu'un.

– Et Mlle de la Cuerta ? interrogea-t-il.

Depuis une seconde ou deux, le professeur de musique prévoyait cette question, cherchant quelle réponse il pourrait bien faire, qui ne produisît pas sur le malheureux garçon encore tout affaibli un effet trop désastreux. Enrique s'émut de l'expression soudainement tragique du visage de son frère. Il lui prit les mains.

– Mercédès ! s'exclama-t-il... Mercédès ! qu'en avez-vous fait ?...

« Vous l'avez abandonnée !

Les deux hommes saisirent la main du malheureux.

– Mon pauvre Enrique ! dit alors M. Paumier, écoutez-nous paisiblement et vous comprendrez combien j'avais raison tout à l'heure en vous disant que c'était la Providence qu'il fallait remercier ; car c'est un véritable miracle que nous vous ayons rencontré.

D'une voix sombre, Enrique répliqua :

– Si Mercédès doit être perdue pour moi, il eût mieux valu que vous me laissiez mourir...

– Ne parlez point ainsi, Enrique, dit le vieillard avec autorité, vous n'en avez point le droit.

« Vous avez une mission sacrée à remplir, vis-à-vis des vôtres, vis-à-vis de vos parents, de tous ceux qui vous sont liés par le sang :

« La réhabilitation de votre nom !

« Donc, en admettant même, ce qui n'est pas, que vous ne puissiez conserver aucun espoir en ce qui concerne celle que vous aimez, votre devoir est de vivre et de lutter pour conserver la vie jusqu'au dernier moment.

Le visage dans les mains, Enrique pleurait.

– Je veux avant toute chose, poursuivit le professeur de musique, vous démontrer que vous ne devez, en aucune façon, nous accuser, votre frère et moi, d'avoir abandonné cette malheureuse enfant ! Il ne faut pas que, même durant une seconde, le moindre soupçon puisse effleurer votre esprit.

Et, le plus laconiquement possible, M. Paumier fit au jeune homme le récit de la trahison dont son compagnon et lui avaient été victimes. Quand il eut terminé, il demanda à Enrique :

– Et vous, que s'est-il passé, que nous vous ayons rencontré dans l'état où nous vous avons trouvé ?...

– Je ne puis vous donner aucun détail : je dormais profondément quand je me suis senti saisi par des mains brutales.

« J'ai voulu résister : j'étais déjà ligoté des mains et des pieds… J'ai voulu appeler : un solide bâillon m'a cloué les lèvres. J'ai même senti qu'un capuchon épais s'abattait sur ma tête. Alors j'ai eu conscience qu'autour de moi on levait le camp avec précipitation. C'étaient des courses, des cris, des commandements…

« Ensuite, les pas se sont éloignés, tout bruit s'est éteint progressivement…

« Puis le silence s'est fait profond, absolu, et j'ai compris que j'étais seul.

« À travers l'épaisseur de l'étoffe du capuchon, les rayons du soleil me torturaient cruellement.

« Il me semblait que ma cervelle bouillonnait dans mon crâne, que mon sang s'évaporait de mes veines.

« Enfin, après d'infinies tortures, j'ai perdu connaissance.

Quand le jeune homme eut terminé son récit, tous les trois gardèrent le silence durant quelques instants, n'osant se regarder, craignant de lire dans leurs prunelles les appréhensions qui leur emplissaient l'âme.

Mais, à part lui, M. Paumier s'étonnait d'avoir pu pressentir aussi nettement la vérité sur ce qui concernait Rab'hi.

Ce misérable n'avait pu, en effet, vivre en contact avec Mlle de la Cuerta sans éprouver pour elle un sentiment violent.

Il s'était dit sans doute qu'une Européenne ne serait pas déplacée dans son harem et il s'était arrangé de façon à éloigner d'elle tous ceux qui auraient pu la défendre. Eux, d'abord, ses amis ; ensuite, son fiancé.

Ah ! s'il avait été bien certain de ce qu'il disait la veille à Luis Vergas, au moment de quitter le campement de Rab'hi pour se lancer à la recherche de Pépito...

Recherche dont le succès était quelque peu improbable... assurément, ils n'eussent point abandonné la jeune fille.

Certes, cela n'eût servi de rien, car les desseins du Maure étaient irrévocablement arrêtés, et rien ne l'aurait empêché de les mettre à exécution.

Mais, au moins, ni lui ni le jeune Vergas n'auraient pu se reprocher en ce moment d'avoir facilité le lâche abandon dont Enrique avait été victime de la part de Rab'hi.

Le jeune homme releva la tête, regarda son compagnon et murmura :

– Que faire ?

M. Paumier comprit que s'il laissait le malheureux s'abandonner au désespoir, c'en était fait de lui, et qu'il serait impossible de ramener en lui la moindre énergie.

– Vous dire ceci, mon brave ami, déclara-t-il avec autorité : c'est que votre devoir, aussi bien pour Mercédès que pour vous-même, est de vivre, de lutter et de ne pas désespérer.

– Comment espérer la retrouver jamais ?

Ce à quoi M. Paumier riposta :

– Quand, il y a quelques heures, seul, abandonné de tous, vous agonisiez au milieu des sables brûlants, espériez-vous qu'un miracle interviendrait pour vous sauver ?

« Non, vous avez envoyé à votre fiancée, à votre frère, à vos amis, un suprême adieu, et vous attendiez la mort.

« Et cependant vous voici vivant, entre votre frère et votre ami, que vous croyiez bien ne revoir jamais.

« Pourquoi la Providence, qui vous a sauvé, vous abandonnerait-elle ?

« Pensez-vous donc que Dieu soit si injuste et si illogique qu'il n'ait écarté de vous la mort que pour vous rendre la vie plus odieuse ?

« Allons donc !

Le vieillard avait parlé avec une énergie si pleine de conviction qu'Enrique sentit son âme, glacée de désespoir, se réchauffer peu à peu au contact d'une foi si communicative.

– Quoi ! murmura-t-il, vous pensez que vraiment on pourrait espérer rejoindre la caravane de ce misérable ?

– Je l'espère fermement... Nous allons commencer par prendre un peu de repos ici, en attendant que la chaleur du jour soit tombée.

« Après quoi, nous nous mettrons en route et nous marcherons toute la nuit.

– Il a sur nous une avance considérable.

– Qu'importe !... si nous ne le rejoignons pas cette nuit, nous le rejoindrons la nuit prochaine.

– Que pourrions-nous contre les forces dont il dispose ?

M. Paumier eut un mouvement d'impatience.

– Si on raisonnait toujours ainsi, déclara-t-il, on ne ferait jamais rien.

« Je vous le répète, mes chers amis : la confiance en soi et en la Providence est l'une des meilleures chances que l'on puisse avoir de réussir.

Et il ajouta :

– D’ailleurs, nous n’avons pas le droit, dans la circonstance où nous nous trouvons, d’envisager l’impossibilité du succès.

« Nous devons tout tenter pour sauver Mlle de la Cuerta.

« Et quand bien même nous serions certains de mourir en faisant une inutile tentative, notre devoir serait de la faire.

Ces énergiques paroles ranimèrent le courage vacillant des deux jeunes gens.

Conformément au conseil du vieux maître de musique, ils résolurent de faire la sieste jusqu’à l’heure où le soleil, moins chaud, leur permettrait de se mettre en route. Non loin du puits, mais bien cachés dans la brousse, ils s’enroulèrent dans leurs burnous et ne tardèrent pas à s’endormir.

XI

LE SUPPLICE DE PÉPITO

– Qu’est-ce que cela ?

Ces mots, M. Paumier les avait prononcés à mi-voix, en se soulevant sur un coude. Jusqu’à lui arrivait l’écho d’une rumeur sourde faite de cris, d’appels, d’interjections. En même temps, son oreille avait été frappée par un piétinement ininterrompu. On eût dit un troupeau en marche.

Un moment il écouta, moins inquiet que surpris. Il voulut, avant d’éveiller ses compagnons, chercher à reconnaître la nature de ce bruit. Peut-être était-ce un nouveau danger qui les menaçait ?

Peut-être, au contraire, la Providence se manifestait-elle en leur faveur… Doucement il se mit à ramper a travers la brousse, s’avançant dans la direction d’où venaient cette rumeur, ce piétinement.

Au fur et à mesure qu’il avançait, cette rumeur se précisait.

Il se souvenait en avoir entendu une semblable, chaque soir, depuis son départ de Tanger, quand la caravane commandée par Rab’hi atteignait l’étape.

Oui, son oreille discernait à merveille maintenant les chameaux qui renâclaient pour s’agenouiller afin qu’on leur enlevât leur charge, les chevaux qui s’ébrouaient devant les sacs d’orge, les coups de maillet frappant les piquets de tente et le

bruit des marmites dans lesquelles on mettait à cuire le repas du soir.

Une caravane venait d'arriver, apportant de l'eau. Une immense joie envahit l'âme de M. Paumier.

C'était là la circonstance heureuse que la Providence devait faire naître pour les sauver, lui et ses compagnons.

Il retourna doucement sur ses pas et éveilla avec mille précautions les deux frères, qu'il mit en quelques mots au courant de ce qui survenait.

Une caravane ! c'était la nourriture assurée et aussi le moyen de se lancer à la poursuite de Rab'hi... de délivrer d'entre ses mains Mercédès...

Pauvre Pépito ! En ce moment tragique, nul de nos trois amis ne songeait à lui... Hélas ! où était-il ? Et dans quelle direction aurait-on dû courir pour le rejoindre... Et puis, Mercédès, c'est la fiancée de Enrique Vergas.

Les deux jeunes gens exultaient.

– Allons, vite, déclara Luis, ne perdons pas un instant : nul doute que ces gens ne consentent à nous vendre trois chevaux. Quelque prix qu'ils nous demandent, nous le leur donnerons.

Mais M. Paumier, qui était la prudence même, les retint.

– Un moment, dit-il. Avant toute chose, il convient de s'assurer à qui nous avons affaire. Souvenez-vous de la parole de Rab'hi : au désert, il faut se méfier de tout le monde et commencer par prendre pour un ennemi tout étranger.

« Ensuite, on a le temps d'aviser.

– Votre avis, en ce cas ? demanda un peu nerveusement le jeune homme.

Il envoyait *in petto* au diable le vieux musicien et ses leçons de prudence. Il aurait déjà voulu être à cheval et galoper sur les traces des ravisseurs de Mercédès.

– Mon avis ?... Bien simple : envoyer l'un de nous en éclaireur pour s'assurer d'abord de l'allure des gens qui viennent d'arriver et...

– Tous les Maures se ressemblent, déclara un peu brutalement Enrique.

« Sous le burnous, rien n'est plus identique à un honnête homme qu'un gredin.

« D'ailleurs, au milieu du désert, qui donc n'est point un peu pillard... un peu assassin ?

– Cela reviendrait donc à dire qu'il ne faudrait tenter aucune démarche auprès de ces gens-là ? demanda M. Paumier.

– Ça ne va point jusque-là ; mais mon opinion est que, si l'on pouvait se passer d'eux, ou du moins de leur consentement...

Luis et le professeur de musique regardèrent Enrique.

– Que veulent dire ces paroles ? demandèrent-ils en même temps.

Au moment où le jeune homme ouvrait la bouche pour répondre, des cris éclatèrent, cris de douleur auxquels se mêlaient des éclats de rire, des applaudissements.

Les trois compagnons se regardèrent, surpris, en bondissant en même temps.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Alors, sans s'être concertés, ils s'élancèrent l'un derrière l'autre à travers la brousse, marchant avec précaution.

Les cris qui venaient de retentir les guidaient. Soudain Vergas, qui marchait le premier, s'arrêta tout à coup, une exclamation de surprise aux lèvres.

En même temps il faisait de la main signe à ses compagnons de venir le rejoindre. Quand ils se trouvèrent tous les trois côte à côte, étendus sur le ventre, le menton relevé sur les paumes des mains, Enrique leur dit à voix basse :

– Pépito est là ! C'est lui qui crie ainsi.

– Pépito ?... fit Luis.

Il lança un regard à M. Paumier ; dans ce regard se lisait clairement la crainte que son frère ne fût devenu subitement fou. Enrique poursuivit :

– Ils ont attaché le malheureux à un tronc d'arbre et ils le fouaillent à l'aide de nervures de palmiers.

En même temps, avec sa main, il écartait doucement la brousse qui formait devant eux un épais rideau, derrière lequel ils se trouvaient à l'abri de tout regard. Un spectacle impressionnant s'offrit à eux...

Sur la lisière d'un campement, une troupe nombreuse d'hommes se tenait, formant cercle autour d'un autre groupe composé de deux noirs qui frappaient à tour de bras sur le dos, nu jusqu'à la ceinture, de Pépito.

Celui-ci était lié, la face contre le tronc d'un arbre, et des rigoles de sang coulaient le long de son échine empourprée.

Il poussait des cris lamentables, injuriant en espagnol ses bourreaux, dont les poings armés de lanières s'abaissaient en cadence, aux applaudissements des spectateurs.

Le premier mouvement de M. Paumier avait été de se précipiter en avant pour mettre fin à cette torture. Quoique âgé, le vieux professeur avait conservé cette fougue de la première

jeunesse et cette *furia* toute française qui le poussaient à prendre en main la cause des victimes, sans se préoccuper de savoir quelle pourrait en être la conséquence pour lui-même.

Heureusement, Luis Vergas le retint à temps pour l'empêcher de commettre une imprudence qui leur eût été fatale à tous les trois, sans présenter aucune chance de salut pour le malheureux Pépito.

Le vieillard frémissait.

– Mais, s'écria-t-il, ne voyez-vous donc pas ce traitement infâme ?

– Qu'y pouvons-nous faire ? Ces misérables nous tueraient et lui avec nous.

« Prenons patience et examinons quel moyen il y aurait à employer pour tenter de le sauver.

Les trois hommes se turent, impressionnés épouvantablement par les gémissements du gamin. Enfin, celui-ci se tut, évanoui de douleur, ne présentant plus à la bastonnade qu'une chair insensible.

Alors les bourreaux s'arrêtèrent.

La victime était attachée par un pied au moyen d'une chaîne, à la queue d'un des chevaux qui se trouvaient là, à l'entrave. On le laissa là, inerte, arrosant le sol du sang qui coulait de ses blessures.

Et les autres, toujours immobiles, guettaient, sans un mouvement, sans un mot, les yeux attachés avec une fixité effrayante sur le campement.

Pas plus que la faim, ils ne sentaient la chaleur accablante ni la soif...

Peu à peu, le soleil, poursuivant sa course immuable, allongea ses rayons sur le sol. Puis le bord de son disque de feu effleura l'étendue du sable, là-bas, tout là-bas, aux confins de l'horizon, Enfin, après avoir insensiblement pénétré dans le sol, il disparut tout à fait, rougeoyant le ciel du reflet de son incendie.

La nuit, alors, se fit sans préparation, comme si une main invisible eût tendu un écran immense entre la terre et le ciel.

Les mille bruits confus du camp maure s'étaient éteints insensiblement dans un murmure vague, et un silence absolu, maintenant, planait sur la solitude immense. Nul n'aurait pu deviner que des êtres humains étaient endormis là.

Côte à côte maintenant, nos trois amis conversaient à voix basse.

Un plan avait germé dans l'esprit d'Enrique, et il s'empressait de le communiquer à ses deux compagnons.

Ce plan était hardi et, par cela même, il avait chance de réussir.

Il consistait à se glisser jusqu'à la lisière du campement, là où se trouvaient à l'entrave les chevaux, à en détacher trois en même temps qu'on enlèverait Pépito.

– On risque de se faire tuer, déclara-t-il froidement, mais ce moyen seul peut nous permettre de sauver ce malheureux et de rejoindre Rab'hi.

Ce à quoi M. Paumier répliqua nettement :

– Mon cher ami, il est des circonstances où l'on n'a point le droit de se laisser tuer...

« L'existence de trois personnes, nous nous comprenons tous trois dans le lot, dépend de notre réussite. Il faut réussir.

Il ne s'agissait plus, le principe de la tentative une fois admis, que de la mettre à exécution.

Qui s'en chargerait ?

Une discussion, toute de tendresse, éclata entre les deux frères. Chacun d'eux voulait être le premier à marcher au danger. M. Paumier les mit d'accord en désignant Enrique.

– La pensée de Mercédès, donna-t-il pour raison de cette détermination, lui conseillera une prudence que Luis n'aurait peut-être pas.

D'ailleurs, tous les trois devaient forcément coopérer à l'aventure.

Enrique marcherait en éclaireur et si, par hasard, une sentinelle maure lui barrait le passage, il s'arrangerait de façon qu'elle ne s'opposât pas à leur volonté. Luis s'occuperait de Pépito et l'emporterait dans ses bras, l'amènerait hors de la lisière du campement.

M. Paumier, lui, se chargeait de délier les chevaux et de les conduire en un endroit dont il fut convenu d'avance. On partit.

Enrique se glissait en avant, précédant de quelques mètres les autres qui le suivaient dans le même sillon qu'il avait tracé dans la brousse. Lentement il avançait, pour ainsi dire insensiblement, les yeux fixés sur le but à atteindre...

Dans sa ceinture, à portée de sa main, il avait une flissa, long couteau à lame étroite et effilée, qui pénètre dans les chairs aussi aisément qu'une aiguille.

C'était l'argument suprême dont il devait user vis-à-vis de la sentinelle si la fatalité en mettait une sur ses pas.

Peu à peu, Luis et M. Paumier avaient gagné sur lui, de façon à marcher sur une même ligne de front, écartés l'un de

l’autre par deux ou trois mètres seulement. Luis se trouvait à sa droite, l’autre à sa gauche.

Il était préférable que la triple action en laquelle se divisait l’aventure s’accomplît simultanément : le meurtre de la sentinelle, l’enlèvement de Pépito et le rapt des chevaux. Le coup de couteau donné par Enrique au Maure devait être pour ses deux compagnons le signal d’agir.

Soudain, comme les trois hommes se trouvaient arrivés sur la lisière du campement et qu’il leur était loisible de croire qu’ils pourraient accomplir sans encombre ce qu’ils avaient résolu, une exclamation sourde jaillit de la brousse, en avant d’eux.

Un grand corps auquel ils n’avaient pas fait attention, vu qu’il se confondait avec les bagages sur lesquels il se trouvait étendu, dressa dans la nuit sa silhouette claire. Enrique avait bondi.

L’autre, à la vue de cet adversaire qui se ruait sur lui, poussa un cri d’appel qui éclata dans le silence comme un coup de clairon. Ce fut court, d’ailleurs.

La flissa d’Enrique lui était entrée dans la gorge et il tomba comme une masse, entraînant son adversaire dans sa chute.

Les deux autres avaient surgi de la brousse, jugeant inutile l’alerte étant donnée, de garder aucun ménagement.

Luis avait couru jusqu’à Pépito.

Mais une difficulté se présenta qui l’arrêta durant quelques secondes : l’enfant était attaché par le pied à la queue d’un cheval ; mais c’était au moyen d’une chaîne qu’il était lié. Impossible d’user de son couteau pour le délivrer.

Luis trancha la corde qui entravait le cheval, et jetant Pépito en travers de l’encolure, ainsi qu’un vulgaire colis, s’élança sur le dos de la bête. À coups de bâton, il le poussa hors du campement.

Enrique, aussitôt relevé, avait couru jusqu'à l'endroit où se trouvaient entravés les chevaux. Il s'agissait de donner un coup de main à M. Paumier.

L'alarme, jetée parmi les tentes par le cri de la sentinelle mettait dans l'obscurité un grouillement fou.

Surpris au milieu de leur sommeil, les Maures ne savaient trop de quelle nature était le danger qui les menaçait.

L'ombre même servit à souhait nos amis qui, jusqu'au dernier moment, passèrent aux yeux des Maures pour être des leurs. Ce ne fut que lorsque les trois hommes furent montés à cheval, qu'ils comprirent de quelle nature était cette alerte.

Des coups de feu crevèrent la nuit, mais les détonations ne servirent qu'à accélérer l'allure des chevaux que montaient les fugitifs. Les autres ne les poursuivirent même pas.

En de semblables circonstances, une avance de quelques minutes rend toute poursuite inutile.

Et M. Paumier avait eu la bonne idée, en détachant les chevaux, d'emporter avec lui les brides qu'il avait trouvées liées ensemble à un piquet.

Le temps de se reconnaître dans l'obscurité, une dizaine de minutes s'étaient écoulées quand un peloton de cavalerie se trouva en selle. Un ordre arriva qui leur fit mettre pied à terre.

Il était fou de fatiguer des chevaux dans de semblables conditions.

XII

OÙ LA PROVIDENCE INTERVIENT

Depuis trois jours, nos cavaliers couraient à travers les sables, sans autres arrêts que ceux qui étaient indispensables pour faire reposer et manger leurs montures. Quant à eux, c'est à peine s'ils avaient pris à chaque étape quelques instants de sommeil.

L'idée fixe qui les hantait ne les quittait pas durant une seconde :

Aller de l'avant, toujours davantage.

La piste des précédentes caravanes les guidait et la route était d'ailleurs jalonnée de carcasses, d'ossements blanchis par les ardeurs solaires qui les criblaient de ses rayons. C'était vers la frontière algérienne qu'ils couraient ainsi.

Pépito, revenu à lui, leur avait fait connaître les intentions de l'ennemi. Ces intentions, il les avait surprises, un soir que deux de ses gardiens qui le croyaient évanoui à la suite de sa bastonnade quotidienne, causaient sans défiance auprès de lui...

Les gens qui l'avaient enlevé se proposaient de gagner de vitesse la caravane de Rab'hi, de lui couper la route non loin de Figuig et de l'attaquer pour l'anéantir.

C'était donc vers Figuig que nos amis, eux aussi, devaient se diriger en toute hâte. Assurément ils ne se proposaient pas de vaincre à eux seuls celui qui les avait si audacieusement joués.

Non, mais un plan avait germé dans la cervelle de M. Paumier.

Non loin de Figuig, sur le territoire algérien, se trouvaient des postes français...

Il se chargeait d'en aller trouver un, de mettre l'officier commandant au courant de la situation.

Assurément il ne refuserait pas de fournir au professeur de musique et à ses compagnons quelques cavaliers pour leur permettre de délivrer la malheureuse ainsi enlevée par ses amis, au mépris de tous les engagements pris.

Mais, pour cela, il ne fallait pas perdre un instant ; il fallait courir sans relâche, courir sans cesse. Et c'est ce qu'ils faisaient depuis qu'un audacieux coup de main avait rendu la liberté à l'infortuné Pépito.

Aux étapes, celui-ci avait demandé pourquoi on lui infligeait ce traitement cruel, depuis qu'il était tombé aux mains de ces bandits.

Leur chef voulait le contraindre à lui dire si, oui ou non, Enrique Vergas se trouvait dans la caravane de Rab'hi...

Les autres s'étaient étonnés d'une semblable curiosité de la part d'un coureur du désert et tout d'abord ils avaient supposé que c'était peut-être quelque indigène désireux de gagner la forte prime promise par les autorités espagnoles à quiconque ramènerait au présidio un forçat évadé.

Mais Pépito avait secoué la tête négativement : Pour lui, ce n'était pas à un indigène pillard que l'on avait affaire, mais à un Européen... à un Espagnol... mieux que cela... à un Espagnol originaire de la province de Cadix. Et alors il avait conté, lui aussi, les détails de l'entrevue, la seule qu'il avait eue dans de si mystérieuses conditions avec le chef de ceux qui l'avaient enlevé.

– Pour moi, avait conclu le gamin, rien ne pourra me retirer de l'idée que celui qui les commande est l'assassin de M. de la Cuerta... et peut-être aussi celui de mon pauvre père...

M. Paumier s'était alors écrié :

– Mais alors, le chef de la *Mano negra*...

– Pourquoi non ?

On juge si une pareille supposition avait surexcité l'énergie morale de nos amis. Aussi, sans sentir leurs fatigues, avaient-ils volé à travers le désert, sans trêve ni repos, se nourrissant de poignées de mil qu'ils arrachaient dans les champs, mangeant un peu de l'orge qu'ils donnaient à leurs chevaux, buvant aux puits que le hasard mettait sur leur route... Le soir du quatrième jour, ils étaient arrivés, harassés, à un point d'eau, et avaient résolu d'y passer la nuit, pour se refaire un peu.

En dépit de leur volonté, leurs forces commençaient à les abandonner.

Quant à leurs malheureux chevaux, ils ne pouvaient presque plus avancer, et Pépito, qui en avait soin plus spécialement, reconnut aussitôt que l'un d'eux était fourbu et refuserait la lendemain tout service. En outre, ils ignoraient totalement où ils se trouvaient.

Pendant les dernières vingt-quatre heures, ils n'avaient rencontré personne qui les pût renseigner sur l'itinéraire exact suivi... Ils savaient qu'ils étaient dans la bonne direction... Mais à quelle distance se trouvaient-ils de la frontière ?

D'autant que, vers le milieu de la nuit, ils avaient dû obliquer un peu à gauche, en raison d'une caravane que l'œil perçant de Pépito avait aperçue sur la droite et dont la prudence leur commandait de se défier...

Aussi proches du but, ils ne sauraient prendre trop de précautions.

Donc, ils étaient couchés à terre, enveloppés dans leurs burnous, dormant à poings fermés, anéantis par une si formidable chevauchée.

Pépito seul veillait, s'étant attardé à panser les malheureux chevaux du mieux qu'il lui avait été possible.

Et maintenant le sommeil, il ne savait trop pour quelle raison, fuyait obstinément ses paupières.

Suivant l'habitude prise depuis qu'ils couraient ainsi le désert, nos compagnons s'étaient écartés, pour passer la nuit, du point d'eau.

Cela avait pour but d'éviter qu'ils fussent troublés par les bêtes fauves profitant de la nuit pour se désaltérer, ou surpris par les caravanes venant camper auprès des puits.

Soudain, le jeune garçon tressaillit.

Étendu ainsi qu'il était, sa tête reposant sur le sol, son oreille était en contact avec le sable et elle venait de percevoir un bruit de chevaux s'avançant de son côté.

Il fut sur le point d'éveiller ses compagnons.

Mais il se ravisa, craignant de les arracher à leur sommeil pour une vaine alerte.

Seulement, il se glissa à travers la brousse, Jusqu'à proximité du point d'eau, en un endroit où, bien dissimulé dans l'ombre, il pouvait tout voir sans être vu...

À peine se trouvait-il ainsi à l'affût que, par un sentier circulant à travers le bouquet de palmiers dont l'ombre l'enveloppait, un homme parut...

Vêtu à la manière orientale, il avait la tête ceinte d'une cordelette en poil de chameau qui retenait le pan de son

burnous, et portait des bottes de cuir rouge armées de longs éperons dont l'acier mettait deux belles étoiles dans la nuit.

Il tenait par le licol plusieurs chevaux désharnachés.

Derrière, un autre homme venait, semblablement vêtu et conduisant des chevaux comme le premier...

Pépito demeurait là, figé, se demandant à qui il pouvait bien avoir affaire.

Dans l'ombre, il distinguait mal les détails de l'accoutrement de ces gens, mais leur silhouette semblait identique à celle des Maures de Rab'hi...

Sans s'en douter, nos amis avaient suivi exactement le même chemin que leurs adversaires.

Rapidement, Pépito retourna éveiller les autres et les mit au courant de la nouvelle alerte qui se présentait.

On juge de leur perplexité.

Que devaient-ils faire ?

Soudain, des éclats de rire éclatèrent, puis un murmure de voix pleines de gaîté.

L'oreille tendue, nos amis écoutaient, surpris.

Ce n'était point ce même accent rauque des indigènes qui leur avaient fait escorte depuis Tanger.

Ce ne paraissait pas non plus être le même dialecte.

Ensuite, les voix se turent, puis un sifflement bien rythmé troubla le silence, donnant l'impression d'une sonnerie de trompette.

Cette fois, M. Paumier murmura :

– Mais je connais ça !...

Les autres, pleins de surprise, se pressèrent autour du musicien, attachant sur lui des regards anxieux.

Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

D'un geste de la main, le vieillard leur faisait signe de demeurer en repos, de ne point le troubler.

Au milieu du silence, le sifflement se faisait toujours entendre, sonore.

– Mais je connais ça, répéta M. Paumier, attendez donc... ça ressemble diablement à une sonnerie de cavalerie française...

« Mais oui, j'y suis, c'est le boute-selle...

Et le vieillard, presque inconsciemment, fredonna les paroles que les troupiers ont adaptées sur cette fanfare bien connue :

Allons ! cavaliers, vite en selle !

Formez vite vos escadrons...

Allez embrasser vos belles,

Car demain nous partons !

Sans s'en rendre compte, il avait insensiblement élevé la voix...

Tout à coup, du côté du puits, les voix cessèrent et une galopade de chevaux suivit...

Nos amis tout interloqués se regardèrent, ne comprenant rien à ce qui se passait.

Leur étonnement fut bien plus grand encore lorsqu'ils virent M. Paumier se redresser tout à coup et s'élancer à travers la brousse, dans la direction où s'entendait encore, mais très atténuée, la galopade.

Inconscients, ils le suivirent, ayant le pressentiment que quelque chose de grave se passait.

Mais quoi ?…

Quand ils le rejoignirent, il était immobile, au bord du champ de mil, regardant avec fixité, droit devant lui, la main en visière au-dessus des yeux, comme si quelque spectacle se fût offert à lui, au milieu de la nuit.

À voix basse, ils l'interrogèrent.

– Chut ! leur dit-il… chut !… regardez… là-bas… ne distinguez-vous pas des lumières ?

« Voyez-vous, de ce côté, cette masse plus sombre qui forme, au milieu de la nuit, une sorte de rectangle allongé ?

Enrique Vergas murmura le premier :

– Il me semble, en effet, distinguer quelque chose d'obscur… mais…

– C'est un bordj… affirma maître Paumier.

– Un bordj ? répéta interrogativement Luis.

– Oui, une sorte de fortin que nos troupes construisent dans le sud et sur les frontières d'Algérie pour y mettre à couvert leurs avant-postes.

– Pour que votre explication eût quelque raison d'être, observa Pépito, il faudrait donc que nous fussions en Algérie ?

– Je ne voudrais pas vous donner de fausse joie, mes amis, déclara alors le vieillard, mais il se pourrait fort bien qu'à notre insu nous eussions franchi la frontière marocaine.

– Qui vous fait supposer cela ?

– Le refrain de trompette que faisait entendre tout à l'heure l'homme qui conduisait boire les chevaux.

« Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce fût un spahi.

– Mais alors, s'écria Pépito d'une voix joyeuse, nous serions sauvés !

– Ne nous réjouissons pas avant d'être certains, répondit le vieillard avec sagesse.

– Nous ne pouvons plus demeurer ainsi dans cette incertitude, déclara Enrique d'une voix qui frémissait d'impatience.

« Songez qu'il ne s'agit pas seulement de nous...

« Nous avons Mlle de la Cuerta qu'il nous faut sauver.

« Moi surtout, j'ai ce devoir, car je ne puis oublier que c'est pour moi qu'elle a compromis sa liberté et peut-être même sa vie.

– Ne précipitons rien, déclara M. Paumier... et laissez-moi faire.

« Au point où nous en sommes, nous pouvons risquer le tout pour le tout.

« Suivez-moi à distance et n'avancez que si j'appelle.

Ainsi dit, il se mit en marche, prenant comme point de direction dans la nuit la masse sombre qu'il avait indiquée à ses compagnons et dont les lignes se précisaient au fur et à mesure qu'il avançait.

Bientôt même il accéléra l'allure, ayant de plus en plus la conviction qu'il ne s'était point trompé...

Il distinguait très nettement la silhouette des ouvrages avancés, puis celle du bordj lui-même émergeant de l'ombre, et

enfin, quand dans l'air assombri il vit une hampe dressée soudain, une étoffe qu'agitait mollement la brise tiède, il ne lui fut plus permis de conserver le moindre doute...

– Vive la France ! clama-t-il à pleine voix.

Soudain, dans l'ombre, en avant de lui, on cria :

– Halte-là !... Qui vive ?...

– France ! France ! ami... cria le bonhomme en se mettant à courir comme un fou !

– Halte-là... répéta-t-on, ou moi tirer !

Mais M. Paumier était dans un état d'esprit qui ne lui permettait point de se rendre compte de la gravité d'une telle injonction, et il continua d'avancer, criant à ses compagnons :

– Venez ! venez !...

Un coup de feu éclata.

Le professeur de musique s'arrêta ; un cri aux lèvres, et, après avoir chancelé, s'abattit.

En même temps la sentinelle, voyant surgir, qui accouraient vers leur ami, ses compagnons affolés, se replia sur le camp, appelant :

– Aux armes !... Aux armes !...

Quelques instants après, une troupe de soldats à pied, guidée par la sentinelle, s'avançait, baïonnette au canon, vers le groupe immobile et consterné.

– Monsieur l'officier, dit le vieillard d'une voix dolente, vous pouvez avancer sans crainte, nous sommes des amis...

Un capitaine portant l'uniforme de tirailleurs, encouragé par cette voix française, s'avança alors, éclairant la scène au moyen d'un falot qu'il avait pris aux mains d'un de ses soldats...

L'état en lequel lui apparurent tout d'abord les « amis » l'impressionna plutôt désagréablement ; avec leurs vêtements indigènes en lambeaux, les faces terreuses, leurs cheveux et leurs barbes incultes, ils donnaient plutôt l'impression de bandits que d'honnêtes gens.

– Mon capitaine, expliqua M. Paumier, voulez-vous bien nous donner l'hospitalité dans votre bordj, à mes compagnons et moi ?...

« Nous sommes quatre, dont un enfant ; nous ne pouvons donc vous être bien redoutables.

« Et nous arrivons de Tanger pour vous demander un service.

– De Tanger ? s'exclama l'officier.

– Oui, mon capitaine... murmura le musicien ; mais hâtez-vous, car je crains de défaillir et je voudrais bien vous avoir expliqué ce dont il s'agit, avant de perdre connaissance.

Sur des fusils croisés formant civière, on étendit le pauvre homme, et avec mille précautions on le transporta dans le bordj.

Là, un médecin-major, examina sa blessure, et comme il gardait le silence, la face grave, M. Paumier demanda :

– Je suis perdu ?

– Je ne dis point cela, loin de là... mais l'extraction de la balle sera pénible, et...

Le blessé l'arrêta.

– En ce cas, major, n'essayez rien pour le moment... j'ai à causer au capitaine, avant toutes choses, car ce ne serait en

vérité point la peine d'avoir fait une course aussi longue pour échouer au port.

Il ajouta, répondant par avance aux protestations qu'il devinait sur les visages qui l'entouraient :

– Voyez-vous, toute ma vie j'ai eu comme devise ceci : les autres d'abord, moi ensuite.

M. Paumier achevait d'une voix dolente le récit des événements dramatiques qui les avaient amenés sur la frontière oranaise, ses compagnons et lui, lorsqu'un sous-officier accourut pour annoncer au commandant du poste que la sentinelle signalait des coups de feu dans la direction de Figuig.

Le blessé se redressa sur un coude et s'écria :

– Ce sont eux, mon capitaine, ce sont eux !...

« Refuserez-vous de nous donner, en cette occurrence, le coup de main que nous vous demandons...

– Figuig n'est point territoire français, objecta l'officier, et mon intervention ne saurait se légitimer.

– Même pour chasser des assassins et arracher aux mains des brigands une innocente créature ?

L'officier demeurait perplexe.

– Même dans un but humanitaire, murmura-t-il, je n'ai point le droit de violer le territoire d'une nation amie.

M. Paumier eut un énergique haussement d'épaules.

– On viole d'abord... on fait des excuses ensuite... Ça se voit tous les jours... entre voisins...

– Hein ?

– Et puis, insista M. Paumier, qui le saura ?

« En n'employant que vos spahis, leur tenue pourra très bien, dans l'ombre, faire illusion et donner à penser que ce sont des sujets du sultan.

S'efforçant de sourire, le brave homme ajouta :

– La nuit, tous les chats sont gris...

Sans doute aussi il comptait que l'officier, se trouvant confiné dans ce poste d'extrême avant-garde sans qu'aucun incident fût venu troubler la monotonie désespérante de son existence, verrait là l'occasion d'une belle chevauchée, d'une chasse folle, de beaux coups de sabre, toutes choses éminemment propres à chasser le spleen, à fouetter le sang.

– Bah ! dit-il, nous allons tenter la chose.

La main de Paumier chercha celle du capitaine et la serra avec énergie ; puis, tout bas :

– Faites vite et revenez de même ; j'aurai plaisir à revoir encore une fois cette brave enfant, avant de mourir.

– Mourir ! s'exclama l'officier.

Le musicien mit un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! dit-il... la balle est au bon endroit. Je vous fais tous mes compliments sur la justesse de tir de vos hommes.

Dix minutes plus tard, un peloton de cavaliers quittait le bordj sous la conduite du capitaine.

C'étaient des spahis dont les longs manteaux pouvaient, en effet, au milieu de l'obscurité, donner l'illusion des amples manteaux des Maures.

Pour mieux jouer la comédie, le capitaine lui-même en avait pris un.

Il marchait en tête, escorté des deux Vergas et Pépito, servant de guides.

D'ailleurs, le véritable guide, c'étaient les détonations qui crépitaient en avant avec une furie extraordinaire, avec une intensité qui, d'instant en instant, augmentait.

Soudain, arrivé sur une légère hauteur dominant la plaine marocaine qui s'étendait à perte de vue, morne et sombre, il s'arrêta.

À un kilomètre environ, des éclairs rayaient la nuit.

La caravane de Rab'hi était aux prises avec des adversaires mystérieux.

Le capitaine tint avec les deux frères un rapide conseil et arrêta un plan d'action.

Il était simple : s'approcher aussi discrètement que possible du champ de bataille et ne charger qu'au dernier moment, lorsqu'il n'y aurait plus moyen de faire autrement, de façon à tomber comme la foudre sur les combattants.

Un groupe de quatre spahis, sous la conduite de Pépito, irait à la recherche de Mercédès et la mettrait en sûreté.

Le reste du peloton était divisé en deux qui devaient opérer l'un contre Rab'hi, l'autre contre ses adversaires.

Cela bien arrêté, on se remit en route, contenant à grand'peine les chevaux qui hennissaient en entendant les détonations ; nul doute que les cavaliers eux-mêmes, s'ils n'eussent été retenus par les ordres donnés, ne se fussent précipités en avant comme des fous.

Soudain, de l'ombre, surgit une ruée humaine qui faillit culbuter les spahis... Des bandes de femmes, des enfants hurlaient, s'empêtrant dans les pieds des chevaux... il y avait aussi des animaux de charge, des mulets, des chameaux...

C’étaient les gens de la caravane de Rab’hi qui fuyaient...

Parmi eux, Pépito distingua tout à coup un chameau chargé d’un palanquin.

– La voilà ! la voilà ! cria-t-il.

Et sans s’occuper de savoir si oui ou non les spahis qu’il avait mission de guider le suivaient, il s’élança au milieu de la foule, piétinant sans pitié ceux qui se trouvaient sur sa route.

Heureusement les cavaliers, dociles à la consigne qu’ils avaient reçue, se ruèrent sur sa trace, sabrant, pointant comme des enragés.

Un court engagement eut lieu avec une demi-douzaine d’hommes armés qui paraissaient constituer une garde du corps à la prisonnière.

En un clin d’œil, ils furent en fuite.

Sur la croupe du chameau, derrière le palanquin, un individu se tenait à califourchon.

Les spahis allaient sabrer lorsqu’il s’écria en espagnol, d’une voix misérable :

– Pépito ! Pépito ! ne me laisse pas mourir.

C’était Pédrille que le gamin reconnut aussitôt et au-devant duquel il s’élança, criant aux soldats :

– Non... ne le tuez pas... C’est un ami...

On juge de la joie d’Enrique lorsqu’il put serrer dans ses bras la malheureuse Mercédès.

– Mon lieutenant, murmura tout à coup Pédrille qui s’était traîné à genoux devant l’officier de la garde civile, mon lieutenant, je suis un misérable... mais si vous voulez me pardonner, je veux vous rendre un service...

Il s'interrompit et s'écria :

– Eh bien ! non !... je parlerai... Que vous me pardonniez ou non... je parlerai.

« Ensuite, vous ferez ce que vous voudrez... Ne laissez échapper aucun de ceux qui attaquent Rab'hi, car parmi eux se trouve le chef de la *Mano negra,* l'assassin de M. de la Cuerta et aussi celui de Rodriguez.

Enrique n'en entendit pas davantage, quittant Mercédès, il se précipita comme un fou dans la mêlée, rejoignit Luis qui sabrait en véritable enragé.

Maintenant, les coups de feu avaient cessé et on ne se battait plus qu'à l'arme blanche, tragiquement.

D'ailleurs, une poignée seulement d'audacieux résistaient, ralliés autour de l'un d'eux qui paraissait en être le chef.

Cernés par les spahis, ils refusaient de se rendre ; mais, un à un, ils tombaient, et bientôt celui qui les commandait allait demeurer seul.

Alors on le vit soudain, à la lueur d'une tente qui brûlait, appuyer sur sa tempe le canon d'un revolver et se faire sauter la cervelle.

Ce fut la fin...

Puis ceux qui résistaient encore prirent la fuite.

– Félipe ! s'écria Enrique en reconnaissant sous les vêtements indigènes, l'avocat de Cadix, son cousin... C'était Félipe !

Puis, d'un air désespéré :

– Et il est mort !... Comment arriver jamais à établir la vérité maintenant ?

– Le témoignage de Pédrille nous reste, mon lieutenant, et aussi la déclaration du capitaine français qui a assisté aux derniers moments du misérable.

C'était Pépito qui venait de parler.

Quand la petite troupe rentra au bordj, M. Paumier était à l'agonie.

Il eut cependant la force de réunir dans une de ses mains les mains d'Enrique et de Mercédès...

Puis un sourire paternel éclaira son franc visage et ses paupières se fermèrent.

Il était mort !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Yves, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.